BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.ª SALA

SCAFFALE B

PLUTEO V

N.° CATENA 15

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.ª SALA O.S.

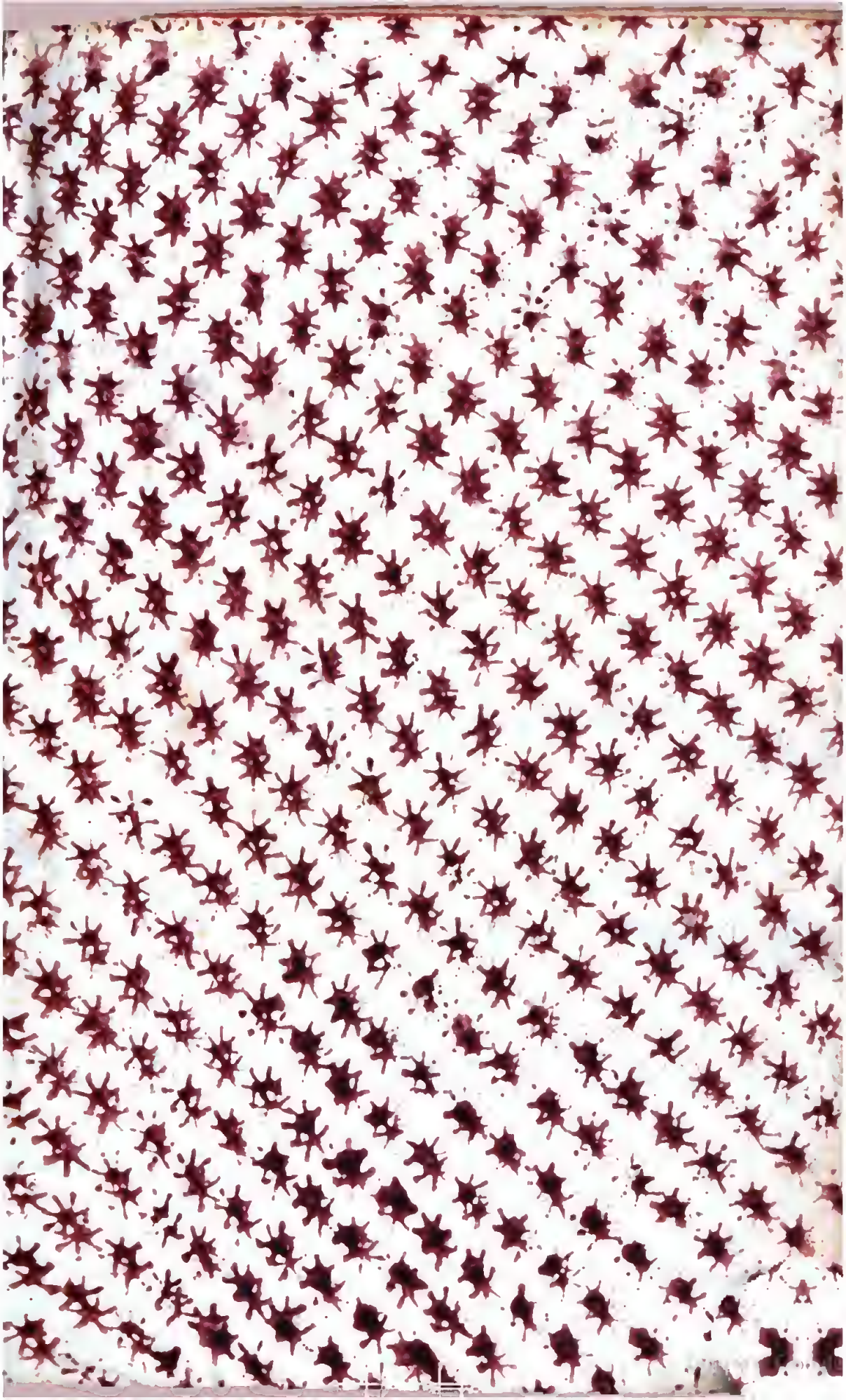
SCAFFALE 4

PLUTEO IV

N.° CATENA 1

~~Fr. Jacta. B. V. 15~~

II



30975

Digitized by Google

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
DE
Mr. DE VOLTAIRE.

TOME VINGTIEME.

Digitized by Google

THÉATRE
COMPLET
DE
Mr. DE VOLTAIRE.

Le tout revû & corrigé par l'Auteur même.

TOME SEPTIEME,

CONTENANT

LE DROIT DU SEIGNEUR, LA PRUDE,
OU L'HOMME AU FRANC PROCÉDÉ,
LE DÉPOSITAIRE,
ET LA FEMME QUI A RAISON.

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

A LAUSANNE,
CHEZ FRANÇ. GRASSET ET COMP.

M. DCC. LXXII.

Digitized by Google

TABLE

DES PIÉCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Le droit du Seigneur, comédie. . . pag. 1

Acteurs. 2

La Prude, ou l'homme au franc procédé. . 115

Préface. 117

Acteurs. 120

Le Dépositaire, comédie. . . pag. 241

Préface. 243

Acteurs. 248

La Femme qui a raison, comédie. . . 357

Acteurs. 358

Fin de la table.

LE DROIT DU SEIGNEUR,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES.

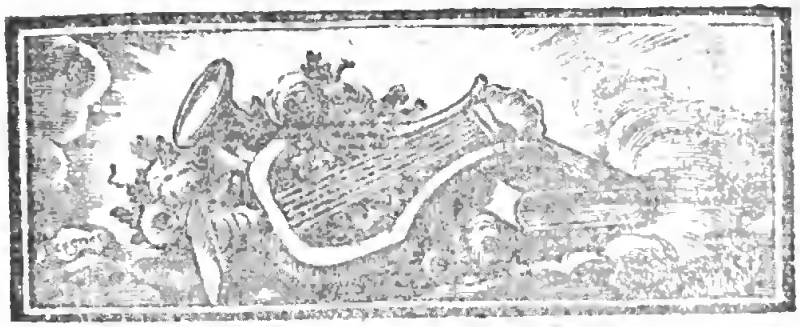
Elle a été jouée à Paris ſous le nom de *L'Ecueil du Sage*, qui n'était pas ſon véritable titre.

ACTEURS.

Le marquis du CARRAGE.
Le chevalier GERNANCE.
Le baillif.
MATURIN, fermier.
DIGNANT, ancien domeſtique.
ACANTE, élevée chez Dignant.
BERTHE, ſeconde femme de Dignant.
DORMENE.
COLETTE.
CHAMPAGNE.
Domeſtiques.

Les deux premiers actes ſe paſſent ſous les arbres du village. Les trois derniers dans le veſtibule du château.

La ſcène eſt ſupoſée en Picardie, & l'action du tems de Henri ſecond.



LE DROIT DU SEIGNEUR, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MATURIN, LE BAILLIF.

MATURIN.

Ecoutèz moi, monſieur le magiſter;
Vous ſavez tout, du moins vous avez l'air
De tout ſavoir; car vous liſez ſans ceſſe
Dans l'almanac. D'où vient que ma maitreſſe
S'apelle Acante, & n'a point d'autre nom?
D'où vient cela?

LE BAILLIF.

Plaiſante queſtion!
Eh que t'importe?

MATURIN.

Oh ! cela me tourmente,
J'ai mes raiſons.

LE BAILLIF.

Elle s'apelle Acante.....
C'eſt un beau nom ; il vient du grec *Antos*,
Que les Latins ont depuis nommé *Flos*.,
Flos ſe traduit par *Fleur*, & ta future
Eſt une fleur que la belle nature
Pour la cueillir façonna de ſa main ;
Elle fera l'honneur de ton jardin.
Qu'importe un nom ? chaque père à ſa guiſe
Donne des noms aux enfans qu'on batiſe.
Acante a pris ſon nom de ſon parain,
Comme le tien te nomma Maturin.

MATURIN.

Acante vient du grec ?

LE BAILLIF.

Choſe certaine.

MATURIN.

Et Maturin d'où vient-il ?

LE BAILLIF.

Ah ! qu'il vienne
De Picardie, ou d'Artois, un ſavant
A ces noms là s'arrête rarement.
Tu n'as point de nom, toi, ce n'eſt qu'aux belles
D'en avoir un, car il faut parler d'elles.

MATURIN.

Je ne ſais, mais ce nom grec me déplait.
Maître, je veux qu'on ſoit ce que l'on eſt ;

Ma maitreſſe eſt villageoiſe, & je gage
Que ce nom là n'eſt pas de mon village.
Acante, ſoit. Son vieux père Dignant
Semble accorder ſa fille en rechignant;
Et cette fille, avant d'être ma femme,
Parait auſſi rechigner dans ſon ame.
Oui, cette Acante, en un mot, cette fleur,
Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur,
De ſuporter que Maturin la cueille.
Elle eſt hautaine, & dans ſoi ſe recueille,
Me parle peu, fait de moi peu de cas;
Et quand je parle, elle n'écoute pas:
Et n'eût été Berthe ſa belle-mère,
Qui haut la main régente ſon vieux père,
Ce mariage en mon chef réſolu,
N'aurait été, je crois, jamais conclu.

LE BAILLIF.

Il l'eſt enfin: & de manière exacte
Chez ſes parens je t'en dreſſerai l'acte;
Car ſi je ſuis le magiſter d'ici,
Je ſuis baillif, je ſuis notaire auſſi;
Et je ſuis prêt dans mes trois caractères
A te ſervir dans toutes tes afaires.
Que veux-tu? di.

MATURIN.

Je veux inceſſamment
Avoir Acante.

LE BAILLIF.

Ah! vous êtes preſſant.

MATURIN.

Et très-preſſé —— Voyez-vous ? l'âge avance.
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aiſance ;
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux ;
Mais l'être ſeul ! — il vaut mieux l'être deux.
Il faut ſe marier avant qu'on meure.

LE BAILLIF.

C'eſt très-bien dit : & quand donc ?

MATURIN.

Tout à l'heure.

LE BAILLIF.

Oui ; mais Colette à votre ſacrement,
Mons' Maturin, peut mettre empêchement.
Elle vous aime avec quelque tendreſſe,
Vous & vos biens ; elle eut de vous promeſſe
De l'épouſer.

MATURIN.

Oh bien, je dépromets.
Je veux, pour moi, m'aranger déſormais,
Car je ſuis riche, & coq de mon village.
Colette veut m'avoir par mariage,
Et moi je veux du conjugal lien,
Pour mon plaiſir, & non pas pour le ſien.
Je n'aime plus Colette : c'eſt Acante,
Entendez-vous ? qui ſeule ici me tente.
Entendez-vous, magiſter trop rétif ?

LE BAILLIF.

Oui, j'entens bien : vous êtes trop hâtif ;
Et pour ſigner vous devriez atendre
Que monſeigneur daignât ici ſe rendre ;

Il vient demain, ne faites rien ſans lui.

MATURIN.

C'eſt pour cela que j'épouſe aujourd'hui.

LE BAILLIF.

Comment?

MATURIN.

Eh oui : ma tête eſt peu ſavante;
Mais on connait la coutume impudente
De nos ſeigneurs de ce canton Picard.
C'eſt bien aſſez qu'à nos biens on ait part,
Sans en avoir encor à nos épouſes.
Des Maturins les têtes ſont jalouſes.
J'aimerais mieux demeurer vieux garçon,
Que d'être époux avec cette façon.
Le vilain droit!

LE BAILLIF.

Mais il eſt fort honnête.
Il eſt permis de parler tête à tête
A ſa ſujette, afin de la tourner
A ſon devoir, & de l'endoctriner.

MATURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine
Cette diſciple à qui je me deſtine;
Cela me fâche.

LE BAILLIF.

Acante a trop d'honneur
Pour te fâcher. C'eſt le droit du ſeigneur;
Et c'eſt à nous, en perſonnes diſcrètes,
A nous ſoumettre aux loix qu'on nous a faites.

MATURIN.

D'où vient ce droit?

LE BAILLIF.

Ah! depuis bien longtems,
C'eſt établi; — ça vient du droit des gens.

MATURIN.

Mais ſur ce pied, dans toutes les familles
Chacun pourait endoctriner les filles.

LE BAILLIF.

Oh! point du tout, — c'eſt une invention
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.
Car vois-tu bien, autrefois les ancêtres
De monſeigneur s'étaient rendus les maîtres
De nos ayeux, régnaient ſur nos hameaux.

MATURIN.

Ouais! nos ayeux étaient donc de grands ſots!

LE BAILLIF.

Pas plus que toi. Les ſeigneurs du village
Devaient avoir un droit de vaſſelage.

MATURIN.

Pourquoi cela? ſommes-nous pas paitris
D'un ſeul limon, de lait comme eux nouris?
N'avons-nous pas comme eux des bras, des jambes?
Et mieux tournés, & plus forts, plus ingambes?
Une cervelle avec quoi nous penſons
Beaucoup mieux qu'eux? car nous les atrapons.
Sommes-nous pas cent contre un? ça m'étonne
De voir toujours qu'une ſeule perſonne
Commande en maître à tous ſes compagnons,
Comme un berger fait tondre ſes moutons.

Quand je ſuis ſeul, à tout cela je penſe
Profondément. Je vois notre naiſſance,
Et notre mort, à la ville, au hameau,
Se reſſembler comme deux goutes d'eau.
Pourquoi la vie eſt-elle diférente?
Je n'en vois pas la raiſon: ça tourmente.
Les Maturins & les godeluraux,
Et les baillifs, ma foi, ſont tous égaux.

LE BAILLIF.

C'eſt très bien dit, Maturin, mais je gage,
Si tes valets te tenaient ce langage,
Qu'un nerf de bœuf apliqué ſur le dos
Refuterait puiſſamment leurs propos.
Tu les ferais rentrer vite à leur place.

MATURIN.

Oui, vous avez raiſon; ça m'embaraſſe;
Oui, ça pourait me donner du ſouci.
Mais palſambleu, vous m'avoûrez auſſi,
Que quand chez moi mon valet ſe marie,
C'eſt pour lui ſeul, non pour ma ſeigneurie,
Qu'à ſa moitié je ne prétens en rien,
Et que chacun doit jouir de ſon bien.

LE BAILLIF.

Si les petits à leurs femmes ſe tiennent,
Compère, aux grands les nôtres apartiennent,
Que ton eſprit eſt bas, lourd & brutal!
Tu n'as pas lû le code *féodal*.

MATURIN.

Féodal! qu'eſt-ce?

LE BAILLIF.

Il tient ſon origine
Du mot *fides* de la langue latine :
C'eſt comme qui dirait...!

MATURIN.

Sais-tu qu'avec
Ton vieux latin & ton ennuyeux grec,
Si tu me dis des ſotiſes pareilles,
Je pourais bien froter tes deux oreilles.
(*Il menace le baillif, qui parle toujours en reculant, & Maturin court après lui.*)

LE BAILLIF.

Je ſuis baillif, ne t'en aviſe pas.
Fides veut dire *foi.* Conviens-tu pas
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage
A monſeigneur le marquis du Carrage ?
Que tu lui dois dixmes, champ-part, argent ?
Que tu lui dois....

MATURIN.

Baillif outrecuidant,
Oui, je dois tout; j'en enrage dans l'ame;
Mais palſandié je ne dois point ma femme,
Maudit baillif!

LE BAILLIF (*en s'en allant.*)

Va, nous ſavons la loi;
Nous aurons bien ta femme ici ſans toi.

SCENE II.

MATURIN *ſeul.*

CHien de baillif! que ton latin m'irite?
Ah! ſans latin marions nous bien vite;
Parlons au père, à la fille ſurtout,
Car ce que je veux, moi, j'en viens à bout.
Voila comme je ſuis. — J'ai dans ma tête
Prétendu faire une fortune honnête,
La voilà faite. Une fille d'ici
Me tracaſſait, me donnait du ſouci,
C'était Colette, & j'ai vû la friponne
Pour mes écus muguetter ma perſonne;
J'ai voulu rompre, & je roms: j'ai l'eſpoir
D'avoir Acante, & je m'en vais l'avoir,
Car je m'en vais lui parler. Sa manière
Eſt dédaigneuſe, & ſon allure eſt fière;
Moi je le ſuis: & dès que je l'aurai,
Tout auſſi-tôt je vous la réduirai;
Car je le veux. Allons....

SCENE III.

MATURIN, COLETTE (*courant après.*)

COLETTE.

Je t'y prens, traitre.

MATURIN (*ſans la regarder.*)

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne me pas connaître?

MATURIN.

Si fait: — bon jour.

COLETTE.

Maturin, Maturin!
Tu cauſeras ici plus d'un chagrin.
De tes bons-jours je ſuis fort étonnée,
Et tes bons-jours valaient mieux l'autre année,
C'était tantôt un bouquet de jaſmin,
Que tu venais me placer de ta main;
Puis des rubans pour orner ta bergère;
Tantôt des vers que tu me faiſais faire
Par le baillif qui n'en entendait rien,
Ni toi, ni moi: — mais tout allait fort bien;
Tout eſt paſſé, lâche! tu me délaiſſes?

MATURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promeſſes,
Tant de bouquets acceptés & rendus,
C'en eſt donc fait ? je ne te plais donc plus ?

MATURIN.

Non, mon enfant.

COLETTE.

Et pourquoi, miſérable ?

MATURIN.

Mais, je t'aimais ; je n'aime plus. Le diable
A t'épouſer me pouſſa vivement,
En ſens contraire il me pouſſe à préſent ;
Il eſt le maître.

COLETTE.

Eh va, va, ta Colette
N'eſt plus ſi ſote, & ſa raiſon s'eſt faite.
Le diable eſt juſte, & tu diras pourquoi
Tu prens les airs de te moquer de moi.
Pour avoir fait à Paris un voyage,
Te voilà donc petit maître au village.
Tu penſes donc que le droit t'eſt acquis
D'être en amour fripon comme un marquis ?
C'eſt bien à toi d'avoir l'ame inconſtante !
Toi, Maturin, me quiter pour Acante !

MATURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Et quelle eſt la raiſon ?

MATURIN.

C'eſt que je ſuis le maître en ma maiſon.

Et pour quelqu'un de notre Picardie
Tu m'as parue un peu trop dégourdie.
Tu m'aurais fait trop d'amis, entre nous;
Je n'en veux point, car je ſuis né jaloux.
Acante, enfin, aura la préférence.
La choſe eſt faite. Adieu, pren patience.

COLETTE.

Adieu! non pas, traître, je te ſuivrai,
Et contre ton contrat je m'inſcrirai.
Mon père était procureur: ma famille
A du crédit, & j'en ai, je ſuis fille;
Et monſeigneur donne protection,
Quand il le faut, aux filles du canton;
Et devant lui nous ferons comparaître
Un gros fermier qui fait le petit-maître,
Fait l'inconſtant, ſe mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état.
Nous aprendrons à ta mine inſolente,
A te moquer d'une pauvre innocente.

MATURIN.

Cette innocente eſt dangereuſe; il faut
Voir le beau-père, & conclure au plutôt.

SCENE IV.

MATURIN, DIGNANT, ACANTE, COLETTE.

MATURIN.

ALlons, beau-père, allons bacler la choſe.

COLETTE.

Vous ne baclerez rien, non, je m'opoſe
A ſes contrats, à ſes nôces, à tout.

MATURIN.

Quelle innocente!

COLETTE.

Oh! tu n'es pas au bout.
Gardez vous bien, s'il vous plait, ma voiſine
De vous laiſſer enjoler ſur ſa mine.
Il me trompa quatorze mois entiers.
Chaſſez cet homme.

ACANTE.

Hélas! très volontiers.

MATURIN.

Très volontiers!... tout ce train là me laſſe;
Je ſuis têtu; je veux que tout ſe paſſe
A mon plaiſir, ſuivant mes volontés;
Car je ſuis riche. — Or, beau-père, écoutez;

Pour honorer en moi mon mariage,
Je me décraſſe, & j'achète au bailliage
L'emploi brillant de receveur royal
Dans le grenier à ſel: ça n'eſt pas mal.
Mon fils ſera conſeiller; & ma fille
Relévera quelque noble famille.
Mes petits-fils deviendront préſidens.
De monſeigneur un jour les deſcendans
Feront leur cour aux miens; & quand j'y penſe,
Je me rengorge, & me carre d'avance.

DIGNANT.

Carre toi bien; mais ſonge qu'à préſent
On ne peut rien ſans le conſentement
De monſeigneur; il eſt encor ton maître.

MATURIN.

Et pourquoi ça?

DIGNANT.

Mais, c'eſt que ça doit être.
A tous ſeigneurs tous honneurs.

COLETTE (*à Maturin.*)

Oui, vilain.
Il t'en cuira, je t'en répons.

MATURIN.

Voiſin,
Notre baillif t'a donné ſa folie.
Eh! di moi donc, s'il prend en fantaiſie
A monſeigneur d'avoir femme au logis,
A-t-il beſoin de prendre ton avis?

DIGNANT.

DIGNANT.

C'eſt diférent : je fus ſon domeſtique
De père en fils dans cette terre antique.
Je ſuis né pauvre, & je deviens caſſé.
Le peu d'argent que j'avais amaſſé
Fut employé pour élever Acante.
Notre baillif dit qu'elle eſt fort ſavante,
Et qu'entre nous, ſon éducation
Eſt au deſſus de ſa condition.
C'eſt ce qui fait que ma ſeconde épouſe,
Sa belle-mère, eſt fâchée & jalouſe,
Et la maltraite, & me maltraite auſſi.
De tout cela je ſuis fort en ſouci.
Je voudrais bien te donner cette fille,
Mais je ne puis établir ma famille
Sans monſeigneur : je vis de ſes bontés,
Je lui dois tout; j'atens ſes volontés ;
Sans ſon aveu nous ne pouvons rien faire.

ACANTE.

Ah ! croyez-vous qu'il le donne, mon père ?

COLETTE.

Eh bien, fripon, tu crois que tu l'auras ?
Moi je te dis que tu ne l'auras pas.

MATURIN.

Tout le monde eſt contre moi, ça m'irite.

SCENE V.

Les acteurs précédens, madame BERTHE.

MATURIN (*à Berthe qui arive.*)

MA belle-mère, arivez, venez vite.
Vous n'êtes plus la maîtreſſe au logis.
Chacun rebèque, & je vous avertis,
Que ſi la choſe en cet état demeure,
Si je ne ſuis marié tout-à-l'heure,
Je ne le ſerai point, tout eſt fini,
Tout eſt rompu.

BERTHE.

Qui m'a déſobéi?
Qui contredit, s'il vous plait, quand j'ordonne?
Serait-ce vous, mon mari? vous?

DIGNANT.

Perſonne;
Nous n'avons garde; & Maturin veut bien
Prendre ma fille à peu près avec rien;
J'en ſuis content; & je dois me promettre
Que monſeigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez, allez, épargnez vous ce ſoin;
C'eſt de moi ſeule ici qu'on a beſoin;
Et quand la choſe une fois ſera faite,
Il faudra bien, ma foi, qu'il la permette.

DIGNANT.

Mais....

BERTHE.

Mais il faut ſuivre ce que je dis.
Je ne veux plus ſoufrir dans mon logis,
A mes dépens, une fille indolente,
Qui ne fait rien, de rien ne ſe tourmente,
Qui s'imagine avoir de la beauté,
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiſelle avec ſa froide mine,
Ne daigne pas aider à la cuiſine;
Elle ſe mire, ajuſte ſon chignon,
Fredonne un air en brodant un jupon,
Ne parle point, & le ſoir en cachette
Lit des romans que le baillif lui prête.
Eh bien voyez, elle ne répond rien.
Je me repens de lui faire du bien.
Elle eſt muette ainſi qu'une pécore.

MATURIN.

Ah c'eſt tout jeune, & ça n'a pas encore
L'eſprit formé; ça vient avec le tems.

DIGNANT.

Ma bonne, il faut quelques ménagemens
Pour une fille; elles ont d'ordinaire
De l'embaras dans cette grande afaire;
C'eſt modeſtie, & pudeur que cela.
Comme elle, enfin, vous paſſates par là;
Je m'en ſouviens, vous étiez fort revêche.

BERTHE.

Eh! finiſſons. Allons, qu'on ſe dépêche:

Quels ſots propos ! Suivez moi promtement
Chez le baillif.

COLETTE.

N'en fai rien, mon enfant.

BERTHE.

Allons, Acante.

ACANTE.

O ciel! que dois-je faire ?

COLETTE.

Refuſe tout, laiſſe ta belle-mère,
Viens avec moi.

BERTHE.

Quoi donc ! ſans ſourciller ?
Mais parlez donc.

ACANTE.

A qui puis-je parler ?

DIGNANT.

Chez le baillif, ma bonne, allons l'atendre,
Sans la gêner, & laiſſons lui reprendre
Un peu d'haleine.

ACANTE.

Ah ! croyez que mes ſens
Sont pénétrés de vos ſoins indulgens ;
Croyez qu'en tout je diſtingue mon père.

MATURIN.

Madame Berthe, on ne diſtingue guère
Ni vous, ni moi : la belle a le maintien
Un peu bien ſec, mais cela n'y fait rien ;

Et je répons, dès qu'elle ſera nôtre,
Qu'en peu de tems je la rendrai toute autre.

(*ils ſortent.*)

ACANTE.

Ah! que je ſens de trouble & de chagrin!
Me faudra-t-il épouſer Maturin?

SCENE VI.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

AH! n'en fai rien, crois moi, ma chère amie.
Du mariage aurais-tu tant d'envie?
Tu peux trouver beaucoup mieux, — que ſait-on?
Aimerais-tu ce méchant?

ACANTE.

Mon Dieu non.
Mais vois-tu bien, je ne ſuis plus ſouferte
Dans le logis de la marâtre Berthe;
Je ſuis chaſſée, il me faut un abri,
Et par beſoin je dois prendre un mari.
C'eſt en pleurant que je cauſe ta peine.
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine;
Mais je ne ſais comment m'y prendre; hélas!
Que devenir? — Di moi, ne ſais-tu pas
Si monſeigneur doit venir dans ſes terres?

COLETTE.

Nous l'atendons.

ACANTE.

Bientôt ?

COLETTE.

Je ne ſais guères
Dans mon taudis les nouvelles de cour.
Mais s'il revient, ce doit être un grand jour.
Il met, dit-on, la paix dans les familles;
Il rend juſtice, il a grand ſoin des filles.

ACANTE.

Ah! s'il pouvait me protéger ici!

COLETTE.

Je prétens bien qu'il me protège auſſi.

ACANTE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles,
Qui dans l'armée ont très peu de pareilles.
Que Charles-Quint a loué ſa valeur.

COLETTE.

Qu'eſt-ce que Charles-Quint ?

ACANTE.

Un empereur
Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Et qu'importe ?
Ne m'en faites pas, vous, & que je ſorte
A mon honneur du cas triſte où je ſuis.

ACANTE.

Comme le tien mon cœur eſt plein d'ennuis.
Non loin d'ici quelquefois on me mène.
Dans un château de la jeune Dormène.....

COLETTE.

Près de nos bois ?.... ah ! le plaiſant château !
De Maturin le logis eſt plus beau,
Et Maturin eſt bien plus riche qu'elle.

ACANTE.

Oui, je le ſais ; mais cette demoiſelle
Eſt autre choſe ; elle eſt de qualité ;
On la reſpecte avec ſa pauvreté.
Elle a près d'elle une vieille perſonne
Qu'on nomme Laure, & de qui l'ame eſt bonne.
Laure eſt auſſi d'une grande maiſon.

COLETTE.

Qu'importe encor ?

ACANTE.

Les gens d'un certain nom,
J'ai remarqué cela, chère Colette,
En ſavent plus, ont l'ame autrement faite,
Ont de l'eſprit, des ſentimens plus grands,
Meilleurs que nous.

COLETTE.

Oui, dès leurs premiers ans,
Avec grand ſoin leur ame eſt façonnée ;
La nôtre, hélas ! languit abandonnée.
Comme on aprend à chanter, à danſer,
Les gens du monde aprennent à penſer.

ACANTE.

Cette Dormène, & cette vieille dame,
Semblent donner quelque choſe à mon ame;
Je crois en valoir mieux quand je les vois;
J'ai de l'orgueil, & je ne ſais pourquoi;
Et les bontés de Dormène & de Laure
Me font haïr, mille fois plus encore,
Madame Berthe, & monſieur Maturin.

COLETTE.

Quite les tous.

ACANTE.

Je n'oſe; mais enfin
J'ai quelque eſpoir: que ton conſeil m'aſſiſte.
Di moi d'abord, Colette, en quoi conſiſte
Ce fameux droit du ſeigneur?

COLETTE.

Oh! ma foi,
Va conſulter de plus doctes que moi.
Je ne ſuis point mariée: & l'afaire,
A ce qu'on dit, eſt un très grand myſtère.
Seconde moi, fais que je vienne à bout
D'être épouſée, & je te dirai tout.

ACANTE.

Ah! j'y ferai mon poſſible.

COLETTE.

Ma mère
Eſt très alerte, & conduit mon afaire:

Elle me fait, par un acte plaintif,
Pouſſer mon droit par devant le baillif.
J'aurai, dit-elle, un mari par juſtice.

ACANTE.

Que de bon cœur j'en fais le ſacrifice!
Chère Colette, agiſſons bien à point,
Toi pour l'avoir, moi pour ne l'avoir point.
Tu gagneras aſſez à ce partage,
Mais en perdant, je gagne davantage.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLIF, PHLIPE ſon valet.

LE BAILLIF.

MA robe, allons — du reſpect — vite Phlipe.
C'eſt en baillif qu'il faut que je m'équipe.
J'ai des cliens qu'il faut expédier.
Je ſuis baillif; je te fais mon huiſſier.
Amène moi Colette à l'audience.
(*il s'aſſeye devant une table, & feuillette un grand livre.*)
L'afaire eſt grave, & de grande importance.
De Matrimonio. —— chapitre deux.
Empêchemens. —— Ces cas là ſont verreux.
Il faut ſavoir de la juriſprudence.
(*à Colette.*)
Aprochez vous, — faites la revérence,
Colette; il faut d'abord dire ſon nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit, je ſuis Colette.

LE BAILLIF *écrit.*

Bon,
Colette. — Il faut dire enſuite ſon âge.
N'avez-vous pas trente ans, & davantage?

COLETTE.

Fi donc, monſieur, j'ai vingt ans, tout au plus.

LE BAILLIF *écrivant.*

Ça, vingt ans, paſſe: — ils ſont bien révolus?

COLETTE.

L'âge, monſieur, ne fait rien à la choſe;
Et jeune ou non, ſachez que je m'opoſe
A tout contrat qu'un Maturin ſans foi
Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLIF.

Vos opoſitions ſeront notoires..
Ça, vous avez des raiſons péremptoires?

COLETTE.

J'ai cent raiſons.

LE BAILLIF.

Dites-les. — Aurait-il...

COLETTE.

Oh! oui, monſieur.

LE BAILLIF.

Mais vous coupez le fil,
A tout moment, de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, monſieur.

LE BAILLIF.

Vous a-t-il fait injure?

COLETTE.

Oh tant! j'aurais plus d'un mari ſans lui;
Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLIF.

Il vous a fait ſans doute des promeſſes ?

COLETTE.

Mille pour une, & pleines de tendreſſes.
Il promettait, il jurait que dans peu
Il me prendrait en légitime nœud.

LE BAILLIF (*écrivant.*)

En légitime nœud : — quelle malice !
Ça produiſez ſes lettres en juſtice.

COLETTE.

Je n'en ai point, jamais il n'écrivait,
Et je croyais tout ce qu'il me diſait.
Quand tous les jours on parle tête à tête
A ſon amant d'une manière honnête,
Pourquoi s'écrire ? à quoi bon ?

LE BAILLIF.

Mais du moins,
Au lieu d'écrits, vous avez des témoins ?

COLETTE.

Moi ? point du tout : — mon témoin c'eſt moi-même.
Eſt-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime ?
Et puis, monſieur, pouvais-je deviner
Que Maturin oſât m'abandonner ?
Il me parlait d'amitié, de conſtance ;
Je l'écoutais, & c'était en préſence
De mes moutons, dans ſon pré, dans le mien ;
Ils ont tout vu, mais ils ne diſent rien.

LE BAILLIF.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.
Votre complainte en droit ne peut ſuffire.

On ne produit ni témoins, ni billets,
On ne vous a rien fait, rien écrit....

COLETTE.

Mais,
Un Maturin aura donc l'insolence
Impunément d'abuser l'innocence?

LE BAILLIF.

En abuser! mais vraiment, c'est un cas
Épouvantable, & vous n'en parliez pas!
Instrumentons. — Laquelle nous remontre
Que Maturin en plus d'une rencontre,
Se prévalant de sa simplicité,
A méchamment contre icelle atenté:
Laquelle insiste, & répète dommages,
Frais, intérêts, pour raison des outrages
Contre les loix faits par le suborneur,
Dit Maturin, à son présent honneur.

COLETTE.

Rayez cela; je ne veux pas qu'on dise
Dans le pays une telle sotise.
Mon honneur est très-intact; & pour peu
Qu'on l'eut blessé, l'on aurait vu beau jeu.

LE BAILLIF.

Que prétendez-vous donc?

COLETTE.

Être vengée.

LE BAILLIF.

Pour se venger il faut être outragée,
Et par écrit coucher en mots exprès,
Quels atentats encontre vous sont faits;

Articuler les lieux, les circonſtances,
Quis, *quid*, *ubi*, les excès, inſolences,
Énormités ſur quoi l'on jugera.

COLETTE.

Ecrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLIF.

Ce n'eſt pas tout: il faut ſavoir la ſuite
Que ces excès pouraient avoir produite.

COLETTE.

Comment produite ? Eh rien ne produit rien.
Traître baillif, qu'entendez-vous ?

LE BAILLIF.

Fort bien,
Laquelle fille a dans ſes procédures,
Perdu le ſens, & nous dit des injures;
Et n'aportant nulle preuve du fait,
L'empêchement eſt nul, de nul éfet.
(*il ſe lève.*)
Depuis une heure en vain je vous écoute.
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

COLETTE.

Me débouter, moi ?

LE BAILLIF.

Vous.

COLETTE.

Maudit baillif!
Je ſuis déboutée ?

LE BAILLIF.

Oui, quand le plaintif

Ne peut donner des raiſons qui convainquent,
On le déboute, & les adverſes vainquent.
Sur Maturin n'ayant point action,
Nous procédons à la concluſion.

COLETTE.

Non, non, baillif, vous aurez beau conclure,
Inſtrumenter, & ſigner, je vous jure
Qu'il n'aura point ſon Acante.

LE BAILLIF.

Il l'aura;
De monſeigneur le droit ſe maintiendra.
Je ſuis baillif, & j'ai les droits du maître:
C'eſt devant moi qu'il faudra comparaître.
Conſolez vous, ſachez que vous aurez
Afaire à moi quand vous vous marirez.

COLETTE.

J'aimerais mieux le reſte de ma vie
Demeurer fille.

LE BAILLIF.

Oh je vous en défie.

SCENE II.

COLETTE *ſeule.*

AH! comment faire? où reprendre mon bien?
J'ai proteſté, cela ne ſert de rien.
On va ſigner. Que je ſuis tourmentée!

SCENE III.

COLETTE, ACANTE.

COLETTE.

A Mon ſecours ! me voilà déboutée.

ACANTE.

Déboutée !

COLETTE.

Oui, l'ingrat vous eſt promis.
On me déboute.

ACANTE.

Hélas ! je ſuis bien pis !
De mes chagrins mon ame eſt opreſſée ;
Ma chaîne eſt prête, & je ſuis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon lâche ?

ACANTE.

Honnêtement.
Entre nous deux, juges-tu ſur ma mine
Qu'il ſoit bien doux d'être ici Maturine ?

COLETTE.

Non pas pour toi ; tu portes dans ton air,
Je ne ſais quoi de brillant & de fier ;
A Maturin cela ne convient guère,
Et ce maraud était mieux mon afaire.

ACANTE.

ACANTE.

J'ai par malheur de trop hauts ſentimens.
Di moi, Colette, as-tu lû des romans ?

COLETTE.

Moi ? — non — jamais.

ACANTE.

Le baillif Métaproſe
M'en a prêté : — mon Dieu la belle choſe !

COLETTE.

En quoi ſi belle ?

ACANTE.

On y voit des amans,
Si courageux, ſi tendres, ſi galans !

COLETTE.

Oh Maturin n'eſt pas comme eux.

ACANTE.

Colette,
Que les romans rendent l'ame inquiète !

COLETTE.

Et d'où vient donc ?

ACANTE.

Ils forment trop l'eſprit.
En les liſant le mien bientôt s'ouvrit.
A réfléchir que de nuits j'ai paſſées !
Que les romans font naître de penſées !
Que les héros de ces livres charmans
Reſſemblent peu, Colette, aux autres gens !
Cette lumière était pour moi féconde ;
Je me voyais dans un tout autre monde.

J'étais au ciel. — Ah! qu'il m'était bien dur
De retomber dans mon état obſcur!
Le cœur tout plein de ce grand étalage,
De me trouver au fond de mon village!
Et de deſcendre après ce vol divin,
Des Amadis à maître Maturin!

COLETTE.

Votre propos me ravit; & je jure
Que j'ai déja du goût pour la lecture.

ACANTE.

T'en ſouvient-il, autant qu'il m'en ſouvient,
Que ce marquis, ce beau ſeigneur qui tient
Dans le pays le rang, l'état d'un prince,
De ſa préſence honora la province?
Il s'eſt paſſé juſte un an & deux mois
Depuis qu'il vint pour cette ſeule fois.
T'en ſouvient-il? nous le vîmes à table;
Il m'accueillit; ah! qu'il était afable!
Tous ſes diſcours étaient des mots choiſis,
Que l'on n'entend jamais dans ce pays.
C'était, Colette, une langue nouvelle,
Supérieure, & pourtant naturelle;
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

COLETTE.

Tu l'entendras ſans doute à ſon retour.

ACANTE.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
Où monſeigneur tout rayonnant de gloire,
Dans nos forêts ſuivi d'un peuple entier,
Le fer en main courait le ſanglier?

COLETTE.

Oui, quelque idée & confuſe & légère,
Peut m'en reſter.

ACANTE.

Je l'ai diſtincte & claire.
Je crois le voir avec cet air ſi grand,
Sur ce cheval ſuperbe & bondiſſant;
Près d'un gros chêne il perce de ſa lance
Le ſanglier qui contre lui s'élance.
Dans ce moment j'entendis mille voix,
Que répétaient les échos de nos bois;
Et de bon cœur (il faut que j'en convienne)
J'aurais voulu qu'il démêlat la mienne.
De ſon départ je fus encor témoin;
On l'entourait, je n'étais pas bien loin.
Il me parla. — Depuis ce jour, ma chère,
Tous les romans ont le don de me plaire.
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui,
Il me parait qu'ils me parlent de lui.

COLETTE.

Ah qu'un roman eſt beau!

ACANTE.

C'eſt la peinture
Du cœur humain, je crois, d'après nature.

COLETTE.

D'après nature! — Entre nous deux, ton cœur
N'aime-t-il pas en ſecret monſeigneur?

ACANTE.

Oh non, je n'oſe; & je ſens la diſtance
Qu'entre nous deux mit ſon rang, ſa naiſſance.

Crois-tu qu'on ait des ſentimens ſi doux
Pour ceux qui ſont trop au deſſus de nous?
A cette erreur trop de raiſon s'opoſe.
Non, je ne l'aime point, mais il eſt cauſe
Que l'ayant vu je ne peux à préſent
En aimer d'autre, & c'eſt un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le ſuivaient, ma bonne,
Aucun n'a-t-il cajolé ta perſonne?
J'avoûrai moi, que l'on m'en a conté.

ACANTE.

Un étourdi prit quelque liberté;
Il s'apellait le chevalier Gernance;
Son fier maintien, ſes airs, ſon inſolence,
Me révoltaient, loin de m'en impoſer.
Il fut ſurpris de ſe voir mépriſer;
Et reprimant ſa pourſuite hardie,
Je lui fis voir combien la modeſtie
Était plus fière, & pouvait d'un coup d'œil
Faire trembler l'impudence & l'orgueil.
Ce chevalier ſerait aſſez paſſable,
Et d'autres mœurs l'auraient pu rendre aimable.
Ah! la douceur eſt l'apas qui nous prend.
Que monſeigneur, ô ciel! eſt diférent!

COLETTE.

Ce chevalier n'était donc guères ſage?
Ça, qui des deux te déplait davantage,
De Maturin, ou de cet éfronté?

ACANTE.

Oh Maturin! — c'eſt ſans dificulté.

COLETTE.

Mais monſeigneur eſt bon : il eſt le maître ;
Pourait-il pas te dépêtrer du traître ?
Tu me parais ſi belle.

ACANTE.

Hélas !

COLETTE.

Je croi
Que tu pouras mieux réuſſir que moi.

ACANTE.

Eſt-il bien vrai qu'il arrive ?

COLETTE.

Sans doute,
Car on le dit.

ACANTE.

Penſes-tu qu'il m'écoute ?

COLETTE.

J'en ſuis certaine, & je retiens ma part
De ſes bontés.

ACANTE.

Nous le verrons trop tard ;
Il n'arrivera point ; on me fiance,
Tout eſt conclu, je ſuis ſans eſpérance.
Berthe eſt terrible en ſa mauvaiſe humeur ;
Maturin preſſe, & je meurs de douleur.

COLETTE.

Eh moque toi de Berthe.

ACANTE.

Hélas ! Dormène,
Si je lui parle, entrera dans ma peine.

Je vais prier Dormène de m'aider
De ſon apui, qu'elle daigne accorder
Aux malheureux : cette dame eſt ſi bonne !
Laure, ſurtout, cette vieille perſonne,
Qui m'a ſouvent montré tant d'amitié,
De moi, ſans doute, aura quelque pitié,
Me donnera des conſeils.

COLETTE.

A notre âge,
Il faut de bons amis, rien n'eſt plus ſage.
Tu trembles ?

ACANTE.

Oui.

COLETTE.

Par ces lieux détournés
Viens avec moi.

SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, BERTHE, DIGNANT, MATURIN.

BERTHE (*arêtant Acante.*)

QUel chemin vous prenez !
Etes-vous folle ? & quand on doit ſe rendre
A ſon devoir, faut-il ſe faire atendre ?
Quelle indolence ! & quel air de froideur !
Vous me glacez : votre mauvaiſe humeur

Juſqu'à la fin vous ſera reprochée.
On vous marie, & vous êtes fâchée!
Hom l'idiote! Allons, ça, Maturin,
Soyez le maître, & donnez lui la main.

MATURIN (*aproche ſa main, & veut l'embraſſer.*)

Ah! palſamdié....

BERTHE.

Voyez la malhonnête!
Elle rechigne & détourne la tête!

ACANTE.

Pardon, mon père, hélas! vous excuſez
Mon embaras, vous le favoriſez,
Et vous ſentez quelle douleur amère
Je dois ſoufrir en quitant un tel père.

BERTHE.

Et rien pour moi?

MATURIN.

Ni rien pour moi non plus?

COLETTE.

Non, rien, méchant, tu n'auras qu'un refus.

MATURIN.

On me fiance.

COLETTE.

Et va, va, fiançailles
Aſſez ſouvent ne ſont pas épouſailles.
Laiſſe moi faire.

DIGNANT.

Eh! qu'eſt-ce que j'entens?
C'eſt un courier: c'eſt je penſe un des gens
De monſeigneur; oui, c'eſt le vieux Champagne.

SCENE V.

Les acteurs précédens, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

OUi, nous avons terminé la campagne,
Nous avons ſauvé Metz, mon maitre & moi,
Et nous aurons la paix. Vive le Roi!
Vive mon maitre! — il a bien du courage,
Mais il eſt trop ſérieux pour ſon âge:
J'en ſuis fâché. Je ſuis bien aiſe auſſi,
Mon vieux Dignant, de te trouver ici.
Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui, — vous ſerez de la cérémonie.
Nous marions Acante.

CHAMPAGNE.

Bon! tant mieux!
Nous danſerons, nous ſerons tous joyeux.
Ta fille eſt belle. — Ah ah, c'eſt toi, Colette,
Ma chère enfant, ta fortune eſt donc faite,
Maturin eſt ton mari?

COLETTE.

Mon Dieu, non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître, le fripon,

Croit dans l'inſtant prendre Acante pour femme.

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien; je répons ſur mon ame,
Que cet hymen à mon maître agréra,
Et que la noce à ſes frais ſe fera.

ACANTE.

Comment! il vient?

CHAMPAGNE.

Peut-être ce ſoir même.

DIGNANT.

Quoi! ce ſeigneur, ce bon maître que j'aime,
Je puis le voir encor avant ma mort?
S'il eſt ainſi, je bénirai mon ſort.

ACANTE.

Puiſqu'il revient, permettez, mon cher père,
De vous prier (devant ma belle-mère)
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans ſon aveu, ſans l'oſer conſulter.
C'eſt un devoir dont il faut qu'on s'acquite,
C'eſt un reſpect, ſans doute, qu'il mérite.

MATURIN.

Foin du reſpect!

DIGNANT.

Votre avis eſt ſenſé.
Et comme vous en ſecret j'ai penſé.

MATURIN.

Et moi, l'ami, je penſe le contraire.

COLETTE (*à Acante.*)

Bon, tenez ferme.

MATURIN.

Eſt un ſot qui difère.
Je ne veux point ſoumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce droit du ſeigneur.

BERTHE.

Eh pourquoi tant s'éfaroucher ? la choſe
Eſt bonne au fond, quoique le monde en cauſe,
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve ; & je peux proteſter
Qu'à mon devoir quand je me fus rendue,
On s'en alla dès l'inſtant qu'on m'eut vue.

COLETTE.

Je le crois bien.

BERTHE.

Cependant, la raiſon
Doit conſeiller de fuir l'occaſion.
Hâtons la noce, & n'atendons perſonne.
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

MATURIN (*à Colette, en s'en allant.*)

C'eſt très-bien dit : Eh bien, l'aurai-je enfin ?

COLETTE.

Non, tu ne l'auras pas, non, Maturin.

(*Ils ſortent.*)

CHAMPAGNE.

Oh, oh, nos gens viennent en diligence.
Eh quoi, déja le chevalier Gernance ?

SCENE VI.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Vous êtes fin, monſieur le chevalier,
Très à propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille.
Vous vous doutez qu'on marie une fille ;
Acante eſt belle, au moins.

LE CHEVALIER.

Eh oui vraiment,
Je la connais ; j'aprends en arivant
Que Maturin ſe donne l'inſolence
De s'apliquer ce bijou d'importance ;
Mon bon deſtin nous a fait accourir,
Pour y mettre ordre : il ne faut pas ſoufrir
Qu'un riche ruſtre ait les tendres prémices
D'une beauté qui ferait les délices
Des plus hupés, & des plus délicats.
Pour le marquis, il ne ſe hâte pas ;
C'eſt, je l'avoue, un grave perſonage,
Preſſé de rien, bien compaſſé, bien ſage,
Et voyageant comme un ambaſſadeur.
Parbleu, jouons un tour à ſa lenteur.
Tiens, il me vient une bonne penſée,
C'eſt d'enlever *preſto* la fiancée,

De la conduire en quelque vieux château
Quelque maſure.

CHAMPAGNE.

Oui, le projet eſt beau.

LE CHEVALIER.

Un vieux château, vers la forêt prochaine,
Tout délabré, que poſſède Dormène,
Avec ſa vieille....

CHAMPAGNE.

Oui, c'eſt Laure, je crois.

LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.

Cette vieille était jeune autrefois,
Je m'en ſouviens: votre étourdi de père
Eut avec elle une certaine afaire
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.
Ma foi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belles,
Les enlevant, & puis ſe moquant d'elles.
Il mangea tout, & ne vous laiſſa rien.

LE CHEVALIER.

J'ai le marquis, & c'eſt avoir du bien.
Sans nul ſouci je vis de ſes largeſſes.
Je n'aime point l'embaras des richeſſes.
Eſt riche aſſez qui ſait toujours jouir.
Le premier bien, croi moi, c'eſt le plaiſir.

CHAMPAGNE.

Et que ne prenez-vous cette Dormène?
Bien plus qu'Acante elle en vaudrait la peine;

Elle eſt très-fraiche : elle eſt de qualité ;
Cela convient à votre dignité.
Laiſſez pour nous les filles du village.

LE CHEVALIER.

Vraiment Dormène eſt un très-doux partage ;
C'eſt très-bien dit. Je crois que j'eus un jour,
S'il m'en ſouvient, pour elle un peu d'amour.
Mais entre nous, elle ſent trop ſa dame.
On ne pourait en faire que ſa femme.
Elle eſt bien pauvre, & je le ſuis auſſi ;
Et pour l'himen j'ai fort peu de ſouci.
Mon cher Champagne, il me faut une Acante ;
Cette conquête eſt beaucoup plus plaiſante.
Oui, cette Acante aujourd'hui m'a piqué.
Je me ſentis l'an paſſé provoqué
Par ſes refus, par ſa petite mine.
J'aime à domter cette pudeur mutine.
J'ai deux coquins, qui font trois avec toi,
Déterminés, alertes comme moi ;
Nous tiendrons prêt à cent pas un caroſſe,
Et nous fondrons tous quatre ſur la noce.
Cela ſera plaiſant ; j'en ris déja.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que monſeigneur rira ?

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie, & que Dormène
En rie encor, quoique prude & hautaine ;
Et je prétens que Laure en rie auſſi.
Je viens de voir à cinq cent pas d'ici

Dormène & Laure en très-mince équipage,
Qui s'en allaient vers le prochain village,
Chez quelque vieille. — Il faut prendre ce tems.

CHAMPAGNE.

C'eſt bien penſé; mais vos déportemens
Sont dangereux, je crois, pour ma perſonne.

LE CHEVALIER.

Bon! l'on ſe fâche, on s'apaiſe, on pardonne.
Tous les gens gais ont le don merveilleux
De mettre en train tous les gens ſérieux.

CHAMPAGNE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

L'eſprit le plus atrabilaire
Eſt ſubjugué quand on cherche à lui plaire.
On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,
Et puis l'on ſoupe, & puis l'on eſt d'accord.

CHAMPAGNE.

On ne peut mieux: mais votre belle Acante
Eſt bien revêche.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt ce qui m'enchante.
La réſiſtance eſt un charme de plus,
Et j'aime aſſez une heure de refus.
Comment ſoufrir la ſtupide innocence
D'un ſot tendron faiſant la révérence,
Baiſſant les yeux, muette à mon aſpect,
Et recevant mes faveurs par reſpect?
Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,
D'Acante ici j'éprouvai le courage.

Va, ſous mes loix je la ferai plier.
Rentre pour moi dans ton premier métier,
Sois mon trompette, & ſonne les allarmes.
Point de quartier, marchons, alerte, aux armes,
Vite.

CHAMPAGNE.

Je crois que nous ſommes trahis;
C'eſt du ſecours qui vient aux ennemis;
J'entens grand bruit, c'eſt monſeigneur.

LE CHEVALIER.

N'importe:
Sois prêt ce ſoir à me ſervir d'eſcorte.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, le chevalier GERNANCE.

LE MARQUIS.

CHer chevalier, que mon cœur eſt en paix!
Que mes regards ſont ici ſatisfaits!
Que ce château qu'ont habité nos pères,
Que ces forêts, ces plaines me ſont chères!
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illuſion, les manèges des cours!
Tous ces grands riens, ces pompeuſes chimères,
Ces vanités, ces ombres paſſagères,
Au fond du cœur laiſſent un vuide afreux.
C'eſt avec nous que nous ſommes heureux.
Dans ce grand monde où chacun veut paraître,
On eſt eſclave, & chez moi je ſuis maître.
Que je voudrais que vous euſſiez mon goût!

LE CHEVALIER.

Eh oui, l'on peut ſe réjouir partout,
En garniſon, à la cour, à la guerre,
Longtems en ville, & huit jours dans ſa terre.

LE MARQUIS.

Que vous & moi nous ſommes diférens!

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le tems.

En

En atendant vous ſavez qu'on aprête
Pour ce jour même une très belle fête ?
C'eſt une noce.

LE MARQUIS.

Oui, Maturin vraiment
Fait un beau choix, & mon contentement
Eſt tout acquis à ce doux mariage.
L'époux eſt riche, & ſa maitreſſe eſt ſage ;
C'eſt un bonheur bien digne de mes vœux,
En arivant de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acante encor en peut faire un troiſiéme.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là, toujours vous-même.
Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous par vos galans exploits.
Tout peut paſſer dans des villes de guerre ;
Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaiſir aparemment ?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce ſoit prudemment ;
Daignez en croire un parent qui vous aime ;
Si vous n'avez du reſpect pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puiſſiez porter,
Vous ne pourez vous faire reſpecter.
Je ne ſuis pas dificile & ſévère,
Mais entre nous ſongez que votre père,
Pour avoir pris le train que vous prenez,
Se vit au rang des plus infortunés,

Perdit ſes biens, languit dans la miſère,
Fit de douleur expirer votre mère,
Et près d'ici mourut aſſaſſiné.
J'étais enfant; ſon ſort infortuné
Fut à mon cœur une leçon terrible,
Qui ſe grava dans mon ame ſenſible.
Utilement témoin de ſes malheurs,
Je m'inſtruiſais en répandant des pleurs.
Si comme moi cette fin déplorable
Vous eût frapé, vous ſeriez raiſonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour, c'eſt mon deſſein;
J'y penſe quelquefois, mais c'eſt en vain;
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous préſage
Que vous ſerez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais; mais on fait comme on peut.
Ma foi, n'eſt pas raiſonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez, on eſt un peu ſon maître;
J'en fis l'épreuve, eſt ſage qui veut l'être;
Et croyez moi, cette Acante, entre nous,
Eut des atraits pour moi comme pour vous:
Mais ma raiſon ne pouvait me permettre
Un fol amour qui m'allait compromettre.
Je rejetai ce déſir paſſager,
Dont la pourſuite aurait pû m'aſſliger,

Dont le ſuccès eût perdu cette fille,
Eût fait ſa honte aux yeux de ſa famille,
Et l'eût privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne ſuis pas ſi timide que vous.
La même pâte, il faut que j'en convienne,
N'a point paitri votre branche & la mienne.
Quoi, vous penſez être dans tous les tems
Maître abſolu de vos yeux, de vos ſens?

LE MARQUIS.

Eh pourquoi non?

LE CHEVALIER.

Très fort je vous reſpecte;
Mais la ſageſſe eſt tant ſoit peu ſuſpecte.
Les plus prudens ſe laiſſent captiver,
Et le vrai ſage eſt encor à trouver.
Craignez ſurtout le titre ridicule
De philoſophe.

LE MARQUIS.

O l'etrange ſcrupule!
Ce noble nom, ce nom tant combatu;
Que veut-il dire? amour de la vertu.
Le fat en raille avec étourderie,
Le ſot le craint, le fripon le décrie;
L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis, des fripons & des ſots:
Et ce n'eſt pas ſur les diſcours du monde
Que le bonheur & la vertu ſe fonde.
Écoutez moi. Je ſuis las aujourd'hui
Du train des cours où l'on vit pour autrui;

LE CHEVALIER.

Notre Dormène eſt bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.
C'eſt un bonheur ſi pur, ſi précieux,
De relever l'indigente nobleſſe,
De préférer l'honneur à la richeſſe!
C'eſt l'honneur ſeul qui chez nous doit former
Tout notre ſang: lui ſeul doit animer
Ce ſang reçu de nos braves ancêtres,
Qui dans les camps doit couler pour ſes maîtres.

LE CHEVALIER.

Je penſe ainſi: les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais dans vos beaux deſſeins,
Vous avez donc, malgré votre réſerve,
Un peu d'amour?

LE MARQUIS.

Qui, moi? Dieu m'en préſerve!
Il faut ſavoir être maître chez ſoi;
Et ſi j'aimais, je recevrais la loi.
Se marier par amour, c'eſt folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, marquis, votre philoſophie
Me parait toute à rebours du bon ſens;
Pour moi, je crois au pouvoir de nos ſens.
Je les conſulte en tout; & j'imagine
Que tous ces gens ſi graves par la mine,
Pleins de morale & de réflexions,
Sont deſtinés aux grandes paſſions.

Les étourdis eſquivent l'eſclavage,
Mais un coup d'œil peut ſubjuguer un ſage.

LE MARQUIS.

Soit; nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux;
Voici la noce; allons, égayons nous.
C'eſt Maturin, c'eſt la gentille Acante,
C'eſt le vieux père, & la mère, & la tante,
C'eſt le baillif, Colette & tout le bourg.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE BAILLIF *à la tête des habitans.*

LE MARQUIS.

J'En ſuis touché. — Bon jour, enfans, bon jour.

LE BAILLIF.

Nous venons tous avec conjouiſſance —
Nous préſenter devant votre Excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus, —
Comme les Grecs.

LE MARQUIS.

Les Grecs ſont ſuperflus.
Je ſuis Picard; je revois avec joie
Tous mes vaſſaux.

LE BAILLIF.

Les Grecs de qui la proye....

LE CHEVALIER.

Ah finiſſez ! — Notre gros Maturin,
La belle Acante eſt votre proye enfin ?

MATURIN.

Ouida, monſieur, la fiançaille eſt faite,
Et nous prions que monſeigneur permette
Qu'on nous finiſſe.

COLETTE.

Oh tu ne l'auras pas ;
Je te le dis, tu me demeureras.
Oui, monſeigneur, vous me rendrez juſtice ;
Vous ne ſoufrirez pas qu'il me trahiſſe ;
Il m'a promis....

MATURIN.

Bon, j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut, baillif, tirer la choſe au clair.
A-t-il promis ?

LE BAILLIF.

La choſe eſt conſtatée.
Colette eſt folle, & je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien, & monſeigneur ſaura
Qu'on force Acante à ce beau marché là,
Qu'on la maltraite, & qu'on la violente
Pour épouſer.

LE MARQUIS.

Eſt-il vrai, belle Acante ?

ACANTE.

Je dois d'un père avec raiſon chéri
Suivre les loix ; il me donne un mari.

MATURIN.

Vous voyez bien qu'en éfet elle m'aime.

LE MARQUIS.

Sa réponſe eſt d'une prudence extrême,
Eh bien chez moi la noce ſe fera.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS (*à Acante.*)

Votre père verra
Que j'aime en lui la probité, le zèle,
Et les travaux d'un ſerviteur fidèle.
Votre ſageſſe à mes yeux ſatisfaits
Augmente encor le prix de vos atraits.
Comptez, amis, qu'en faveur de la fille
Je prendrai ſoin de toute la famille.

COLETTE.

Et de moi donc ?

LE MARQUIS.

De vous, Colette, auſſi.
Cher chevalier, retirons nous d'ici ;
Ne troublons point leur naïve allégreſſe.

LE BAILLIF.

Et votre droit, monſeigneur, le tems preſſe.

MATURIN.

Quel chien de droit ! Ah me voilà perdu.

COLETTE.

Va, tu verras.

Mad. ERTHE.

Maturin, que crains-tu ?

LE MARQUIS.

Vous aurez ſoin, baillif, en homme ſage,
D'aranger tout ſuivant l'antique uſage;
D'un ſi beau droit je veux m'autoriſer,
Avec décence, & n'en point abuſer.

LE CHEVALIER.

Ah quel Caton! mais mon Caton, je penſe,
La ſuit des yeux, & non ſans complaiſance.
Mon cher couſin.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux
Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi! mon couſin!

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance!

LE CHEVALIER.

Vous le ferez, j'en ris déja d'avance.
Gageons, vous dis-je, une diſcrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien ſûr que non.

SCENE III.

LE BAILLIF, les autres acteurs.

MATURIN.

QUe diſent-ils?

LE BAILLIF.

Ils diſent que ſur l'heure
Chacun s'en aille & qu'Acante demeure.

MATURIN.

Moi, que je ſorte?

LE BAILLIF.

Oui ſans doute.

COLETTE.

Oui, fripon.
Oh! nous aimons la loi, nous.

MATURIN (*au baillif.*)

Mais doit-on?...

Mad. BERTHE.

Eh quoi, benet, te voila bien à plaindre!

DIGNANT.

Allez, d'Acante on n'aura rien à craindre.
Trop de vertu règne au fond de ſon cœur,
Et notre maitre eſt tout rempli d'honneur.

(*à Acante.*)

Quand près de vous il daignera ſe rendre,
Quand ſans témoins il pourra vous entendre,
Remettez lui ce paquet cachete,

(*lui donnant des papiers cachetés.*)

C'eſt un devoir de votre piété.
N'y manquez pas. — O fille toujours chère! —
Embraſſez moi.

ACANTE.

Tous vos ordres, mon père,
Seront ſuivis, ils ſont pour moi ſacrés;
Je vous dois tout. — D'où vient que vous pleurez?

DIGNANT.

Ah! je le dois; — de vous je me ſépare,
C'eſt pour jamais: mais ſi le ciel avare,
Qui m'a toujours refuſé ſes bienfaits,
Pouvait ſur vous les verſer déſormais,
Si votre ſort eſt digne de vos charmes,
Ma chère enfant, je dois ſécher mes larmes.

Mad. BERTHE.

Marchons, marchons, tous ces beaux complimens
Sont pauvretés qui font perdre du tems.
Venez, Colette.

COLETTE (*à Acante.*)

Adieu, ma chère amie.
Je recommande à votre prud'hommie
Mon Maturin; vengez moi des ingrats.

ACANTE.

Le cœur me bat; — que deviendrai-je, hélas!

SCENE IV.

LE BAILLIF, MATURIN, ACANTE.

MATURIN.

JE n'aime point cette cérémonie,
Maitre baillif, c'eſt une tirannie.

LE BAILLIF.

C'eſt la condition, *ſine qua non.*

MATURIN.

Sine qua non ; quel diable de jargon !
Morbleu ma femme eſt à moi.

LE BAILLIF.

Pas encore:
Il faut premier que monſeigneur l'honore
D'un entretien, ſelon les nobles us
En ce châtel de tous les tems reçus.

MATURIN.

Ces maudits us quels ſont-ils?

LE BAILLIF.

L'épouſée
Sur une chaiſe eſt ſagement placée ;
Puis monſeigneur dans un fauteuil à bras,
Vient vis-à-vis ſe camper à ſix pas.

MATURIN.

Quoi, pas plus loin?

LE BAILLIF.

C'eſt la règle.

MATURIN.

Allons paſſe.

Et puis après ?

LE BAILLIF.

Monſeigneur avec grace
Fait un préſent de bijoux, de rubans,
Comme il lui plait.

MATURIN.

Paſſe pour des préſens.

LE BAILLIF.

Puis il lui parle, il vous la conſidère,
Il examine à fond ſon caractère ;
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATURIN.

Fort bien ;
Et quand finit s'il vous plait l'entretien ?

LE BAILLIF.

Expreſſément la loi veut qu'on demeure
Pour l'exhorter l'eſpace d'un quart d'heure.

MATURIN.

Un quart d'heure eſt beaucoup : & le mari
Peut-il au moins ſe tenir près d'ici,
Pour écouter ſa femme ?

LE BAILLIF.

La loi porte,
Que s'il oſait ſe tenir à la porte,
Se préſenter avant le tems marqué,
Faire du bruit, ſe tenir pour choqué,
S'émanciper à ſotiſes pareilles,
On fait couper ſur le champ ſes oreilles.

MATURIN.

La belle loi! les beaux droits que voila!
Et ma moitié ne dit mot à cela?

ACANTE.

Moi j'obéis, & je n'ai rien à dire.

LE BAILLIF.

Déniche, il faut qu'un mari ſe retire:
Point de raiſons.

MATURIN (*ſortant.*)

Ma femme heureuſement
N'a point d'eſprit, & ſon air innocent,
Sa converſation ne plaira guère.

LE BAILLIF.

Veux-tu partir?

MATURIN.

Adieu donc, ma très-chère;
Songe ſurtout au pauvre Maturin,
Ton fiancé.

(*il ſort.*)

ACANTE.

J'y ſonge avec chagrin.
Quelle ſera cette étrange entrevue?
La peur me prend, je ſuis toute éperdue.

LE BAILLIF.

Aſſeyez vous; atendez en ce lieu
Un maître aimable & vertueux. Adieu.

SCENE V.

ACANTE *ſeule.*

IL eſt aimable; — ah! je le ſais ſans doute.
Pourai-je hélas! mériter qu'il m'écoute?
Entrera-t-il dans mes vrais intérêts,
Dans mes chagrins, & dans mes torts ſecrets?
Il me croira du moins fort imprudente,
De refuſer le ſort qu'on me préſente;
Un mari riche, un état aſſuré.
Je le prévois, je ne remporterai
Que des refus, avec bien peu d'eſtime;
Je vais déplaire à ce cœur magnanime;
Et ſi mon ame avait oſé former
Quelque ſouhait, c'eſt qu'il pût m'eſtimer.
Mais poura-t-il me blâmer de me rendre
Chez cette dame & ſi noble & ſi tendre,
Qui fuit le monde, & qu'en ce triſte jour
J'implorerai pour le fuir à mon tour? —
Où ſuis-je? — on ouvre! — à peine j'enviſage
Celui qui vient, — je ne vois qu'un nuage.

SCENE VI.

LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS.

Aſſeyez-vous. Lors qu'ici je vous vois,
C'eſt le plus beau, le plus cher de mes droits.
J'ai commandé qu'on porte à votre père
Les faibles dons qu'il convient de vous faire;
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTE (*s'aſſeyant.*)

Trop de bontés ſe répandent ſur nous;
J'en ſuis confuſe; & ma reconnaiſſance
N'a pas beſoin de tant de bienfaiſance;
Mais avant tout il eſt de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon père préſente
Très-humblement.

LE MARQUIS (*les mettant dans ſa poche.*)

Donnez-les, belle Acante
Je les lirai; c'eſt ſans doute un détail
De mes forêts: ſes ſoins & ſon travail
M'ont toujours plû; j'aurai de ſa vieilleſſe
Les plus grands ſoins; comptez ſur ma promeſſe.
Mais eſt-il vrai qu'il vous donne un époux
Qui vous cauſant d'invincibles dégouts,

De

De votre hymen rend la chaîne odieuſe ?
J'en ſuis fâché. — Vous deviez être heureuſe.

ACANTE.

Ah ! je le ſuis un moment, monſeigneur,
En vous parlant, en vous ouvrant mon cœur ;
Mais tant d'audace eſt-elle ici permiſe ?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien ; parlez avec franchiſe ;
Tous vos ſecrets ſeront en ſûreté.

ACANTE.

Qui douterait de votre probité ?
Pardonnez donc à ma plainte importune.
Ce mariage aurait fait ma fortune,
Je le ſais bien, & j'avoûrai ſurtout
Que c'eſt trop tard expliquer mon dégout ;
Que dans les champs élevée & nourie,
Je ne dois point dédaigner une vie
Qui ſous vos loix me retient pour jamais,
Et qui m'eſt chère encor par vos bienfaits.
Mais après tout, Maturin, le village,
Ces payſans, leurs mœurs, & leur langage,
Ne m'ont jamais inſpiré tant d'horreur ;
De mon eſprit c'eſt une injuſte erreur ;
Je la combats, mais elle a l'avantage.
En frémiſſant je fais ce mariage.

LE MARQUIS (*aprochant ſon fauteuil.*)

Mais vous n'avez pas tort.

ACANTE (*à genoux.*)

J'oſe à genoux
Vous demander, non pas un autre époux,

Non d'autres nœuds, tous me ſeraient horribles,
Mais que je puiſſe avoir des jours paiſibles;
Le premier bien ſerait votre bonté,
Et le ſecond de tous la liberté.

LE MARQUIS (*la relevant avec empreſſement.*)

Eh! relevez-vous donc. — Que tout m'étonne
Dans vos deſſeins, & dans votre perſonne,
(*Ils s'aprochent.*)
Dans vos diſcours ſi nobles, ſi touchans,
Qui ne ſont point le langage des champs!
Je l'avoûrai, vous ne paraiſſez faite
Pour Maturin, ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous, dans ce ſéjour obſcur,
Un ton ſi noble, un langage ſi pur?
Partout on a de l'eſprit; c'eſt l'ouvrage
De la nature, & c'eſt votre partage:
Mais l'eſprit ſeul ſans éducation
N'a jamais eu ni ce tour, ni ce ton,
Qui me ſurprend, — je dis plus, qui m'enchante.

ACANTE.

Ah! que pour moi votre ame eſt indulgente!
Comme mon ſort, mon eſprit eſt borné.
Moins on atend, plus on eſt étonné.
Un peu de ſoins, peut-être, & de lecture,
Ont pu dans moi corriger la nature;
C'eſt vous ſurtout, vous qui dans ce moment
Formez en moi l'eſprit, le ſentiment,
Qui m'élevez, qui dans moi faites naître
L'ambition d'imiter un tel maître.

LE MARQUIS.

Je n'y tiens plus; ſon mérite inoui
M'a plus encor pénétré qu'ébloui.
Quoi, dans ces lieux la nature bizare
Aura voulu mettre une fleur ſi rare,
Et le deſtin veut ailleurs l'enterrer!
Non, belle Acante, il vous faut demeurer.
(*il s'aproche.*)

ACANTE.

Pour épouſer Maturin?

LE MARQUIS.

Sa perſonne
Mérite peu la femme qu'on lui donne,
Je l'avoûrai.

ACANTE.

Mon père quelquefois
Me conduiſit au-delà de vos bois,
Chez une dame aimable & retirée,
Pauvre, il eſt vrai, mais noble & revérée,
Pleine d'eſprit, de ſentimens d'honneur;
Elle daigne m'aimer: votre faveur,
Votre bonté peut me placer près d'elle.
Ma belle-mère eſt avare & cruelle,
Elle me hait, & je hais malgré moi
Ce Maturin qui compte ſur ma foi.
Voilà mon ſort, vous en êtes le maître.
Je ne ſerai point heureuſe peut-être;
Je ſoufrirai, mais je ſoufrirai moins,
En devant tout à vos généreux ſoins.

Protégez moi, croyez qu'en ma retraite
Je reſterai toujours votre ſujette.

LE MARQUIS.

Tout me ſurprend. Dites moi, s'il vous plait;
Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
Qui vous chérit, ayant ſû vous connaître,
Serait-ce point Dormène?

ACANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais peut-être —
Il eſt aiſé d'ajuſter tout cela.
Oui — votre idée eſt très bonne — oui, voilà
Un vrai moyen de rompre avec décence —
Ce ſot hymen, cette indigne alliance.
J'ai des projets: — en un mot, voulez-vous
Près de Dormène un deſtin noble & doux?

ACANTE.

J'aimerais mieux la ſervir, ſervir Laure,
Laure ſi bonne, & qu'à jamais j'honore,
Manquer de tout, goûter dans leur ſéjour
Le ſeul bonheur de vous faire ma cour,
Que d'accepter la richeſſe importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acante, allez, — vous pénétrez mon cœur;
Oui, vous pourez, Acante, avec honneur
Vivre auprès d'elle, — & dans mon château même.

ACANTE.

Auprès de vous ! ah ciel !

LE MARQUIS (*s'aproche un peu.*)

Elle vous aime,
Elle a raiſon. — J'ai, vous dis-je, un projet,
Mais je ne ſais s'il aura ſon éfet.
Et cependant vous voilà fiancée,
Et votre chaine eſt déja commencée,
La nôce prête, & le contrat ſigné.
Le ciel voulut que je fuſſe éloigné,
Lorſqu'en ces lieux on parait la victime ;
J'arive tard, & je m'en fais un crime.

ACANTE.

Quoi ! vous daignez me plaindre ? ah qu'à mes yeux
Mon mariage en eſt plus odieux !
Qu'il le devient chaque inſtant davantage !

LE MARQUIS. (*Ils s'aprochent.*)

Mais après tout, puiſque de l'eſclavage
(*Il s'aproche.*)
Avec décence on poura vous tirer....

ACANTE (*s'aprochant un peu.*)

Ah ! le voudriez-vous ?

LE MARQUIS.

J'oſe eſpérer.....
Que vos parens, la raiſon, la loi même,
Et plus encor votre mérite extrême...
(*Il s'aproche encor.*)
Oui, cet himen eſt trop mal aſſorti.
(*Elle s'aproche.*)
Mais..... le tems preſſe, il faut prendre un parti.

Écoutez moi....

(*Ils ſe trouvent tout près l'un de l'autre.*)

ACANTE.

Juſte ciel! ſi j'écoute!

SCENE VII.

LE MARQUIS, ACANTE, LE BAILLIF, MATURIN.

MATURIN (*entrant bruſquement.*)

Je crains, ma foi, que l'on ne me déboute.
Entrons, entrons, le quart d'heure eſt fini.

ACANTE.

Eh quoi! ſi tôt?

LE MARQUIS (*tirant ſa montre.*)

Il eſt vrai, mon ami.

MATURIN.

Maître baillif, ces ſiéges ſont bien proches,
Eſt-ce encor un des droits?

LE BAILLIF.

Point de reproches,
Mais du reſpect.

MATURIN.

Mon Dieu! nous en aurons;
Mais aurons-nous ma femme?

LE MARQUIS.

Nous verrons.
Eh!

(*il ſonne.*)

UN DOMESTIQUE.

Monſeigneur !

LE MARQUIS.

Que l'on remène Acante
Chez ſes parens.

MATURIN.

Ouais! ceci me tourmente.

ACANTE (*s'en allant.*)

Ciel ! pren pitié de mes ſecrets ennuis.

LE MARQUIS (*ſortant d'un autre côté.*)

Sortons, cachons le déſordre où je ſuis.
Ah! que j'ai peur de perdre la gageure !

SCENE VIII.

MATURIN, LE BAILLIF.

MATURIN.

DI moi, baillif, ce que cela figure ?
Notre ſeigneur eſt ſorti bien fournois :
Il me parlait poliment autrefois ;
J'aimais aſſez ſes honnêtes manières,
Et même à cœur il prenait mes afaires;
Je me marie — il s'en va tout penſif!

LE BAILLIF.

C'eſt qu'il penſe beaucoup.

MATURIN.

Maître baillif,

Je penſe auſſi. Ce, *nous verrons*, m'aſſomme;
Quand on eſt prêt, *nous verrons!* Ah quel homme!
Que je fis mal, ô ciel! quand je nâquis
Chez mes parens de naître en ce pays!
J'aurais bien dû choiſir quelque village,
Où j'aurais pu contracter mariage
Tout uniment, comme cela ſe doit,
A mon plaiſir, ſans qu'un autre eut le droit
De diſpoſer de moi-même à mon âge,
Et de fourer ſon nez dans mon ménage!

LE BAILLIF.

C'eſt pour ton bien.

MATURIN.

Mon ami baillival,
Pour notre bien on nous fait bien du mal.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS *ſeul.*

NOn, je ne perdrai point cette gageure.
Amoureux! moi! quel conte! ah je m'aſſure
Que ſur ſoi-même on garde un plein pouvoir;
Pour être ſage, on n'a qu'à le vouloir.
Il eſt bien vrai qu'Acante eſt aſſez belle....
Et de la grace! ah! nul n'en a plus qu'elle, —
Et de l'eſprit! — quoi, dans le fond des bois!
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès! qu'il faut peu de culture
Pour ſeconder les dons de la nature!
J'eſtime Acante: oui, je dois l'eſtimer;
Mais, grace au ciel, je ſuis très loin d'aimer.
(*Il s'aſſied à une table.*)
Ah! reſpirons. Voyons, ſur toute choſe,
Quel plan de vie enfin je me propoſe. —
De ne dépendre en ces lieux que de moi,
De n'en ſortir que pour ſervir mon roi,
De m'atacher, par un ſage hyménée,
Une compagne agréable & bien née,
Pauvre de bien, mais riche de vertu,
Dont la nobleſſe, & le ſort abatu,

A mes bienfaits doivent des jours proſpères:
Dormène ſeule a tous ces caractères;
Le ciel pour moi la réſerve aujourd'hui.
Allons la voir: — d'abord écrivons lui
Un compliment: — mais que puis-je lui dire?
Acante eſt là * qui m'empêche d'écrire;

* *En ſe cognant le front avec la main.*

Oui je la vois; comment la fuir? par où?

(*il ſe relève.*)

Qui ſe croit ſage, ô ciel! eſt un grand fou.
Achevons donc. — Je me vaincrai ſans doute.

(*il finit ſa lettre.*)

Hola! quelqu'un. — Je ſais bien qu'il en coute.

SCENE II.

LE MARQUIS, un domeſtique.

LE MARQUIS.

TEnez, portez cette lettre à l'inſtant.

LE DOMESTIQUE.

Où?

LE MARQUIS.

Chez Acante.

LE DOMESTIQUE.

Acante? mais vraiment...

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit Acante, c'eſt Dormène
A qui j'écris: — on a bien de la peine
Avec ſes gens.... tout le monde en ces lieux
Parle d'Acante; & l'oreille & les yeux
Sont remplis d'elle, & brouillent ma mémoire.

SCENE III.

LE MARQUIS, DIGNANT, Mad. BERTHE, MATURIN.

MATURIN.

AH! voici bien pardienne une autre hiſtoire!

LE MARQUIS.

Quoi?

MATURIN.

Pour le coup c'eſt le droit du ſeigneur;
On m'a volé ma femme.

Madame BERTHE.

Oui, votre honneur
Sera honteux de cette vilenie;
Et je n'aurais pas crû cette infamie
D'un grand ſeigneur, ſi bon, ſi libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'eſt-il arivé?

Madame BERTHE.

Bien du mal.

MATURIN.

Vous le ſavez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle, traître,
Parle.

MATURIN.

Fort bien, vous vous fâchez, mon maître;
Oh c'eſt à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment ?
Explique toi.

MATURIN.

C'eſt un enlévement.
Savez-vous pas qu'à peine chez ſon père
Elle arivait pour finir notre afaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Éfrontément me l'ont priſe à mon nez,
Tout en riant, & vite l'ont conduite
Je ne ſais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur pourſuite. —
Hola! quelqu'un; — ne perdez point de tems;
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, & s'il faut ma préſence,
J'irai moi-même.

BERTHE (*à ſon mari.*)

Il parle tout de bon,
Et l'on croirait, mon cher, à la façon

Dont monſeigneur regarde cette injure,
Que c'eſt à lui qu'on a pris ſa future.

LE MARQUIS.

Et vous ſon père, & vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une ſi chère enfant,
Un tel tréſor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu ſoufrir, ſans la défendre,
Que de vos bras on oſât l'aracher?
Un tel malheur ſemble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Tout mon cœur eſt pour elle,
C'eſt mon devoir; & j'ai dû preſſentir
Que par votre ordre on la faiſait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous-en, laiſſez moi, ſortez tous.
Ah! s'il ſe peut, modérons mon couroux. —
Non, vous, reſtez.

MATURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS (*à Dignant.*)

Non, vous, vous dis-

SCENE IV.

LE MARQUIS *ſur le devant*, DIGNANT *au fond.*

LE MARQUIS.

JE vois d'où part l'atentat qui m'aflige.
Le chevalier m'avait preſque promis
De ſe porter à des coups ſi hardis.
Il croit au fond que cette gentilleſſe
Eſt pardonnable au feu de ſa jeuneſſe.
Il ne ſait pas combien j'en ſuis choqué,
A quel excès ce fou là m'a manqué,
Juſqu'à quel point ſon procédé m'ofenſe.
Il deshonore, il trahit l'innocence;
Il perd Acante: & pour percer mon cœur,
Je n'ai paſſé que pour ſon raviſſeur!
Un étourdi, que la débauche anime,
Me fait porter la peine de ſon crime!
Voilà le prix de mon afection
Pour un parent indigne de mon nom!
Il eſt paitri des vices de ſon père,
Il a ſes traits, ſes mœurs, ſon caractère;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, & je veux qu'aujourd'hui
Il ſoit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence

De vous parler ?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux.

Parle moi d'elle.

DIGNANT.

Au tranſport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre perſonne.
Vous avez lû ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a préſenté ?...

LE MARQUIS.

Eh mon ami ! ſuis-je en état de lire ?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire ?

DIGNANT.

Quoi, ce paquet n'eſt pas encor ouvert?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juſte ciel ! ce dernier coup me perd !

LE MARQUIS.

Comment !.. j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas ! vous deviez croire
Que cet écrit était intéreſſant.

LE MARQUIS.

Eh liſons vite. — Une table à l'inſtant ;

Aprochez donc cette table.

DIGNANT.

Ah mon maître!
Qu'aura-t-on fait, & qu'allez-vous connaître?

LE MARQUIS (*aſſis examine le paquet.*)

Mais ce paquet qui n'eſt pas à mon nom,
Eſt cacheté des ſceaux de ma maiſon?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Liſons donc.

DIGNANT.

Cet étrange myſtère
En d'autre tems aurait de quoi vous plaire,
Mais à préſent il devient bien afreux.

LE MARQUIS (*liſant.*)

Je ne vois rien juſqu'ici que d'heureux.
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un ſang illuſtre: & cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux.
Quoi! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains! quoi! Laure eſt donc ſa mère?
Mais pourquoi donc lui ſerviez-vous de père?
Indignement pourquoi la marier?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre, & j'ai dû vous prier
En ſa faveur.

UN DOMESTIQUE.

En ce moment Dormène
Arive ici, tremblante, hors d'haleine,

Fondant

Fondant en pleurs : elle veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ah ! c'eſt à moi de l'aller conſoler.

SCENE V.

LE MARQUIS, DIGNANT, DORMÉNE.

LE MARQUIS (*à Dormène qui entre.*)

PArdonnez moi, j'allais chez vous, madame,
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflame.
Acante — à peine encor entré chez moi
J'atendais peu l'honneur que je reçois. —
Une avanture aſſez deſagreable —
Me trouble un peu. — Que Germance eſt coupable !

DORMENE.

De tous mes biens il me reſte l'honneur ;
Et je ne doutais pas qu'un ſi grand cœur
Ne reſpectât le malheur qui m'oprime,
Et d'un parent ne déteſtât le crime.
Je ne viens point vous demander raiſon
De l'atentat commis dans ma maiſon....

LE MARQUIS.

ment ? chez vous ?

DORMENE.

C'eſt dans ma maiſon même
Qu'il a conduit le triſte objet qu'il aime.

LE MARQUIS.

Le traître !

DORMENE.

Il eſt plus criminel cent fois
Qu'il ne croit l'être. — Hélas ! ma faible voix
En vous parlant expire dans ma bouche.

LE MARQUIS.

Votre douleur ſenſiblement me touche ;
Daignez parler, & ne redoutez rien.

DORMENE.

Aprenez donc....

SCENE VI.

LE MARQUIS, DORMENE, DIGNANT, *quelques* domeſtiques *entrent précipitamment avec* MATURIN.

MATURIN.

TOut va bien, tout va bien,
Tout eſt en paix, la femme eſt retrouvée ;
Votre parent nous l'avait enlevée :
Il nous la rend ; c'eſt peut-être un peu tard,
Chacun ſon bien. Tu-dieu quel égrillard !

LE MARQUIS (*à Dignant.*)

Courez ſoudain recevoir votre fille,
Qu'elle demeure au ſein de ſa famille.

Veillez ſur elle : ayez ſoin d'empêcher
Qu'aucun mortel oſe s'en aprocher.

MATURIN.

Excepté moi ?

LE MARQUIS.

Non ; l'ordre que je donne
Eſt pour vous-même.

MATURIN.

Ouais ! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.

Obéiſſez...

MATURIN.

Par ma foi tous ces grands
Sont dans le fond de bien vilaines gens.
Droit du ſeigneur, femme que l'on enlève !
Défenſe à moi de lui parler. —— Je crève.
Mais je l'aurai, car je ſuis fiancé.
Conſolons nous, le plus fort eſt paſſé.

(*Il ſort.*)

LE MARQUIS.

Elle revient ; mais l'injure cruelle
Du chevalier retombera ſur elle ;
Voila le monde : & de tels atentats
Faits à l'honneur ne ſe réparent pas.
(*à Dormène.*)
Eh bien parlez, parlez ; daignez m'aprendre
Ce que je brule & que je crains d'entendre.
Nous ſommes ſeuls.

DORMENE.

Il le faut donc, monſieur ?
Aprenez donc le comble du malheur :

C'eſt peu qu'Acante en ſecret étant née
De cette Laure illuſtre infortunée,
Soit ſous vos yeux prête à ſe marier
Indignement à ce riche fermier;
C'eſt peu qu'au poids de ſa triſte miſère
On ajoutât ce fardeau néceſſaire.
Votre parent qui voulait l'enlever,
Votre parent qui vient de nous prouver
Combien il tient de ſon coupable père,
Gernance enfin....

LE MARQUIS.

Gernance!

DORMENE.

Il eſt ſon frère.

LE MARQUIS.

Quel coup horible! O ciel! qu'avez-vous dit?

DORMENE.

Entre vos mains vous avez cet écrit,
Qui montre aſſez ce que nous devons craindre:
Liſez, voyez combien Laure eſt à plaindre.

(*Le marquis lit.*)

C'eſt ma parente; & mon cœur eſt lié
A tous ſes maux que ſent mon amitié.
Elle moura de l'afreuſe avanture
Qui ſous ſes yeux outrage la nature.

LE MARQUIS.

Ah! qu'ai-je lu! que ſouvent nous voyons
D'afreux ſecrets dans d'illuſtres maiſons!
De tant de coups mon ame eſt opreſſée;
Je ne vois rien, je n'ai point de penſée.

Ah pour jamais il faut quiter ces lieux :
Ils m'étaient chers ; ils me ſont odieux.
Quel jour pour nous ! quel parti dois-je prendre ?
Le malheureux oſe chez moi ſe rendre !
Le voyez-vous ?

DORMENE.

Ah monſieur, je le voi,
Et je frémis.

LE MARQUIS.

Il paſſe, il vient à moi.
Daignez rentrer, madame, & que ſa vue
N'accroiſſe pas le chagrin qui vous tue ;
C'eſt à moi ſeul de l'entendre, & je crois
Que ce ſera pour la dernière fois.
Sachons domter le couroux qui m'anime,

(*en regardant de loin.*)

Il ſemble, ô ciel ! qu'il connaiſſe ſon crime.
Que dans ſes yeux je lis d'égarement !
Ah l'on n'eſt pas coupable impunément.
Comme il rougit ! comme il pâlit — le traitre !
A mes regards il tremble de paraitre.
C'eſt quelque choſe.

(*Tandis qu'il parle, Dormène ſe retire en regardant attentivement Germance.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER (*de loin ſe cachant le viſage.*)

AH! monſieur.

LE MARQUIS.

Eſt-ce vous?
Vous, malheureux?

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux...

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait?

LE CHEVALIER.

Une faute, une ofenſe,
Dont je reſſens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a ſervi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous des remords! vous! eſt-il bien poſſible?

LE CHEVALIER.

Rien n'eſt plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute eſt horrible,
Plus que vous ne penſez: mais votre cœur
Eſt-il ſenſible à mes ſoins, à l'honneur,

A l'amitié? Vous ſentez-vous capable
D'oſer me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher?

LE CHEVALIER.

Comptez ſur ma candeur;
Je ſuis un libertin, mais point menteur;
Et mon eſprit que le trouble environne,
Eſt trop ému pour abuſer perſonne.

LE MARQUIS.

Je prétens tout ſavoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai,
Que de débauche & d'ardeur enyvré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au poſſeſſeur de ſes jeunes apas,
(Qu'à mon avis, il ne mérite pas.)
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure & de Dormène;
C'eſt une faute, il eſt vrai, j'en conviens,
Mais j'étais fou, je ne penſais à rien.
Cette Dormène, & Laure ſa compagne,
Étaient encor bien loin dans la campagne.
En étourdi je n'ai point perdu tems;
J'ai commencé par des propos galans.
Je m'atendais aux communes allarmes,
Aux cris perçans, à la colère, aux larmes;
Mais qu'ai-je ouï! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur.

Tout ce qui fait reſpecter l'innocence
S'armait pour elle, & prenait ſa défenſe.
J'ai reconnu dans ces premiers momens,
A l'art de plaire, aux égards ſéduiſans,
Aux doux propos, à cette déference,
Qui fait ſouvent pardonner la licence.
Mais pour réponſe, Acante à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'eſt alors que ſes yeux moins ſévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de ſa charmante main;
Dans cet état, ſa grace atendriſſante
Enhardiſſait mon ardeur imprudente;
Et tout honteux de ma ſtupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel! comme elle a tanſé ma hardieſſe!
Oui, j'ai cru voir une chaſte déeſſe,
Qui rejettait de ſon auguſte autel
L'impur encens qu'ofrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah! pourſuivez.

LE CHEVALIER.

Comment ſe peut-il faire
Qu'ayant vécu preſque dans la miſère
Dans la baſſeſſe, & dans l'obſcurité,
Elle ait cet air & cette dignité,

Ces ſentimens, cet eſprit, ce langage,
Je ne dis pas au-deſſus du village,
De ſon état, de ſon nom, de ſon ſang,
Mais convenable au plus illuſtre rang?
Non, il n'eſt point de mère reſpectable,
Qui condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rapellât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'eſt écarté;
N'employant point l'aigreur & la colère,
Fière & décente, & plus ſage qu'auſtère.
De vous ſurtout elle a parlé longtems.....

LE MARQUIS.

De moi?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
Votre vertu, qui devait, diſait-elle,
Être à jamais ma honte ou mon modèle.
Tout interdit, plein d'un ſecret reſpect,
Que je n'avais ſenti qu'à ſon aſpect,
Je ſuis honteux, mes fureurs ſe captivent.
Dans ce moment les deux dames arivent,
Et me voyant maître de leur logis,
Avec Acante, & deux ou trois bandits,
D'un juſte éfroi leur ame s'eſt remplie;
La plus âgée en tombe évanouie.
Acante en pleurs la preſſe dans ſes bras;
Elle revient des portes du trépas.
Alors ſur moi fixant ſa triſte vue!
Elle retombe, & s'écrie éperdue,

Ah! je crois voir Gernance; —— c'eſt ſon fils,
C'eſt lui, —— je meurs: — à ces mots je frémis;
Et la douleur, l'éfroi de cette dame,
Au même inſtant ont paſſé dans mon ame.
Je tombe aux pieds de Dormène, & je ſors,
Confus, ſoumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame eſt ſaiſie,
Charme mon cœur, & nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important;
Liſez-le ſeul, peſez-le mûrement;
Et ſi pour moi vous conſervez, Gernance,
Quelque amitié, quelque condeſcendance,
Promettez moi, lors qu'Acante en ces lieux
Poura paraître à vos coupables yeux,
D'avoir ſur vous un aſſez grand empire,
Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets, oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez
L'abîme afreux d'où vos pas ſont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment?

LE MARQUIS.

Allez, vous tremblerez, vous dis-je.

SCENE VIII.

LE MARQUIS *ſeul.*

QUel jour pour moi ! tout m'étonne & m'aflige.
La belle Acante eſt donc de ma maiſon !
Mais ſa naiſſance avait flétri ſon nom ;
Son noble ſang fut ſouillé par ſon père ;
Rien n'eſt plus beau que le nom de ſa mère ;
Mais ce beau nom a perdu tous ſes droits,
Par un himen que reprouvent nos loix.
La triſte Laure, ô penſée accablante !
Fut criminelle en faiſant naître Acante ;
Je le ſais trop, l'himen fut condamné ;
L'amant de Laure eſt mort aſſaſſiné.
De maux cruels quel tiſſu lamentable !
Acante hélas ! n'en eſt pas moins aimable,
Moins vertueuſe ; & je ſais que ſon cœur
Eſt reſpectable au ſein du deshonneur ;
Il annoblit la honte de ſes pères ;
Et cependant, ô préjugés ſévères !
O loi du monde ! injuſte & dure loi !
Vous l'emportez....

SCENE IX.

LE MARQUIS, DORMENE.

LE MARQUIS.

MAdame, inſtruiſez moi.
Parlez, madame, avez-vous vû ſon frère ?

DORMENE.

Oui, je l'ai vu, ſa douleur eſt ſincère.
Il eſt bien étourdi ; mais entre nous,
Son cœur eſt bon, il eſt conduit par vous.

LE MARQUIS.

Eh! mais Acante !

DORMENE.

Elle ne peut connaître
Juſqu'à préſent le ſang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi, ſa naiſſance illégitime !

DORMENE.

Hélas !
Il eſt trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'eſt pas.

DORMENE.

Que dites-vous ?

LE MARQUIS (*reliſant un papier qu'il a gardé.*)

Sa mère était ſans crime ;
Sa mère au moins crut l'hymen légitime ;

On la trompa, ſon deſtin fut afreux.
Ah! quelquefois le ciel moins rigoureux
Daigne aprouver ce qu'un monde profane
Sans connaiſſance avec fureur condamne.

DORMENE.

Laure n'eſt point coupable, & ſes parens
Se ſont conduits avec elle en tyrans.

LE MARQUIS.

Mais marier ſa fille en un village!
A ce beau ſang faire un pareil outrage!

DORMENE.

Elle ſans biens, l'âge, la pauvreté,
Un long malheur abaiſſe la fierté.

LE MARQUIS.

Elle eſt ſans biens! votre noble courage
La recueillit.

DORMENE.

Sa miſère partage
Le peu que j'ai.

LE MARQUIS.

Vous trouvez le moyen,
Ayant ſi peu, de faire encor du bien.
Riches & grands, que le monde contemple,
Imitez donc un ſi touchant exemple.
Nous contentons à grands frais nos déſirs;
Sachons goûter de plus nobles plaiſirs.
Quoi! pour aider l'amitié, la miſère,
Dorméne a pu s'ôter le néceſſaire;
Et vous n'oſez donner le ſuperflu.
O juſte ciel! qu'avez-vous réſolu?

Que faire enfin ?

DORMENE.

Vous êtes juſte & ſage.
Votre famille a fait plus d'un outrage
Au ſang de Laure, & ce ſang généreux
Fut par vous ſeuls juſqu'ici malheureux.

LE MARQUIS.

Comment ? comment ?

DORMENE.

Le comte votre père,
Homme inflexible en ſon humeur ſévère,
Oprima Laure, & fit par ſon crédit
Caſſer l'hymen ; & c'eſt lui qui ravit
A cette Acante, à cette infortunée,
Les nobles droits du ſang dont elle eſt née.

LE MARQUIS.

Ah ! c'en eſt trop, — mon cœur eſt ulcéré,
Oui, c'eſt un crime, — il ſera réparé,
Je vous le jure.

DORMENE.

Et que voulez-vous faire ?

LE MARQUIS.

Je veux.....

DORMENE.

Quoi donc ?

LE MARQUIS.

Mais, — lui ſervir de père.

DORMENE.

Elle en eſt digne.

LE MARQUIS.

Oui, — mais je ne dois pas
Aller trop loin.

DORMENE.

Comment, trop loin ?

LE MARQUIS.

Hélas !...
Madame, un mot : conſeillez moi de grace ;
Que feriez-vous, s'il vous plait, à ma place ?

DORMENE.

En tous les tems je me ferais honneur
De conſulter votre eſprit, votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah !...

DORMENE.

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien : — mais madame,
En quel état eſt Acante ?

DORMENE.

Son ame
Eſt dans le trouble, & ſes yeux dans les pleurs.

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ſes douleurs.
Allons, j'ai pris mon parti : je vous laiſſe ;
Soyez ici ſouveraine maitreſſe,
Et pardonnez à mon eſprit confus,
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.

(*il ſort.*)

SCENE X.

DORMENE *ſeule.*

DAns cet état quel chagrin peut le mettre ?
Qu'il eſt troublé ! j'en juge par ſa lettre ;
Un ſtile aſſez confus, des mots rayés,
De l'embaras, d'autres mots oubliés.
J'ai lû pourtant le mot de mariage.
Dans le pays il paſſe pour très-ſage.
Il veut me voir, me parler, & ne dit
Pas un ſeul mot ſur tout ce qu'il m'écrit !
Et pour Acante il parait bien ſenſible !
Quoi ! voudrait-il ? — cela n'eſt pas poſſible.
Aurait-il eû d'abord quelque deſſein
Sur ſon parent ? — demandait-il ma main ?
Le chevalier jadis m'a courtiſée,
Mais qu'eſpérer de ſa tête inſenſée ?
L'amour encor n'eſt point connu de moi ;
Je dûs toujours en avoir de l'éfroi ;
Et le malheur de Laure eſt un exemple
Qu'en frémiſſant tous les jours je contemple :
Il m'avertit d'éviter tout lien :
Mais qu'il eſt triſte, ô ciel ! de n'aimer rien !

Fin du quatriéme acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Faiſons la paix, chevalier, je confeſſe
Que tout mortel eſt paitri de faibleſſe,
Que le ſage eſt peu de choſe; entre nous,
J'étais tout prêt de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu votre gageure?
Vous aimez donc?

LE MARQUIS.

Oh non, je vous le jure;
Mais par l'himen, tout prêt de me lier,
Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconſtance eſt étrange & ſoudaine.
Paſſe pour moi: mais que dira Dormène?
N'a-t-elle pas certains mots par écrit,
Où par hazard le mot d'himen ſe lit?

LE MARQUIS.

Il eſt trop vrai; c'eſt là ce qui me gêne.
Je prétendais m'impoſer cette chaîne;

Mais à la fin m'étant bien conſulté,
Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer?

LE MARQUIS.

Eh bien, ſi j'aime,
Je ſuis encor le maître de moi-même,
Et je pourai réparer tout le mal.
Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,
Sans m'engager, & ſans me compromettre.
Car en éfet, ſi j'avais pu promettre,
Je ne pourais balancer un moment.
A gens d'honneur promeſſe vaut ſerment.
Cher chevalier, j'ai conçu dans ma tête
Un beau deſſein qui parait fort honnête,
Pour me tirer d'un pas embaraſſant;
Et tout le monde ici ſera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous? contenter tout le monde!
Quelle folie!

LE MARQUIS.

En un mot, ſi l'on fronde
Mon changement, j'oſe eſpérer au moins
Faire aprouver ma conduite & mes ſoins.
Colette vient, par mon ordre on l'apelle;
Je vais l'entendre, & commencer par elle.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, COLETTE.

LE MARQUIS.

VEnez, Colette.

COLETTE.

Oh j'acours, monſeigneur;
Prête en tout tems, & toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuſe?

COLETTE.

Oui, ſur ma vie;
N'en doutez pas, c'eſt ma plus forte envie.
Que faut-il faire?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.
Vous voudriez un époux, & du bien?

COLETTE.

Oui, l'un & l'autre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, je vous donne
Trois mille francs pour la dot, & j'ordonne
Que Maturin vous épouſe aujourd'hui.

COLETTE.

Ou Maturin, ou tout autre que lui;

Qui vous voudrez, j'obéis ſans replique.
Trois mille francs! ah l'homme magnifique!
Le beau préſent! que monſeigneur eſt bon!
Que Maturin va bien changer de ton!
Qu'il va m'aimer! que je vais être fière!
De ce pays je ſerai la première.
Je meurs de joye.

LE MARQUIS.

Et j'en reſſens auſſi,
D'avoir déja pleinement réuſſi;
L'une des trois eſt déja fort contente.
Tout ira bien.

COLETTE.

Et mon amie Acante
Que devient-elle? on va la marier,
A ce qu'on dit, à ce beau chevalier.
Tout le monde eſt heureux, j'en ſuis charmée,
Ma chère Acante!

LE CHEVALIER (*en regardant le marquis.*)

Elle doit être aimée,
Et le ſera.

LE MARQUIS (*au chevalier.*)

La voici, je ne puis
La conſoler en l'état où je ſuis.
Venez, je vais vous dire ma penſée.

(*ils ſortent.*)

SCENE III.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

MA chère Acante, on t'avait fiancée,
Moi déboutée, on me marie.

ACANTE.

A qui?

COLETTE.

A Maturin.

ACANTE.

Le ciel en ſoit béni.
Et depuis quand?

COLETTE.

Eh depuis tout à l'heure.

ACANTE.

Eſt-il bien vrai?

COLETTE.

Du fond de ma demeure
J'ai comparu par devant monſeigneur.
Ah! la belle ame! ah qu'il eſt plein d'honneur!

ACANTE.

Il l'eſt, ſans doute!

COLETTE.

Oui, mon aimable Acante;
Il m'a promis une dot opulente,

Fait ma fortune; & tout le monde dit
Qu'il fait la tienne, & l'on s'en réjouit.
Tu vas, dit-on, devenir chevalière,
Cela te ſied, car ton allure eſt fière.
On te fera dame de qualité,
Et tu me recevras avec bonté.

ACANTE.

Ma chère enfant, je ſuis fort ſatisfaite
Que ta fortune ait été ſi-tôt faite.
Mon cœur reſſent tout ton bonheur. — Hélas!
Elle eſt heureuſe, & je ne le ſuis pas!

COLETTE.

Que dis-tu là? qu'as-tu donc dans ton ame?
Peut-on ſouffrir quand on eſt grande dame?

ACANTE.

Va, ces ſeigneurs qui peuvent tout oſer,
N'enlèvent point, croi moi, pour épouſer.
Pour nous, Colette, ils ont des fantaiſies,
Non de l'amour; leurs démarches hardies,
Leurs procédés montrent avec éclat
Tout le mépris qu'ils font de notre état:
C'eſt ce dédain qui me met en colère.

COLETTE.

Bon, des dédains! c'eſt bien tout le contraire;
Rien n'eſt plus beau que ton enlévement;
On t'aime, Acante, on t'aime aſſurément.
Le chevalier va t'épouſer, te dis-je,
Tout grand ſeigneur qu'il eſt: — cela t'afflige?

ACANTE.

Mais monſeigneur le marquis qu'a-t-il dit?

COLETTE.

Lui? rien du tout.

ACANTE.

Hélas!

COLETTE.

C'eſt un eſprit
Tout en dedans, ſecret, plein de miſtère;
Mais il parait fort aprouver l'afaire.

ACANTE.

Du chevalier je déteſte l'amour.

COLETTE.

Oui, oui, plain toi de te voir en un jour
De Maturin pour jamais délivrée,
D'un beau ſeigneur pourſuivie, adorée;
Un mariage en un moment caſſé
Par monſeigneur, un autre commencé.
Si ce roman n'a pas de quoi te plaire,
Tu me parais dificile, ma chère. —
Tien, le vois-tu, celui qui t'enleva?
Il vient à toi, n'eſt-ce rien que cela?
T'ai-je trompée? es-tu donc tant à plaindre?

ACANTE.

Allons, fuyons.

SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

DEmeurez ſans me craindre.
Le marquis veut que je ſois à vos pieds.

COLETTE (*à Acante.*)

Qu'avais-je dit?

LE CHEVALIER (*à Acante.*)

Eh quoi! vous me fuyez?

ACANTE.

Oſez-vous bien paraitre en ma préſence?

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon ofenſe;
Par moi, vous dis-je, il veut vous conſoler.

ACANTE.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.
(*à Colette qui veut s'en aller.*)
Ah! reſte ici: ce raviſſeur m'accable. —

COLETTE.

Ce raviſſeur eſt pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER (*à Acante.*)

Conſervez-vous au fond de votre cœur
Pour ma préſence une invincible horreur?

ACANTE.

Vous devez être en horreur à vous-même.

LE CHEVALIER.

Oui, je le ſuis; mais mon remords extrême
Répare tout, & doit vous apaiſer.
Ma folle erreur avait pû m'abuſer.
Je fus ſurpris par une indigne flamme;
Et mon devoir m'amène ici, madame.

ACANTE.

Madame! à moi! quel nom vous me donnez!
Je ſais l'état où mes parens ſont nés.

COLETTE.

Madame!.. oh oh! quel eſt donc ce langage?

ACANTE.

Ceſſez, monſieur, ce titre eſt un outrage;
C'eſt s'avilir que d'oſer recevoir
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir.
Je ſuis Acante, & mon nom doit ſufire,
Il eſt ſans tache.

LE CHEVALIER.

Ah! que puis-je vous dire?
Ce nom m'eſt cher: allez, vous oublierez
Mon atentat, quand vous me connaitrez:
Vous trouverez très-bon que je vous ainte.

ACANTE.

Qui? moi, monſieur!

COLETTE (*à Acante.*)

C'eſt ſon remords extrême.

LE CHEVALIER.

N'en riez point, Colette, je prétens
Qu'elle ait pour moi les plus purs ſentimens.

ACANTE.

Je ne ſais pas quel deſſein vous anime;
Mais commencez par avoir mon eſtime.

LE CHEVALIER.

C'eſt le ſeul but que j'aurai déſormais;
J'en ſerai digne, & je vous le promets.

ACANTE.

Je le déſire, & me plais à vous croire.
Vous êtes né pour connaitre la gloire;
Mais ménagez la mienne, & me laiſſez.

LE CHEVALIER.

Non, c'eſt en vain que vous vous ofenſez.
Je ne ſuis point amoureux, je vous jure;
Mais je prétens reſter.

COLETTE.

Bon, double injure.
Cet homme eſt fou, je l'ai penſé toujours.
Dormène vient, ma chère, à ton ſecours.
Démêle toi de cette grande afaire;
Ou donne grace, ou garde ta colère.
Ton rôle eſt beau, tu fais ici la loi.
Tu vois les grands à genoux devant toi.
Pour moi je ſuis condamnée au village.
On ne m'enlève point, & j'en enrage.
On vient, adieu, ſui ton brillant deſtin,
Et je retourne à mon gros Maturin.

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

ACANTE, LE CHEVALIER, DORMENE, DIGNANT.

ACANTE.

Hélas, madame, une fille éperdue
En rougiſſant parait à votre vue.
Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,
Que l'on me laiſſe avec mon raviſſeur?
Et vous auſſi, vous m'accablez, mon père!
A ce méchant au lieu de me ſouſtraire,
Vous m'amenez vous-même dans ces lieux;
Je l'y revois; mon maitre fuit mes yeux.
Mon père, au moins, c'eſt en vous que j'eſpère!

DIGNANT.

O cher objet! vous n'avez plus de père!

ACANTE.

Que dites-vous?

DIGNANT.

Non, je ne le ſuis pas.

DORMENE.

Non, mon enfant, de ſi charmans apas
Sont nés d'un ſang dont vous êtes plus digne.
Préparez vous au changement inſigne
De votre ſort; & ſurtout pardonnez
Au chevalier.

ACANTE.

Moi, madame?

DORMENE.

Aprenez,
Ma chère enfant, que Laure eſt votre mère.

ACANTE.

Elle! — Eſt-il vrai?

DORMENE.

Gernance eſt votre frère.

LE CHEVALIER.

Oui je le ſuis, oui vous êtes ma ſœur.

ACANTE.

Ah! je ſuccombe. Hélas! eſt-ce un bonheur?

LE CHEVALIER.

Il l'eſt pour moi.

ACANTE.

De Laure je ſuis fille!
Et pourquoi donc faut-il que ma famille
M'ait tant caché mon état & mon nom?
D'où peut venir ce fatal abandon?
D'où vient qu'enfin daignant me reconnaître,
Ma mère ici n'a point oſé paraître?
Ah! s'il eſt vrai que le ſang nous unit,
Sur ce miſtère éclairez mon eſprit.
Parlez, monſieur, & diſſipez ma crainte.

LE CHEVALIER.

Ces mouvemens dont vous êtes ateinte
Sont naturels, & tout vous ſera dit.

DORMENE.

Dans ce moment, Acante, il vous ſufit

D'avoir connu quelle eſt votre naiſſance.
Vous me devez un peu de confiance.

ACANTE.

Laure eſt ma mère, & je ne la vois pas!

LE CHEVALIER.

Vous la verrez, vous ſerez dans ſes bras.

DORMENE.

Oui, cette nuit je vous mène auprès d'elle.

ACANTE.

J'admire en tout ma fortune nouvelle.
Quoi! j'ai l'honneur d'être de la maiſon
De monſeigneur!

LE CHEVALIER.

Vous honorez ſon nom.

ACANTE.

Abuſez-vous de mon eſprit crédule?
Et voulez-vous me rendre ridicule?
Moi de ſon ſang? ah! s'il était ainſi,
Il me l'eût dit, je le verrais ici.

DIGNANT.

Il m'a parlé: — je ne ſais quoi l'accable:
Il eſt ſaiſi d'un trouble inconcevable.

ACANTE.

Ah! je le vois.

SCENE DERNIERE.

ACANTE, DORMENE, DIGNANT, LE CHEVALIER, LE MARQUIS (*au fond.*)

LE MARQUIS (*au chevalier.*)

Il ne ſera pas dit
Que cette enfant ait troublé mon eſprit.
Bientôt l'abſence afermira mon ame.
(*apercevant Dormène.*)
Ah pardonnez: vous étiez là, madame!

LE CHEVALIER.

Vous paraiſſez étrangement ému!

LE MARQUIS.

Moi! — point du tout. Vous ſerez convaincu
Qu'avec ſang froid je règle ma conduite.
De ſon deſtin Acante eſt-elle inſtruite?

ACANTE.

Quel qu'il puiſſe être, il paſſe mes ſouhaits.
Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permets, ô ciel! qu'ici je puiſſe faire
Plus d'un heureux!

LE CHEVALIER.

C'eſt une grande afaire.
Je ferai, moi, tout ce que vous voudrez;
Je l'ai promis.

LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez !

(*à Dormène.*)

Belle Dormène, oubliez-vous l'ofenſe,
L'égarement du coupable Gernance ?

DORMENE.

Oui, tout eſt réparé.

LE MARQUIS.

Tout ne l'eſt pas.
Votre grand nom, vos vertueux apas
Sont maltraités par l'aveugle fortune.
Je le ſais trop; votre ame non commune
N'a pas de quoi ſufire à vos bienfaits ;
Votre deſtin doit changer déſormais.
Si j'avais pu d'un heureux mariage
Choiſir pour moi l'agréable eſclavage,
C'eût été vous (& je vous l'ai mandé)
Pour qui mon cœur ſe ſerait décidé.
Voudriez-vous, madame, qu'à ma place
Le chevalier, pour mieux obtenir grace,
Pour devenir à jamais vertueux,
Prit avec vous d'indiſſolubles nœuds ?
Le meilleur frein pour ſes mœurs, pour ſon âge,
Eſt une épouſe aimable, noble & ſage.
Daignerez-vous accepter un château
Environné d'un domaine aſſez beau ?
Pardonnez-vous cette ofre ?

DORMENE.

Ma ſurpriſe
Eſt ſi puiſſante, à tel point me maitriſe,

Que ne pouvant encore me déclarer,
Je n'ai de voix que pour vous admirer.

LE CHEVALIER.

J'admire auſſi : mais je fais plus, madame ;
Je vous ſoumets l'empire de mon ame.
A tous les deux je devrai mon bonheur.
Mais ſeconderez-vous mon bienfaiteur?

DORMENE.

Conſultez vous, méritez mon eſtime,
Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

LE MARQUIS.

Et... vous... Acante....

ACANTE.

Eh bien ! mon protecteur...?

LE MARQUIS (*à part.*)

Pourquoi tremblai-je en parlant?

ACANTE.

Quoi, monſieur...?

LE MARQUIS.

Acante — vous — qui venez de renaître,
Vous qu'une mère ici va reconnaître,
Vivez près d'elle ; & de ſes triſtes jours
Adouciſſez & prolongez le cours.
Vous commencez une nouvelle vie,
Avec un frère, une mère, une amie.
Je veux — Soufrez qu'à votre mère, à vous,
Je faſſe un ſort indépendant & doux.
Votre fortune, Acante, eſt aſſurée ;
L'acte eſt paſſé, vous vivrez honorée,

Riche,

Riche, — contente, — autant que je le peux.
J'aurais voulu — mais goutez toutes deux,
Dormène & vous, les douceurs fortunées
Que l'amitié donne aux ames bien nées. —
Un autre bien que le cœur peut ſentir
Eſt dangereux. — Adieu, — je vais partir.

LE CHEVALIER.

Eh quoi! ma ſœur, vous n'êtes point contente?
Quoi! vous pleurez?

ACANTE.

Je ſuis reconnaiſſante,
Je ſuis confuſe. — Ah c'en eſt trop pour moi.
Mais j'ai perdu plus que je ne reçoi; —
Et ce n'eſt pas la fortune que j'aime. —
Mon état change, & mon ame eſt la même;
Elle doit être à vous. — Ah permettez
Que le cœur plein de vos rares bontés,
J'aille oublier ma première miſère,
J'aille pleurer dans le ſein de ma mère.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vos ſens ſont agités?
Qu'avez-vous donc? qu'ai-je fait?

ACANTE.

Vous partez.

DORMENE.

Ah! qu'as-tu dit?

ACANTE.

La vérité, madame;
La vérité plait à votre belle ame.

LE MARQUIS.

Non, c'en eſt trop pour mes ſens éperdus. —
Acante —

ACANTE.

Hélas!....

LE MARQUIS.

Ne partirai-je plus?

LE CHEVALIER.

Mon cher parent, de Laure elle eſt la fille;
Elle retrouve un frère, une famille;
Et moi je trouve un mariage heureux.
Mais je vois bien que vous en ferez deux.
Vous payerez, la gageure eſt perdue.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue, — oui, mon ame eſt vaincue.
Dormène & Laure, Acante, & vous, & moi,
(*à Acante.*)
Soyons heureux. — Oui — recevez ma foi,
Aimable Acante; allons que je vous mène
Chez votre mère, — elle ſera la mienne,
Elle oubliera pour jamais ſon malheur.

ACANTE.

Ah! je tombe à vos pieds....

LE CHEVALIER.

Allons, ma ſœur,
Je fus bien fou: ſon cœur fut inſenſible;
Mais on n'eſt pas toujours incorigible.

Fin du cinquième & dernier acte.

LA PRUDE,

OU

L'HOMME AU FRANC PROCÉDÉ,

COMÉDIE,

Imitée de l'anglais.

PRÉFACE.

CEtte piéce eſt bien moins une traduction qu'une eſquiſſe legère de la fameuſe comédie de Wicherley, intitulée le *Plain dealer*, l'homme au franc procédé. Cette piéce a encor en Angleterre la même réputation que le Miſantrope en France. L'intrigue eſt infiniment plus compliquée, plus intéreſſante, plus chargée d'incidens; la ſatyre y eſt beaucoup plus forte & plus inſultante. Les mœurs y ſont d'une telle hardieſſe qu'on pourait placer la ſcène dans un mauvais lieu atenant un corps de garde. La licence du temps de Charles ſecond était auſſi débordée que le fanatiſme avait été ſombre & barbare du tems de l'infortuné Charles premier.

Wicherley ne fit aucune dificulté de dédier ſon *Plain dealer* à la plus fameuſe apareilleuſe de Londres. On peut juger par la protectrice du caractère des protégés.

Croira-t-on que, chez les nations polies,

les termes de gueuſe, de putain, de bordel, de ruſien, de maquereau, de vérole, & tous leurs accompagnemens, ſont prodigués dans une comédie où toute une cour très ſpirituelle allait en foule?

Croira-t-on que la connaiſſance la plus aprofondie du cœur humain, les peintures les plus vrayes & les plus brillantes, les traits d'eſprit les plus fins, ſe trouvent dans le même ouvrage? Rien n'eſt cependant plus vrai, je ne connais point de comédie chez les anciens ni chez les modernes, où il y ait autant d'eſprit; mais c'eſt une ſorte d'eſprit qui s'évapore dès qu'il paſſe chez l'étranger.

Nos bienſéances qui ſont quelquefois un peu fades, ne m'ont pas permis d'imiter cette piéce dans toutes ſes parties; il a falu en retrancher des rôles tout entiers.

Je n'ai donc donné ici qu'une très legère idée de la hardieſſe anglaiſe; & cette imitation, quoique partout voilée de gaze, eſt encor ſi forte qu'on n'oſerait pas la repréſenter ſur la ſcène de Paris. Nous ſommes entre deux théâtres

bien diférents l'un de l'autre, l'eſpagnol & l'anglais. Dans le premier, on repréſente Jéſus-Chriſt, des poſſédés & des diables; dans le ſecond, des cabarets, & quelque choſe de pis.

ACTEURS.

Madame DORFISE, veuve.
Madame BURLET, ſa couſine.
COLETTE, ſuivante de d'Orfiſe.
BLANFORD, capitaine de vaiſſeau.
DARMIN, ſon ami.
Le Chevalier MONDOR.
ADINE, nièce de Darmin, déguiſée en jeune grec.

La ſcène eſt à Marſeille.

LA PRUDE,

OU

L'HOMME AU FRANC PROCÉDÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DARMIN, ADINE.

ADINE *habillée en turc* (*).

AH! mon cher oncle! ah quel cruel voyage!
Que de dangers! quel étrange équipage!
Il faut encor cacher ſous un turban
Mon nom, mon cœur, mon ſexe, & mon tourment.

(*) Dans la piéce anglaiſe cette jeune perſonne s'apelle Fidélia; elle s'eſt déguiſée en garçon & a ſervi de page à Manly, capitaine de vaiſſeau.

DARMIN.

Nous arivons : je te plains ; mais, ma nièce,
Lorſque ton père eſt mort conſul en Grèce,
Quand nous étions tous deux après ſa mort
Privés d'amis, de biens & de ſuport,
Que ta beauté, tes graces, ton jeune âge,
N'étaient pour toi qu'un funeſte avantage ;
Pour comble enfin, quand un maudit pacha
Si vivement de toi s'amouracha,
Que faire alors ? ne fus-tu pas réduite
A te cacher, te maſquer, partir vite ?

ADINE.

D'autres dangers ſont préparés pour moi.

DARMIN.

Ne rougi point, ma nièce, calme toi ;
Car à la hâte avec nous embarquée,
Vêtue en homme, en jeune turc maſquée,
Tu ne pouvais, ma nièce, honnétement
Te dépêtrer de cet acoutrement,
Prendre du ſexe & l'habit & la mine,
Devant les yeux de vingt gardes-marine,
Qui tous étaient plus dangereux pour toi,
Qu'un vieux pacha n'ayant ni foi, ni loi.
Mais par bonheur, tout s'arange à merveille,
Et nous voici débarqués dans Marſeille,
Loin des pachas, & près de tes parens,
Chez des Français, tous fort honnêtes gens.

ADINE.

Ah! Blanford eſt honnête homme ſans doute;
Mais que de maux tant de vertus me coute!
Falait-il donc avec lui revenir?

DARMIN.

Ton défunt père à lui devait t'unir;
Et cet hymen, dans ta plus tendre enfance,
Fit autrefois ſa plus douce eſpérance.

ADINE.

Qu'il ſe trompait!

DARMIN.

Blanford à tes beaux yeux
Rendra juſtice, en te connaiſſant mieux.
Peut-il longtems ſe coifer d'une prude,
Qui de tromper fait ſon unique étude?

ADINE.

On la dit belle; il l'aimera toujours;
Il eſt conſtant.

DARMIN.

Bon! qui l'eſt en amours?

ADINE.

Je crains Dorſiſe.

DARMIN.

Elle eſt trop intrigante;
Sa pruderie eſt, dit-on, trop galante;
Son cœur eſt faux, ſes propos médiſans;
Ne crain rien d'elle; on ne trompe qu'un tems.

ADINE.

Ce tems eſt long, ce tems me deſeſpère.
Dorſiſe trompe! & Dorſiſe a ſu plaire!

DARMIN.

Mais après tout, Blanford t'eſt-il ſi cher?

ADINE.

Oui; dès ce jour, où deux vaiſſeaux d'Alger (*)
Si vivement ſur les flots l'ataquèrent,
Ah! que pour lui tous mes ſens ſe troublèrent!
Dans mes frayeurs, un ſentiment bien doux
M'intéreſſait pour lui comme pour vous;
Et courageuſe, en devenant ſi tendre,
Je ſouhaitais être homme, & le défendre.
Songez-vous bien que lui ſeul me ſauva,
Quand ſur les eaux notre vaiſſeau brûla?
Ciel! que j'aimai ſes vertus, ſon courage,
Qui dans mon cœur ont gravé ſon image!

DARMIN.

Oui, je conçois qu'un cœur reconnaiſſant
Pour la vertu peut avoir du penchant.
Trente ans à peine, une taille légère,
Beaux yeux, air noble, oui, ſa vertu peut plaire;
Mais ſon humeur, & ſon auſtérité,
Ont-ils pu plaire à ta ſimplicité?

ADINE.

Mon caractère eſt ſérieux; & j'aime
Peut-être en lui juſqu'à mes défauts même.

(*) Dans l'anglais, ce n'eſt point contre des vaiſſeaux d'Alger que le capitaine a combatu, mais contre des Hollandais.

DARMIN.

Il hait le monde.

ADINE.

Il a, dit-on, raiſon.

DARMIN.

Il eſt ſouvent trop confiant, trop bon;
Et ſon humeur gâte encor ſa franchiſe.

ADINE.

De ces défauts le plus grand c'eſt Dorfiſe.

DARMIN.

Il eſt trop vrai. Pourquoi donc refuſer
D'ouvrir ſes yeux, de les déſabuſer,
Et de briller dans ton vrai caractère?

ADINE.

Peut-on briller lorſqu'on ne ſaurait plaire?
Hélas! du jour, que par un ſort heureux,
Deſſus ſon bord il nous reçut tous deux,
J'ai bien tremblé, qu'il n'aperçut ma feinte;
En arivant je ſens la même crainte.

DARMIN.

Je prétendais te découvrir à lui.

ADINE.

Gardez-vous-en. Ménagez mon ennui;
Sacrifiée à Dorfiſe adorée,
Dans mon malheur, je veux être ignorée;
Je ne veux pas, qu'il connaiſſe en ce jour,
Quelle victime il immole à l'amour.

DARMIN.

Que veux-tu donc?

ADINE.

Je veux, dès ce ſoir même,
Dans un couvent, fuir un ingrat que j'aime.

DARMIN.

Lorſque ſi vite on ſe met en couvent,
Tout à loiſir, ma nièce, on s'en repent.
Avec le tems tout ſe fera, te dis-je;
Un ſoin plus triſte à préſent nous aflige;
Car dans l'inſtant, où ce du Gué (*) nouveau
Si noblement fit ſauter ſon vaiſſeau,
Je vis ſauter ſes biens & ma fortune,
A tous les deux la miſère eſt commune.
Et cependant à Marſeille arivés,
Remplis d'eſpoir, d'argent comptant privés,
Il faut chercher un ſecours néceſſaire.
L'amour n'eſt pas toujours la ſeule afaire.

ADINE.

Quoi, lorſqu'on aime, on pourait faire mieux?
Je n'en crois rien.

DARMIN.

Le tems ouvre les yeux.
L'amour, ma nièce, eſt aveugle à ton âge,
Non pas au mien; l'amour ſans héritage,
Triſte & confus, n'a pas l'art de charmer;
Il n'apartient qu'aux gens heureux d'aimer.

(*) Alluſion au célèbre *du Gué-Trouin*, l'un des grands hommes de mer qu'ait eu la France.

ADINE.

Vous penſez donc, que dans votre détreſſe,
Pour vous, mon oncle, il n'eſt plus de maîtreſſe,
Et que d'abord votre veuve Burlet,
En vous voyant, vous quitera tout net?

DARMIN.

Mon triſte état lui ſervirait d'excuſe.
Souvent, hélas! c'eſt ainſi qu'on en uſe.
Mais d'autres ſoins je ſuis embaraſſé;
L'argent me manque, & c'eſt le plus preſſé.

SCENE II.

BLANFORD, DARMIN, ADINE.

BLANFORD.

DOn de l'argent! dans le ſiécle où nous ſommes,
C'eſt bien cela que l'on obtient des hommes.
Vive embraſſade, & fades complimens,
Propos joyeux, vains baiſers, faux ſermens,
J'en ai reçu de cette ville entière;
Mais auſſi-tôt qu'on a ſu ma miſère,
D'auprès de moi la foule a diſparu;
Voilà le monde.

DARMIN.

Il eſt très corompu;
Mais vos amis vous ont cherché peut-être?

BLANFORD.

Oui, des amis! en as-tu pu connaître?
J'en ai cherché; j'ai vu force fripons,
De tous les rangs, de toutes les façons,
D'honnêtes gens, dont la molle indolence
Tranquillement nage dans l'opulence,
Blâsés en tout, auſſi durs que polis,
Toujours hors d'eux, ou d'eux ſeuls tout remplis:
Mais des cœurs droits, des ames élevées,
Que les deſtins n'ont jamais captivées,
Et qui ſe font un plaiſir généreux
De rechercher un ami malheureux,
J'en connais peu; partout le vice abonde.
Un cofre fort eſt le dieu de ce monde;
Et je voudrais, qu'ainſi que mon vaiſſeau,
Le genre humain fût abîmé dans l'eau.

DARMIN.

Exceptez nous du moins de la ſentence.

ADINE.

Le monde eſt faux, je le crois; mais je penſe,
Qu'il eſt encor un cœur digne de vous,
Fier, mais ſenſible, & ferme, quoique doux:
De vos deſtins bravant l'indigne outrage,
Vous en aimant, s'il ſe peut, davantage.
Tendre en ſes vœux, & conſtant dans ſa foi.

BLANFORD.

Le beau préſent! où le trouver?

ADINE.

Dans moi.

BLANFORD.

BLANFORD.

Dans vous! allez, jeune homme que vous êtes;
Suis-je en état d'entendre vos fornettes?
Pour plaiſanter, prenez mieux votre tems.
Oui, dans ce monde, & parmi les méchans,
Je ſais qu'il eſt encor des ames pures,
Qui chériront mes triſtes avantures.
Je ſuis heureux, dans mon ſort abattu;
Dorſiſe au moins ſait aimer la vertu.

ADINE.

Ainſi, monſieur, c'eſt de cette Dorſiſe
Que pour toujours je vois votre ame épriſe?

BLANFORD.

Aſſurément.

ADINE.

Et vous avez trouvé,
En ſa conduite un mérite éprouvé?

BLANFORD.

Oui.

DARMIN.

Feu mon frère, avant d'aller en Grèce,
S'il m'en ſouvient, vous deſtinait ma niece.

BLANFORD.

Feu votre frère a très-mal deſtiné;
J'ai mieux choiſi; je ſuis déterminé
Pour la vertu, qui du monde exilée,
Chez ma Dorſiſe eſt ici rapellée.

ADINE.

Un tel mérite eſt rare; il me ſurprend;
Mais ſon bonheur me ſemble encor plus grand.

BLANFORD.

Ce jeune enfant a du bon ; & je l'aime ;
Il prend parti pour moi contre vous-même.

DARMIN.

Pas tant, peut-être. Après tout, dites moi,
Comment Dorfiſe, avec ſa bonne foi,
Avec ce goût, qui pour vous ſeul l'atire,
Depuis un an ceſſa de vous écrire ?

BLANFORD.

Voudriez-vous qu'on m'écrivît par l'air,
Et que la poſte allât en pleine mer ?
Avant ce tems, j'ai vingt fois reçu d'elle
De gros paquets, mais écrits d'un modèle...
D'un air ſi vrai, d'un eſprit ſi ſenſé;...
Rien d'afecté, d'obſcur, d'embaraſſé;
Point d'eſprit faux; la nature elle-même,
Le cœur y parle; & voilà comme on aime.

DARMIN *à Adine.*

Vous pâliſſez.

BLANFORD *avec empreſſement à Adine.*

Qu'avez-vous ?

ADINE.

Moi, monſieur ?
Un mal cruel qui me perce le cœur.

BLANFORD *à Darmin.*

Le cœur! quel ton! une fille à ſon âge
Serait plus forte, aurait plus de courage.
Je l'aime fort, mais je ſuis étonné,
Qu'à cet excès il ſoit éféminé.

Était-il fait pour un pareil voyage ?
Il craint la mer, les ennemis, l'orage.
Je l'ai trouvé près d'un miroir aſſis;
Il était né pour aller à Paris,
Nous étaler ſur les bancs du théâtre
Son beau minois, dont il eſt idolâtre.
C'eſt un Narciſſe.

DARMIN.

Il en a la beauté.

BLANFORD.

Oui, mais il faut en fuir la vanité.

ADINE.

Ne craignez rien, ce n'eſt pas moi que j'aime.
Je ſuis plus près de me haïr moi-même;
Je n'aime rien qui me reſſemble.

BLANFORD.

Enfin
C'eſt à Dorſiſe à régler mon deſtin.
Bien convaincu de ſa haute ſageſſe,
De l'épouſer je lui paſſai promeſſe;
Je lui laiſſai mon bien même en partant,
Joyaux, billets, contrats, argent comptant.
J'ai, grace au ciel, par ma juſte franchiſe,
Confié tout à ma chère Dorſiſe;
J'ai confié Dorſiſe & ſon deſtin
A la vertu de monſieur Bartolin.

DARMIN.

De Bartolin, le caiſſier?

BLANFORD.

De lui-même,
D'un bon ami, qui me chérit, que j'aime.

DARMIN *d'un ton ironique.*

Ah, vous avez ſans doute bien choiſi;
Toujours heureux en maitreſſe, en ami,
Point prévenu.

BLANFORD.

Sans doute, & leur abſence
Me fait ici ſécher d'impatience.

ADINE.

Je n'en peux plus, je ſors.

BLANFORD.

Mais qu'avez-vous?

ADINE.

De ſes malheurs chacun reſſent les coups.
Les miens ſont grands; leurs traits s'apeſantiſſent;
Ils ceſſeront.., ſi les vôtres finiſſent.

(*Elle ſort.*)

BLANFORD.

Je ne ſais... mais ſon chagrin m'a touché.

DARMIN.

Il eſt aimable, il vous eſt atiaché.

BLANFORD,

J'ai le cœur bon: & la moindre fortune,
Qui me viendra, ſera pour lui commune.
Dès que Dorſiſe, avec ſa bonne foi,
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrais la voix moins féminine,

Un air plus fait; mais les ſoins & le tems
Forment le cœur, & l'air des jeunes gens:
Il a des mœurs, il eſt modeſte, ſage;
J'ai remarqué toujours, dans le voyage,
Qu'il rougiſſait aux propos indécens,
Que ſur mon bord tenaient nos jeunes gens;
Je vous promets de lui ſervir de père.

DARMIN.

Ce n'eſt pas là pourtant ce qu'il eſpère.
Mais, allons donc chez Dorſiſe à l'inſtant,
Et recevez d'elle au moins votre argent.

BLANFORD.

Bon! le démon, qui toujours m'acompagne,
La fait reſter encor à la campagne.

DARMIN.

Et le caiſſier?

BLANFORD.

Et le caiſſier auſſi.
Tous deux viendront, puiſque je ſuis ici.

DARMIN.

Vous penſez donc, que madame Dorſiſe
Vous eſt toujours très-humblement ſoumiſe?

BLANFORD.

Et pourquoi non? ſi je garde ma foi,
Elle peut bien en faire autant pour moi.
Je n'ai pas eu comme vous la folie
De courtiſer une franche étourdie.

DARMIN.

Il ſe poura que j'en ſois mépriſé;
Et c'eſt à quoi tout homme eſt expoſé.

Et j'avoûrai qu'en ſon humeur badine,
Elle eſt bien loin de ſa ſage couſine.

BLANFORD.

Mais de ſon cœur ainſi déſemparé,
Que ferez-vous?

DARMIN.

Moi, rien; je me tairai,
En atendant qu'à Marſeille ſe rendent
Les deux beautés de qui nos cœurs dépendent.
Fort à propos je vois venir vers nous
L'ami Mondor.

BLANFORD.

Notre ami! dites-vous?
Lui? notre ami?

DARMIN.

Sa tête eſt fort légère;
Mais dans le fond c'eſt un bon caractère.

BLANFORD.

Détrompez vous, cher Darmin, ſoyez ſûr
Que l'amitié veut un eſprit plus mûr;
Allez, les fous n'aiment rien.

DARMIN.

Mais le ſage
Aime-t-il tant?... Tirons quelque avantage
De ce fou-ci. Dans notre cas urgent,
On peut ſans honte emprunter ſon argent.

SCENE III.

BLANFORD, DARMIN, le chevalier MONDOR.

Le chevalier MONDOR.

BOn jour, très-chers; vous voilà donc en vie?
C'eſt fort bien fait, j'en ai l'ame ravie.
Bon jour! di-moi, quel eſt ce bel enfant,
Que j'ai vû là dans cet apartement?
D'où vous vient-il? était-il du voyage?
Eſt-il Grec, Turc? eſt-il ton fils, ton page?
Qu'en faites-vous? Où ſoupez-vous ce ſoir?
A quels apas jettez-vous le mouchoir?
N'allez-vous pas vîte en poſte à Verſailles,
Faire aux commis des récits de batailles?
Dans ce pays avez-vous un patron?

BLANFORD.

Non.

Le chevalier MONDOR.

Quoi, tu n'as jamais fait ta cour?

BLANFORD.

Non.

J'ai fait ma cour ſur mer; & mes ſervices
Sont mes patrons, ſont mes ſeuls artifices;
Dans l'antichambre on ne m'a jamais vû.

Le chevalier MONDOR.

Tu n'as auſſi jamais rien obtenu.

BLANFORD.

Rien demandé. J'atens que l'œil du maître
Sache en ſon tems tout voir, tout reconnaitre.

Le chevalier MONDOR.

Va, dans ſon tems ces nobles ſentimens
A l'hôpital mènent tout droit les gens.

DARMIN.

Nous en ſommes fort près; & notre gloire
N'a pas le ſou.

Le chevalier MONDOR.

Je ſuis prêt à t'en croire.

DARMIN.

Cher chevalier, il te faut avouer,

Le chevalier MONDOR.

En quatre mots je dois vous confier,

DARMIN.

Que notre ami vient de faire une perte,

Le chevalier MONDOR.

Que j'ai, mon cher, fait une découverte,

DARMIN.

De tout le bien,

Le chevalier MONDOR.

D'une honnête beauté,

DARMIN.

Que ſur la mer

Le chevalier MONDOR.

A qui ſans vanité,

DARMIN.

Il raportait.

Le chevalier MONDOR.

Après bien du myſtère,

DARMIN.

Dans ſon vaiſſeau.

Le chevalier MONDOR.

J'ai le bonheur de plaire.

DARMIN.

C'eſt un malheur.

Le chevalier MONDOR.

C'eſt un plaiſir bien vif,
De ſubjuguer ce ſcrupule exceſſif,
Cette pudeur & ſi fière & ſi pure,
Ce précepteur, qui gronde la nature.
J'avais du goût pour la dame Burlet,
Pour ſa gaîté, ſon air bruſque & follet;
Mais c'eſt un goût plus léger qu'elle-même.

DARMIN.

J'en ſuis ravi!

Le chevalier MONDOR.

C'eſt la prude que j'aime.
Encouragé par la dificulté,
J'ai préſenté la pomme à la fierté.

DARMIN.

La prude enfin, dont votre ame eſt épriſe,
Cette beauté ſi fière?

Le chevalier MONDOR.

C'eſt Dorfiſe.

BLANFORD *en riant.*

Dorfiſe... ah.. bon. Sais-tu bien devant qui
Tu parles là?

Le chevalier MONDOR.

Devant toi, mon ami.

BLANFORD.

Va, j'ai pitié de ton extravagance.
Cette beauté n'aura plus l'indulgence,
Je t'en répons, de recevoir chez soi
Des chevaliers éventés comme toi.

Le chevalier MONDOR.

Si fait, mon cher: la femme la moins sole
Ne se plaint point lorsqu'un fou la cajole.

BLANFORD.

Cajolez moins, mon très-cher, aprenez,
Qu'à ses vertus mes jours sont destinés,
Qu'elle est à moi, que sa juste tendresse
De m'épouser m'avait passé promesse,
Qu'elle m'atend pour m'unir à son sort.

Le chevalier MONDOR *en riant.*

Le beau billet qu'a là l'ami Blanford!
(*à Darmin.*)
Il a, dis-tu, besoin, dans sa détresse,
D'autres billets payables en espèce.
Tien, cher Darmin.
(*Il veut lui donner un porte-feuille.*)

BLANFORD *l'arêtant.*

Non, gardez-vous en bien.

DARMIN.

Quoi, vous voulez?...

BLANFORD.

De lui je ne veux rien.

Quand d'emprunter on fait la grace inſigne,
C'eſt à quelqu'un qu'on daigne en croire digne;
C'eſt d'un ami qu'on emprunte l'argent.

Le chevalier MONDOR.

Ne ſuis-je pas ton ami?

BLANFORD.

Non vraiment.
Plaiſant ami, dont la frivole flamme,
S'il ſe pouvait, m'enléverait ma femme;
Qui dès ce ſoir, avec vingt fainéans,
Va s'égayer à table à mes dépens!
Je les connais ces beaux amis du monde.

Le chevalier MONDOR.

Ce monde-là, que ton rare eſprit fronde,
Croi moi, vaut mieux que ta mauvaiſe humeur.
Adieu. Je vais, du meilleur de mon cœur,
Dans le moment chez la belle Dorfiſe,
Aux grands éclats rire de ta ſotiſe.

(*Il veut s'en aller.*)

BLANFORD *l'arêtant.*

Que dis-tu là? mon cher Darmin! comment?
Elle eſt ici, Dorfiſe?

Le chevalier MONDOR.

Aſſurément.

BLANFORD.

O juſte ciel!

Le chevalier MONDOR.

Eh bien! quelle merveille?

BLANFORD.

Dans ſa maiſon?

Le chevalier MONDOR.

Oui, te dis-je, à Marſeille.
Je l'ai trouvée à l'inſtant qui rentrait,
Et qui des champs avec hâte accourait.

BLANFORD (*à part.*)

Pour me revoir! ô ciel! je te rens grace;
A ce ſeul trait tout mon malheur s'éface.
Entrons chez elle.

Le chevalier MONDOR.

Entrons, c'eſt fort bien dit;
Car plus on eſt de fous, & plus on rit.

BLANFORD (*Il va à la porte.*)

Heurtons.

Le chevalier MONDOR.
Frapons.

COLETTE (*en dedans de la maiſon.*)
Qui va là?

BLANFORD.
Moi.

Le chevalier MONDOR.
Moi-même.

SCENE IV.

BLANFORD, DARMIN, COLETTE, le chevalier MONDOR.

COLETTE (*ſortant de la maiſon.*)

BLanford! Darmin! quelle ſurpriſe extrême!
Monſieur!

BLANFORD.

Colette!

COLETTE.

Hélas! je vous ai cru
Noyé cent fois. Soyez le bien venu.

BLANFORD.

Le juſte ciel, propice à ma tendreſſe,
M'a conſervé pour revoir ta maîtreſſe.

COLETTE.

Elle ſortait tout à l'inſtant d'ici.

DARMIN.

Et ſa couſine?

COLETTE.

Et ſa couſine auſſi.

BLANFORD.

Eh! mais, de grace, où donc eſt-elle allée?
Où la trouver?

COLETTE (*faiſant une revérence de prude.*)

Elle eſt à l'aſſemblée.

BLANFORD.

Quelle aſſemblée?

COLETTE.

Eh vous ne ſavez rien?
Aprenez donc que vingt femmes de bien
Sont dans Marſeille étroitement unies,
Pour coriger nos jeunes étourdies,
Pour réformer tout le train d'aujourd'hui,
Mettre à ſa place un noble & digne ennui,
Et hautement, par de ſages cabales,
De leur prochain réprimer les ſcandales;
Et Dorfiſe eſt en tête du parti.

BLANFORD (*à Darmin.*)

Mais comment donc un ſi grand étourdi
Eſt-il ſoufert d'une beauté ſévère?

DARMIN.

Chez une prude un étourdi peut plaire.

BLANFORD.

De l'aſſemblée où va-t-elle?

COLETTE.

On ne ſait,
Faire du bien ſourdement.

BLANFORD.

En ſecret!
C'eſt là le comble. Eh! puis-je en ſa demeure,
Pour lui parler, avoir auſſi mon heure?

Le chevalier MONDOR.

Va, c'eſt à moi, qu'il le faut demander;
Sans riſquer rien je peux te l'accorder.
Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

BLANFORD.

Reſpectez-la ; c'eſt ce qu'il vous faut faire,
Et gardez vous de la deſaprouver.

DARMIN.

Et ſa couſine, où peut-on la trouver ?
On m'avait dit qu'elles vivaient enſemble.

COLETTE.

Oui, mais leur goût rarement les aſſemble ;
Et la couſine, avec dix jeunes gens,
Et dix beautés, ſe donne du bon tems ;
Et d'une table, & propre, & bien ſervie,
Preſque toujours vole à la comédie.
Enſuite on danſe, ou l'on ſe met au jeu ;
Toujours chez elle & grand'chère, & beau feu,
De longs ſoupers & des chanſons nouvelles,
Et des bons mots, encor plus plaiſans qu'elles ;
Glaces, liqueurs, vins vieux, gris, rouges, blancs,
Amas nouveaux de boëtes, de rubans,
Magots de Saxe, & riches bagatelles,
Qu'Hébert (*) invente à Paris pour les belles ;
Le jour, la nuit, cent plaiſirs renaiſſans,
Et de médire à peine a-t-on le tems.

Le chevalier MONDOR.

Oui, notre ami, c'eſt ainſi qu'il faut vivre.

DARMIN.

Mais pour la voir, où faudra-t-il la ſuivre ?

COLETTE.

Par-tout, monſieur. Car du matin au ſoir,
Dès qu'elle ſort, elle court, veut tout voir.

(*) Fameux marchand de curioſités.

Il lui faudrait que le ciel par miracle
Exprès pour elle aſſemblât un ſpectacle,
Jeu, bal, toilette, & muſique & ſoupé;
Son cœur toujours eſt de tout occupé.
Vous la verrez, & ſa joyeuſe troupe,
Fort tard chez elle, & vers l'heure où l'on ſoupe.

BLANFORD.

Si vous l'aimez, après ce que j'entens,
Moins qu'elle encor vous avez de bon ſens.
Peut-on chérir ce bruyant aſſemblage
De tous les goûts, qu'eut le ſexe en partage?
Il vous ſied bien dans vos triſtes ſoupirs,
De ſuivre en pleurs le char de ſes plaiſirs,
Et d'étaler les regrets d'une dupe,
Qu'un fol amour dans ſa miſère occupe.

DARMIN.

Je crois encor, duſſai-je être en erreur,
Qu'on peut unir les plaiſirs & l'honneur.
Je crois auſſi, ſoit dit ſans vous déplaire,
Que femme prude, en ſa vertu ſévère,
Peut en public faire beaucoup de bien,
Mais en ſecret ſouvent ne valoir rien.

BLANFORD.

Eh bien! tantôt nous viendrons l'un & l'autre,
Et vous verrez mon choix, & moi le vôtre.

Le chevalier MONDOR.

Oui, revenez, & vous verrez, ma foi,
La place priſe.

BLANFORD.

Et par qui donc?

Le

Le chevalier MONDOR.

Par moi.

BLANFORD.

Par toi ?

Le chevalier MONDOR.

J'ai mis à profit ton abſence,
Et je n'ai pas à craindre ta préſence.
Va, tu verras.. Adieu.

SCENE V.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

Ça penſez-vous
Que d'un tel homme on puiſſe être jaloux ?

DARMIN.

Le ridicule, & la bonne fortune,
Vont bien enſemble, & la choſe eſt commune.

BLANFORD.

Quoi ! vous penſez ?...

DARMIN.

Oui, ces femmes de bien
Aiment par fois les grands diſeurs de rien.
Mais permettez que j'aille un peu moi-même,
Chercher mon ſort, & ſavoir ſi l'on m'aime.

(*Il ſort.*)

BLANFORD *ſeul.*

Oui, hâtez vous d'être congédié.
Hom ! le pauvre homme ! il me fait grand pitié.

Que je te loue, ô deſtin favorable,
Qui me fais prendre une femme eſtimable!
Que dans mes maux je bénis mon retour!
Que ma raiſon augmente mon amour!
Oh! je fuirai, je l'ai mis dans ma tête,
Le monde entier pour une femme honnête.
C'eſt trop longtems courir, craindre, eſpérer.
Voilà le port, où je veux demeurer.
Près d'un tel bien qu'eſt-ce que tout le reſte?
Le monde eſt fou, ridicule, ou funeſte;
Ai-je grand tort d'en être l'ennemi?
Non, dans ce monde il n'eſt pas un ami.
Perſonne au fond à nous ne s'intéreſſe.
On eſt aimé, mais c'eſt de ſa maîtreſſe.
Tout le ſecret eſt de ſavoir choiſir.
Une coquette eſt un vrai monſtre à fuir,
Mais une femme, & tendre, & belle, & ſage,
De la nature eſt le plus digne ouvrage.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

DORFISE, madame BURLET, le chevalier MONDOR.

DORFISE.

Adouciſſez, monſieur le chevalier,
De vos diſcours l'excès trop familier.
La pureté de mes chaſtes oreilles
Ne peut ſoufrir des libertés pareilles.

Le chevalier MONDOR (*en riant.*)

Vous les aimez pourtant ces libertés;
Vous me grondez; mais vous les écoutez;
Et vous n'avez, comme je puis comprendre,
Cheveux ſi courts, que pour les mieux entendre.

DORFISE.

Encor.

Madame BURLET.

Eh bien, je ſuis de ſon côté;
Vous afectez trop de ſévérité.
La liberté n'eſt pas toujours licence.
On peut, je crois, entendre avec décence
De la gaîté les innocens éclats,
Ou bien ſembler ne les entendre pas.

Votre vertu, toujours un peu farouche,
Veut nous fermer & l'oreille & la bouche.

DORFISE.

Oui, l'une & l'autre; & fermez, croyez moi,
Votre maiſon à tous ceux que j'y vois.
Je vous l'ai dit, ils vous perdront, couſine;
Comment ſoufrir leur troupe libertine,
Le beau Cléon, qui brillant ſans eſprit,
Rit des bons mots, qu'il prétend avoir dit?
Damon, qui fait, pour vingt beautés qu'il aime,
Vingt madrigaux plus fades que lui-même?
Et ce robin parlant toujours de lui?
Et ce pédant portant par-tout l'ennui?
Et mon couſin, qui....

Le chevalier MONDOR.

C'en eſt trop, madame,
Chacun ſon tour; & ſi votre belle ame
Parle du monde avec tant de bonté,
J'aurai du moins autant de charité.
Je veux ici vous tracer de mon ſtyle
En quatre mots un portrait de la ville,
A commencer par....

DORFISE.

Ah n'en faites rien;
Il n'apartient qu'aux perſonnes de bien,
De châtier, de gourmander le vice.
C'eſt à mes yeux une horrible injuſtice,
Qu'un libertin ſatyriſe aujourd'hui
D'autres mondains, moins vicieux que lui.

Lorſque j'en veux à l'humaine nature,
C'eſt zèle, honneur, & vertu toute pure,
Dégoût du monde. Ah Dieu! que je le hais,
Ce monde infâme!

Madame BURLET.

Il a quelques atraits.

DORFISE.

Pour vous, hélas! & pour votre ruine.

Madame BURLET.

N'en a-t-il point un peu pour vous, couſine?
Haïſſez-vous ce monde?

DORFISE.

Horriblement.

Le chevalier MONDOR.

Tous les plaiſirs?

DORFISE.

Épouvantablement.

Madame BURLET.

Le jeu? le bal?

Le chevalier MONDOR.

La muſique? la table?

DORFISE.

Ce ſont, ma chère, inventions du diable.

Madame BURLET.

Mais la parure & les ajuſtemens?
Vous m'avoûrez.....

DORFISE.

Ah! quels vains ornemens!
Si vous ſaviez à quel point je regrette
Tous les inſtans perdus à ma toilette!

Je fuis toujours le plaiſir de me voir ;
Mon œil bleſſé craint l'aſpect d'un miroir.

Madame BURLET.

Mais cependant, ma ſévère Dorfiſe,
Vous me ſemblez bien coifée & bien miſe.

DORFISE.

Bien ?

Le chevalier MONDOR.

Du grand bien.

DORFISE.

Avec ſimplicité.

Le chevalier MONDOR.

Mais avec goût.

Madame BURLET.

Votre ſage beauté,
Quoi qu'elle en diſe, eſt fort aiſe de plaire.

DORFISE.

Moi ? juſte ciel !

Madame BURLET.

Parle moi ſans myſtère.
Je crois, ma foi, que ta ſévérité
A quelque goût pour ce jeune éventé.
Il n'eſt pas mal fait.

(*en montrant Mondor.*)

Le chevalier MONDOR.

Ah !

Madame BURLET.

C'eſt un jeune homme,
Fort beau, fort riche.

Le chevalier MONDOR.

Ah !

DORFISE.

Ce discours m'assomme.
Vous proposez l'abomination !
Un beau jeune homme est mon aversion,
Un beau jeune homme ! ah ! fi !

Le chevalier MONDOR.

Ma foi, madame,
Pour vous & moi j'en suis fâché dans l'ame.
Mais ce Blanford, qui revient sans vaisseau,
Est-il si riche, & si jeune, & si beau ?

DORFISE.

Il est ici ? quoi, Blanford ?

Le chevalier MONDOR.

Oui, sans doute.

COLETTE (*entrant avec précipitation.*)

Hélas ! je viens pour vous aprendre...

DORFISE (*à Colette à l'oreille.*)

Écoute.

Madame BURLET.

Comment ?

DORFISE (*au chevalier Mondor.*)

Depuis qu'il prit de moi congé,
De ses défauts je l'ai cru corrigé,
Je l'ai cru mort.

Le chevalier MONDOR.

Il vit ; & le corsaire
Veut me couler à fond, & croit vous plaire.

DORFISE (*en se retournant vers Colette.*)

Colette, hélas !

COLETTE.

Hélas !

DORFISE.

Ah ! chevalier,
Pouriez-vous point ſur mer le renvoyer ?

Le chevalier MONDOR.

De tout mon cœur.

Madame BURLET.

Sait-on quelque nouvelle
De ce Darmin, ſon ami ſi fidèle ?
Viendra-t-il point ?

Le chevalier MONDOR.

Il eſt venu ; Blanford
L'a racroché dans je ne ſais quel port.
Ils ont ſur mer donné, je crois, bataille,
Et ſont ici n'ayant ni ſou ni maille.
Mais avec lui Blanford a ramené
Un petit Grec plus joli, mieux tourné....

DORFISE.

Eh ! oui, vraiment. Je penſe tout à l'heure,
Que je l'ai vu tout près de ma demeure :
De grands yeux noirs ?

Le chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE.

Doux, tendres, touchans ?
Un teint de roſe ?

Le chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE (*en s'animant un peu plus.*)

Des cheveux, des dents,

L'air noble, fin ?

Le chevalier MONDOR.

C'eſt une créature,
Qu'à ſon plaiſir façonna la nature.

DORFISE.

S'il a des mœurs, s'il eſt ſage, bien né,
Je veux par vous qu'il me ſoit amené...
Quoiqu'il ſoit jeune.

Madame BURLET.

Et moi, je veux ſur l'heure,
Que de Darmin l'on cherche la demeure.
Allez, la Fleur, trouvez-le, & lui portez
Trois cent louis, que je crois bien comptés;

(*Elle donne une bourſe à la Fleur, qui eſt derrière elle.*)

Et qu'à ſouper Blanford & lui ſe rendent.
Depuis longtems tous nos amis l'atendent,
Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu
De naturel plus doux, plus ingénu:
J'aime ſurtout ſa complaiſance aimable,
Et ſa vertu liante & ſociable.

DORFISE.

Et bien, Blanford n'eſt pas de cette humeur;
Il eſt ſi ſérieux!

Le chevalier MONDOR.

Si plein d'aigreur!

DORFISE.

Oui, ſi jaloux...

Le chevalier MONDOR (*interrompant bruſquement.*)

Cauſtique.

DORFISE.

Il eſt...

Le chevalier MONDOR.

Sans doute.

DORFISE.

Laiſſez moi donc parler! il eſt....

Le chevalier MONDOR.

J'écoute.

DORFISE.

Il eſt enfin fort dangereux pour moi.

Madame BURLET.

On dit qu'il a très-bien ſervi le roi,
Qu'il s'eſt ſur mer diſtingué dans la guerre.

DORFISE.

Oui, mais qu'il eſt incommode ſur terre (*)!

Le chevalier MONDOR.

Il eſt encor....

DORFISE.

Oui.

Le chevalier MONDOR.

Ces marins d'ailleurs
Ont preſque tous de ſi vilaines mœurs.

(*) Il y a dans l'anglais,

Vous m'avouerez qu'il a une belle phiſionomie, un air mâle. Oui, il reſſemble à un Sarrazin peint ſur l'enſeigne d'un cabaret.

Il a du courage. Comme le boureau, il tuera un homme qui aura les mains liées; il n'a que de la cruauté, ce qui ne reſſemble pas plus au courage que ſa médiſance continuelle ne reſſemble à de l'eſprit.

DORFISE.

Oui.

Madame BURLET.

Mais on dit, qu'autrefois vos promeſſes
De quelque eſpoir ont flaté ſes tendreſſes ?

DORFISE.

Depuis ce tems j'ai, par excès d'ennui,
Quité le monde, à commencer par lui.
Le monde & lui me rendent ſi craintive.

SCENE II.

DORFISE, Madame BURLET, le chevalier MONDOR, COLETTE.

COLETTE.

MAdame !

DORFISE.

Eh bien !

COLETTE.

Monſieur Blanford arive.

DORFISE.

Ciel !....

Madame BURLET.

Darmin eſt avec lui ?

COLETTE.

Madame, oui.

Madame BURLET.

J'en ai le cœur tout à fait réjoui.

DORFISE.

Et moi, je ſens une douleur profonde;
Je me retire, & je veux fuir le monde.

Le chevalier MONDOR.

Avec moi donc!

DORFISE.

Non, s'il vous plait, ſans vous.

(*Elle ſort.*)

SCENE III.

Madame BURLET, BLANFORD, DARMIN, le chevalier MONDOR, ADINE.

DARMIN (*à madame Burlet.*)

MAdame, enfin, ſoufrez qu'à vos genoux...

Madame BURLET (*courant au devant de Darmin.*)

Mon cher Darmin, venez, j'ai fait partie
D'aller au bal après la comédie;
Nous cauſerons; mon caroſſe eſt là-bas.
(*à Blanford.*)
Et vous, Rigris, y viendrez-vous?

BLANFORD.

Non pas.
Je viens ici pour choſe ſérieuſe.
Allez, courez, troupe folle & joyeuſe;

Faites ſemblant d'avoir bien du plaiſir,
Fatiguez bien votre inquiet loiſir.
(*Au jeune Adine.*)
Et nous, jeune homme, allons trouver Dorſiſe.

(*Madame Burlet ſort avec le chevalier & Darmin, qui lui donnent chacun la main, & Blanford continue.*)

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE, COLETTE.

BLANFORD.

VOyons une ame au ſeul devoir ſoumiſe,
Qui pour moi ſeul, par un ſage retour,
Renonce au monde, en faveur de l'amour;
Et qui ſait joindre à cette ardeur flateuſe
Une vertu modeſte & ſcrupuleuſe.
Méritez bien de lui plaire.

ADINE.

Avec ſoin
De ſa vertu je veux être témoin;
En la voyant je peux beaucoup m'inſtruire.

BLANFORD.

C'eſt très-bien dit; je prétens vous conduire.
En vous voyant du monde abandonné,
Je trouve un fils que le ſort m'a donné.

Sans vous aimer on ne peut vous connaître.
Vous êtes né trop flexible peut-être;
Rien ne ſera plus utile pour vous,
Que de hanter un eſprit ſage & doux,
Dont le commerce en votre ame afermiſſe
L'honnêteté, l'amour de la juſtice;
Sans vous ôter certain charme flateur,
Que je ſens bien qui manque à mon humeur.
Une beauté, qui n'a rien de frivole,
Eſt pour votre âge une excellente école;
L'eſprit s'y forme: on y règle ſon cœur;
Sa maiſon eſt le temple de l'honneur.

ADINE.

Eh bien! allons avec vous dans ce temple;
Mais je ſuivrai bien mal ſon rare exemple,
Soyez-en ſûr.

BLANFORD.

Et pourquoi?

ADINE.

J'aurais pu
Auprès de vous mieux goûter la vertu;
Quoique la forme en ſoit un peu ſévère,
Le fond m'en charme; & vous m'avez ſû plaire;
Mais pour Dorfiſe....

BLANFORD (*en allant à la porte de Dorfiſe.*)

Ah! c'eſt trop ſe flater,
Que de vouloir tout d'un coup l'imiter;
Mais croyez moi, ſi l'honneur vous domine,
Voyez Dorfiſe, & fuyez ſa couſine.
(*Il veut entrer.*)

COLETTE (*ſortant de la maiſon, & refermant la porte.*)

(*heurte.*)

On n'entre point, monſieur.

BLANFORD.

Moi !

COLETTE.

Non.

BLANFORD.

Comment ?

Moi refuſé ?

COLETTE.

Dans ſon apartement
Pour quelque tems madame eſt en retraite.

BLANFORD.

J'admire fort cette vertu parfaite ;
Mais j'entrerai.

COLETTE.

Mais, monſieur, écoutez.

BLANFORD.

Sans écouter, entrons vite.

(*Il entre.*)

COLETTE.

Arêtez.

ADINE.

Hélas ! ſuivons, & voyons quelle iſſue
Aura pour moi cette étrange entrevue.

SCENE V.

COLETTE *ſeule.*

IL va la voir : il va découvrir tout.
Je meurs de peur ; ma maîtreſſe eſt à bout.
Ah ! ma maîtreſſe, avoir eu le courage
De ſtipuler ce ſecret mariage !
De vous donner au caiſſier Bartolin !
Eh ! que dira notre public malin ?
O ! que la femme eſt d'une étrange eſpèce !
Et l'homme auſſi... quel excès de faibleſſe !
Madame eſt folle, avec ſon air malin ;
Elle ſe trompe, & trompe ſon prochain,
Paſſe ſon tems, après mille mépriſes,
A réparer avec art ſes ſotiſes.
Le gout l'emporte, & puis on voudrait bien
Ménager tout, & l'on ne garde rien.
Maudit retour, & maudite avanture !
Comment Blanford prendra-t-il ſon injure ?
Dans la maiſon voici donc trois maris ;
Deux ſont promis, & l'autre eſt, je crois, pris.
Femme en tel cas ne ſait auquel entendre.

SCENE

SCENE VI.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

MAdame, eh bien! quel parti faut-il prendre?

DORFISE.

Va, ne crain rien; on ſait l'art d'éblouir,
De diférer, pour ſe faire chérir.
L'homme ſe mène aiſément; ſes faibleſſes
Font notre force, & ſervent nos adreſſes.
On s'eſt tiré de pas plus dangereux.
J'ai fait finir cet entretien fâcheux;
Adroitement je fais à la campagne
Courir notre homme (& le ciel l'accompagne!)
Chez Bartolin ſon ancien confident,
Qui poura bien lui compter quelque argent.
J'aurai du tems, il ſufit.

COLETTE.

Ah! le diable
Vous fit ſigner ce contrat déteſtable!
Qui vous, madame, avoir un Bartolin!

DORFISE.

Eh! mon enfant! le diable eſt bien malin.
Ce gros caiſſier m'a tant perſécutée.
Le cœur ſe gagne; on tente, on eſt tentée.

Tu ſais qu'un jour on nous dit que Blanford
Ne viendrait plus.

COLETTE.

Parce qu'il était mort.

DORFISE.

Je me voyais ſans apui, ſans richeſſe,
Faible ſurtout ; car tout vient de faibleſſe.
L'étoile eſt forte, & c'eſt ſouvent le lot
De la beauté, d'épouſer un magot.
Mon cœur était à des épreuves rudes.

COLETTE.

Il eſt des tems dangereux pour les prudes.
Mais à l'amour devant ſacrifier,
Vous auriez dû prendre le chevalier;
Il eſt joli.

DORFISE.

Je voulais du myſtère :
Je n'aime pas d'ailleurs ſon caractère ;
Je le ménage ; il eſt mon complaiſant,
Mon émiſſaire, & c'eſt lui qui répand,
Par ſon babil & ſa folie utile,
Les bruits qu'il faut qu'on ſème par la ville.

COLETTE.

Mais Bartolin eſt ſi vilain.

DORFISE.

Oui, mais...

COLETTE.

Et ſon eſprit n'a guère plus d'atraits.

DORFISE.

Oui, mais....

COLETTE.

Quoi, mais ?

DORFISE.

Le deſtin, le caprice,
Mon triſte état, quelque peu d'avarice,
L'occaſion, je... je me réſignai,
Je devins folle; en un mot je ſignai.
Du bon Blanford je gardais la caſſette.
D'un peu d'argent mon amitié diſcrette
Fit quelques dons par charité pour lui.
Eh! qui croyait que Blanford aujourd'hui,
Après deux ans gardant ſa vieille flamme,
Viendrait chercher ſa caſſette & ſa femme ?

COLETTE.

Chacun diſait ici qu'il était mort;
Il ne l'eſt point; lui ſeul eſt dans ſon tort,

DORFISE (*reprenant l'air de prude.*)

Ah! puiſqu'il vit, je lui rendrai ſans peine
Tous ſes bijoux, hélas! qu'il les reprenne.
Mais Bartolin, qui les croyait à moi,
Me les garda, les prit de bonne foi,
Les croit à lui, les conſerve, les aime,
En eſt jaloux autant que de moi-même.

COLETTE.

Je le crois bien.

DORFISE.

Maris, vertus, bijoux,
J'ai dans l'eſprit de vous accorder tous.

SCENE VII.

Le chevalier MONDOR, ADINE, DORFISE.

Le chevalier MONDOR.

CHaſſerons-nous ce rival plein de gloire,
Qui me mépriſe, & s'en fait tant accroire?

ADINE (*arrivant dans le fond à pas lents, tandis que le chevalier entrait bruſquement.*)

Écoutons bien.

Le chevalier MONDOR.

Il faut me rendre heureux;
Il faut punir ſon air avantageux.
Je ſuis à vous, avec plaiſir je laiſſe
Au vieux Darmin ſa petite maîtreſſe.
A le troubler on n'a que de l'ennui;
On perd ſa peine à ſe moquer de lui.
C'eſt ce Blanford, c'eſt ſa vertu ſévère,
Sa gravité, qu'il faut qu'on deſeſpère.
Il croit qu'on doit ne lui refuſer rien,
Par la raiſon qu'il eſt homme de bien.
Ces gens de bien me mettent à la gêne.
Ils vous feront périr d'ennui, ma reine.

DORFISE (*d'un air modeſte & ſévère, après avoir regardé Adine.*)

Vous vous moquez! J'ai pour monſieur Blanford
Un vrai reſpect, & je l'eſtime fort.

Le chevalier MONDOR.

Il eſt de ceux qu'on eſtime & qu'on berne,
Eſt-il pas vrai ?

ADINE (*à part.*)

Que ceci me conſterne !
Elle eſt conſtante, elle a de la vertu !
Tout me confond ; elle aime ; ah qui l'eût cru ?

DORFISE.

Que dit-il là ?

ADINE (*à part.*)

Quoi Dorfiſe eſt fidèle ?
Et pour combler mon malheur, elle eſt belle.

DORFISE (*au chevalier, après avoir regardé Adine.*)

Il dit que je ſuis belle.

Le chevalier MONDOR.

Il n'a pas tort,
Mais il commence à m'importuner fort.
Allez, l'enfant, j'ai des ſecrets à dire
A cette dame.

ADINE.

Hélas, je me retire.

DORFISE. (*au chevalier.*)

Vous vous moquez.

(*à Adine.*

Reſtez, reſtez ici.

(*au chevalier.*)

Oſez-vous bien le renvoyer ainſi?

(*à Adine.*)

Aprochez-vous: peu s'en faut qu'il ne pleure;
L'aimable enfant! je prétens qu'il demeure.
Avec Blanford il eſt chez moi venu:
Dès ce moment ſon naturel m'a plu.

Le chevalier MONDOR.

Eh laiſſez là ſon naturel, madame.
De ce Blanford vous haïſſez la flamme;
Vous m'avez dit qu'il eſt brutal, jaloux.

DORFISE (*fiérement.*)

Je n'ai rien dit.

(*à Adine.*)

Ça quel âge avez-vous?

ADINE.

J'ai dix-huit ans.

DORFISE.

Cette tendre jeuneſſe
A grand beſoin du frein de la ſageſſe.
L'exemple entraîne; & le vice eſt charmant;
L'occaſion s'ofre ſi fréquemment!
Un ſeul coup d'œil perd de ſi belles ames!
Défiez vous de vous-même, & des femmes;
Prenez bien garde au ſoufle empoiſonneur,
Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

Le chevalier MONDOR.

Que ſa fleur ſoit, ou ne ſoit pas flétrie,
Mêlez vous moins de ſa fleur, je vous prie;
Et m'écoutez.

DORFISE.

Mon Dieu! point de couroux;
Son innocence a des charmes ſi doux!

Le chevalier MONDOR.

C'eſt un enfant.

DORFISE (*s'aprochant d'Adine.*)

Ça, dites moi, jeune homme,
D'où vous venez, & comment on vous nomme?

ADINE.

J'ai nom Adine; en Grèce je ſuis né;
Avec Darmin Blanford m'a ramené.

DORFISE.

Qu'il a bien fait!

Le chevalier MONDOR.

Quelle humeur curieuſe!
Quoi! je vous peins mon ardeur amoureuſe,
Et vous parlez encor à cet enfant?
Vous m'oubliez pour lui.

DORFISE (*doucement.*)

Paix, imprudent.

SCENE VIII.

DORFISE, le chevalier MONDOR, ADINE, COLETTE.

COLETTE.

MAdame.

DORFISE.

Eh bien?

COLETTE.

Vous êtes atendue
A l'aſſemblée.

DORFISE.

Oui, j'y ſerai rendue
Dans peu de tems.

Le chevalier MONDOR.

Quel meſſage ennuyeux!
Quand nous ſerons aſſemblés tous les deux,
Nous caſſerons pour jamais, je vous prie,
Ces rendez-vous de fade pruderie,
Ces comités, ces conſpirations
Contre les goûts, contre les paſſions.
Il vous ſied mal, jeune encor, belle, & fraiche,
D'aller crier d'un ton de pigrièche,
Contre les ris, les jeux & les amours,
De blaſphémer ces dieux de vos beaux jours,

Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,
Que vous voyez, dans leurs cabales ſombres,
Se lamenter, ſans goſier & ſans dents,
Dans leurs tombeaux, des plaiſirs des vivans.
Je vais, je vais de ces ſempiternelles
Tout de ce pas égayer les cervelles;
Et leur donnant à toutes leur paquet,
Par cent bons mots étoufer leur caquet.

DORFISE.

Gardez vous bien d'aller me compromettre,
Cher chevalier, je ne puis le permettre.
N'allez point là.

Le chevalier MONDOR.

Mais j'y cours à l'inſtant,
Vous annoncer.

(*Il ſort.*)

DORFISE.

Ah quel extravagant!
(*au jeune Adine.*)
Allez, mon fils, gardez vous, à votre âge,
D'un pareil fou; ſoyez diſcret & ſage.
Mes complimens à Blanford.... l'œil touchant!

ADINE (*ſe retournant.*)

Quoi?

DORFISE.

Le beau teint! l'air ingénu, charmant!
Et vertueux!... Je veux que par la ſuite
Dans mon loiſir vous me rendiez viſite.

ADINE.

Je vous ferai ma cour aſſidûment.
Adieu, madame.

DORFISE.

Adieu, mon bel enfant.

ADINE.

Hélas! j'éprouve un embaras extrême.
Le trahit-on? je l'ignore, mais j'aime.

SCENE IX.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE (*revenant, conduiſant de l'œil Adine qui la regarde.*)

J'Aime, dit-il; quel mot! Ce beau garçon
Déja pour moi ſent de la paſſion?
Il parle ſeul, me regarde, s'arête;
Et je crains fort d'avoir tourné ſa tête.

COLETTE.

Avec tendreſſe il lorgne vos apas.

DORFISE.

Eſt-ce ma faute? ah! je n'y conſens pas.

COLETTE.

Je le crois bien; le péril eſt trop proche:
Du bon Blanford je crains pour vous l'aproche,
Je crains ſurtout le couroux impoli
De Bartolin.

DORFISE (*en ſoupirant.*)

Que ce Turc eſt joli!
Le crois-tu Turc? crois-tu qu'un infidèle
Ait l'air ſi doux, la figure ſi belle?
Je crois pour moi qu'il ſe convertira.

COLETTE.

Je crois pour moi que dès qu'on aprendra
Qu'à Bartolin vous êtes mariée,
Votre vertu ſera fort décriée;
Ce petit Turc de peu vous ſervira;
Terriblement Blanford éclatera.

DORFISE.

Va, ne crain rien.

COLETTE.

J'ai dans votre prudence
Depuis longtems entière confiance:
Mais Bartolin eſt un brutal jaloux;
Et c'eſt bien pis, madame, il eſt époux.
Le cas eſt triſte, il a peu de ſemblables.
Ces deux rivaux ſeraient fort intraitables.

DORFISE.

Je prétens bien les éviter tous deux.
J'aime la paix, c'eſt l'objet de mes vœux,

C'eſt mon devoir; il faut en conſcience
Prévoir le mal, fuir toute violence,
Et prévenir le mal qui ſurviendrait,
Si mon état trop tôt ſe découvrait.
J'ai des amis, gens de bien, de mérite.

COLETTE.

Prenez conſeil d'eux.

DORFISE.

Ah oui, prenons vite.

COLETTE.

Et bien de qui?

DORFISE.

Mais de cet étranger,
De ce petit.... là.... tu m'y fais ſonger.

COLETTE.

Lui, des conſeils? lui, madame, à ſon âge?
Sans barbe encor?

DORFISE.

Il me paraît fort ſage,
Et s'il eſt tel, il faut écouter.
Les jeunes gens ſont bons à conſulter.
Il me pourait procurer des lumières,
Qui donneraient du jour à mes afaires.
Et tu ſens bien, qu'il faut parler d'abord
Au jeune ami du bon monſieur Blanford.

COLETTE.

Oui, lui parler paraît fort néceſſaire.

DORFISE (*tendrement & d'un air embaraſſé.*)

Et comme à table on parle mieux d'afaire,
Conviendrait-il qu'avec diſcrétion,
Il vint diner avec moi?

COLETTE.

Tout de bon!
Vous, qui craignez ſi fort la médiſance?

DORFISE (*d'un air fier.*)

Je ne crains rien; je fais comme je penſe;
Quand on a fait ſa réputation,
On eſt tranquile à l'abri de ſon nom.
Tout le parti prend en main notre cauſe,
Crie avec nous.

COLETTE.

Oui, mais le monde cauſe.

DORFISE.

Eh bien, cédons à ce monde méchant;
Sacrifions un diner innocent;
N'aiguiſons point leur langue libertine.
Je ne veux plus parler au jeune Adine:
Je ne veux point le revoir... Cependant
Que peut-on dire, après tout, d'un enfant?
A la ſageſſe ajoutons l'aparence,
Le décorum; l'exacte bienſéance.

De ma couſine il faut prendre le nom,
Et le prier de ſa part....

COLETTE.

Pourquoi non?
C'eſt très-bien dit; une femme mondaine
N'a rien à perdre; on peut, ſans être en peine,
Deſſous ſon nom mettre dix billets doux,
Autant d'amans, autant de rendez-vous.
Quand on la cite, on n'ofenſe perſonne;
Nul n'en rougit, & nul ne s'en étonne.
Mais par hazard, quand des dames de bien
Font une chûte, il faut la cacher bien.

DORFISE.

Des chûtes! moi! Je n'ai, dans cette afaire,
Graces au ciel, nul reproche à me faire.
J'ai ſigné; mais je ne ſuis point enfin
Abſolument madame Bartolin.
On a des droits; & c'eſt tout: & peut-être
On va bientôt ſe délivrer d'un maître.
J'ai dans ma tête un deſſein très-prudent.
Si ce beau Turc a pour moi du penchant,
C'en eſt aſſez; tout ira bien, s'il m'aime.
Je ſuis encor maîtreſſe de moi-même;
Heureuſement, je puis tout terminer.
Va t'en prier ce jeune homme à dîner.
Eſt-ce un grand mal que d'avoir à ſa table
Avec décence un jeune homme eſtimable,

Un cœur tout neuf, un air frais & vermeil,
Et qui nous peut donner un bon conſeil ?

COLETTE.

Un bon conſeil ! ah rien n'eſt plus louable ;
Acompliſſons cette œuvre charitable.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORISE, COLETTE.

DORISE.

Est-ce pour lui? Que je suis inquiete!
Ce juge, à vrai dire, Colette, lui! Colette:
C'est lui; c'est lui.

COLETTE.

Non, c'est le chevalier,
Que lui-même je viens de renvoyer;
Ce vieux, qui court, fuse, fredonne,
Sort, revient, va, vient, rit, gaude, étonne;
Il veut dîner ici à table avec vous:
Je l'ai chassé d'un air assez aigre & doux.

DORISE.

A ma maison il faut qu'on le renvoye.
Ah, que je suis leur indigne proie!
Que leur bonté est un cruel supplice!
Chassez-les moi.

COLETTE.

Chut, chut, j'entends quelqu'un.

DORISE.

Ah! c'est mon Oncle.

COLETTE.

Oui, c'est lui, ce me semble.

SCENE

SCENE II.

DORFISE, ADINE.

DORFISE.

ENtrez, monſieur! Bon jour, monſieur! je tremble.
Aſſeyez vous!...

ADINE.

Je ſuis tout interdit...
Pardonnez moi, madame, on m'avait dit
Qu'une autre...

DORFISE (*tendrement.*)

Eh bien, c'eſt moi, qui ſuis cette autre.
Raſſûrez-vous; quelle peur eſt la vôtre?
Avec Blanford ma couſine aujourd'hui
Dîne dehors: tenez moi lieu de lui.

(*Elle le fait aſſeoir.*)

ADINE.

Ah, qui pourait en tenir lieu, madame?
Eſt-il un feu comparable à ſa flamme?
Et quel mortel égalerait ſon cœur,
En grandeur d'ame, en amour, en valeur?

DORFISE.

Vous en parlez, mon fils, avec grand zèle;
Votre amitié paraît vive & fidèle!
J'admire en vous un ſi beau naturel.

ADINE.

C'eſt un penchant bien doux, mais bien cruel.

DORFISE.

Que dites-vous? La charmante jeuneſſe
Doit éprouver une honnête tendreſſe.
Par de ſaints nœuds il faut qu'on ſoit lié;
Et la vertu n'eſt rien ſans l'amitié.

ADINE.

Ah! s'il eſt vrai, qu'un naturel ſenſible
De la vertu ſoit la marque infaillible,
J'oſe vous dire ici ſans vanité,
Que je me pique un peu de probité.

DORFISE.

Mon bel enfant, je me crois deſtinée
A cultiver une ame ſi bien née.
Plus d'une femme a cherché vainement
Un ami tendre, auſſi vif que prudent,
Qui poſſédât les graces du jeune âge,
Sans en avoir l'empreſſement volage;
Et je me trompe, à votre air tendre & doux,
Ou tout cela paraît uni dans vous.
Par quel bonheur une telle merveille
Se trouve-t-elle aujourd'hui dans Marſeille?

(*Elle aproche ſon fauteuil.*)

ADINE.

J'étais en Grèce, & le brave Blanford
En ce pays me paſſa ſur ſon bord.
Je vous l'ai dit deux fois.

DORFISE.

Une troiſième
A mon oreille eſt un plaiſir extrême.

Mais, dites moi, pourquoi ce front charmant,
Et ſi français, eſt coifé d'un turban ?
Seriez-vous Turc ?

ADINE.

La Grèce eſt ma patrie.

DORFISE.

Qui l'aurait cru ? la Grèce eſt en Turquie ?
Que votre accent, que ce ton grec eſt doux !
Que je voudrais parler grec avec vous !
Que vous avez la mine aimable & vive
D'un vrai français, & ſa grace naïve !
Que la nature entre nous ſe méprit,
Quand par malheur un grec elle vous fit !
Que je bénis, monſieur, la providence,
Qui vous a fait aborder en Provence !

ADINE.

Hélas ! j'y ſuis, & c'eſt pour mon malheur.

DORFISE.

Vous malheureux !

ADINE.

Je le ſuis par mon cœur.

DORFISE.

Ah ! c'eſt le cœur qui fait tout dans le monde ;
Le bien, le mal, ſur le cœur tout ſe fonde ;
Et c'eſt auſſi ce qui fait mon tourment.
Vous avez donc pris quelque engagement ?

ADINE.

Eh ! oui, madame. Une femme intrigante
A déſolé ma jeuneſſe imprudente :

Comme ſon teint, ſon cœur eſt plein de fard;
Elle eſt hardie, & pourtant pleine d'art;
Et j'ai ſenti d'autant plus ſes malices,
Que la vertu ſert de maſque à ſes vices.
Ah! que je ſoufre, & qu'il me ſemble dur,
Qu'un cœur ſi faux gouverne un cœur trop pur!

DORFISE.

Voyez la maſque! une femme infidèle!
Puniſſons-là, mon fils: ça, quelle eſt-elle?
De quel pays? quel eſt ſon rang? ſon nom?

ADINE.

Ah! je ne puis le dire.

DORFISE.

Comment donc?
Vous poſſédez auſſi l'art de vous taire!
Ah! vous avez tous les talens de plaire.
Jeune & diſcret! je vais moi m'expliquer.
Si quelque jour, pour vous bien dépiquer
De la guenon qui fit votre conquête,
On vous ofrait une perſonne honnête,
Riche, eſtimée, & ſurtout poſſédant
Un cœur tout neuf, mais ſolide & conſtant,
Tel qu'il en eſt très-peu dans la Turquie,
Et moins encor, je crois, dans ma patrie;
Que diriez-vous? que vous en ſemblerait?

ADINE.

Mais..... je dirais, que l'on me tromperait.

DORFISE.

Ah! c'eſt trop loin pouſſer la défiance.
Ayez, mon fils, un peu plus d'aſſurance.

ADINE.

Pardonnez moi; mais les cœurs malheureux,
Vous le ſavez, ſont un peu ſoupçonneux.

DORFISE.

Eh! quels ſoupçons avez-vous, par exemple,
Quand je vous parle, & que je vous contemple?

ADINE.

J'ai des ſoupçons, que vous avez deſſein
De m'éprouver.

DORFISE (*en s'écriant.*)

Ah le petit malin!
Qu'il eſt ruſé ſous cet air d'innocence!
C'eſt l'amour même au ſortir de l'enfance.
Allez-vous-en. Le danger eſt trop grand.
Je ne veux plus vous voir abſolument.

ADINE.

Vous me chaſſez; il faut que je vous quite.

DORFISE.

C'eſt obéir à mon ordre un peu vîte.
Là, revenez. Mon eſtime eſt au point,
Que contre vous je ne me fâche point.
N'abuſez pas de mon eſtime extrême.

ADINE.

Vous eſtimez monſieur Blanford de même.
Eſtime-t-on deux hommes à la fois?

DORFISE.

Oh! non, jamais; & les aimables loix
De la raiſon, de la tendreſſe ſage,
Font qu'on ſuccède, & non pas qu'on partage.
Vous aprendrez à vivre auprès de moi.

ADINE.

J'aprens beaucoup par tout ce que je vois.

DORFISE.

Lorſque le ciel, mon fils, forme une belle,
Il fait d'abord un homme exprès pour elle;
Nous le cherchons longtems avec raiſon;
On fait vingt choix avant d'en faire un bon.
On ſuit une ombre; au hazard on s'éprouve;
Toujours on cherche, & rarement on trouve.
L'inſtinct ſecret vole après le vrai bien....
(*Vivement & tendrement.*)
Quand on vous trouve, il ne faut chercher rien.

ADINE.

Si vous ſaviez ce que j'ai l'honneur d'être,
Vous changeriez d'opinion peut-être.

DORFISE.

Eh, point du tout.

ADINE.

Peu digne de vos ſoins,
Connu de vous, vous m'eſtimeriez moins,
Et nous ſerions atrapés l'un & l'autre.

DORFISE.

Atrapés! vous! quelle idée eſt la vôtre?
Mon bel enfant, je prétens... Ah! pourquoi
Venir ſi tôt m'interrompre?.... Eh, c'eſt toi!

SCENE III.

COLETTE, DORFISE, ADINE.

COLETTE (*avec empreſſement.*)

TRès-importune, & très-triſte de l'être;
Mais un quidam, plus importun peut-être,
S'en va venir; c'eſt monſieur Bartolin.

DORFISE.

Le prétendu? je l'atendais demain;
Il m'a trompée, il revient le barbare?

COLETTE.

Le contre-tems eſt encor plus bizare.
Ce chevalier, le roi des étourdis,
Méconnaiſſant le patron du logis,
Cauſe avec lui, plaiſante, s'évertue,
Et le retient malgré lui dans la rue.

DORFISE.

Tant mieux, ô ciel!

COLETTE.

Point, madame, tant pis;
Car l'indiſcret, comme je vous le dis,
Ne ſachant pas quel eſt le perſonnage,
Crie hautement, lui riant au viſage,
Que nul chez vous n'entrera d'aujourd'hui,
Que tout le monde eſt exclus comme lui,
Que Bartolin n'eſt rien qu'un trouble-fête,
Et qu'à préſent, dans un doux tête-à-tête,

Madame au fond de ſon apartement,
Loin du grand monde, eſt vertueuſement.
Le Bartolin, que le dépit tranſporte,
Prétend qu'il va faire enfoncer la porte.
Le chevalier, toujours d'un ton railleur,
Crève de rire, & l'autre de douleur.

DORFISE.

Et moi de crainte. Ah! Colette, que faire?
Où nous fourer?

ADINE.

Quel eſt donc ce myſtère?

DORFISE.

Ce myſtère eſt que vous êtes perdu,
Que je ſuis morte. Eh! Colette, où vas-tu?

ADINE.

Que deviendrai-je?

DORFISE (*à Colette.*)

Écoute, toi, demeure.
Quel tems il prend! revenir à cette heure!
(*à Adine.*)
Dans ce réduit cachez vous tout le ſoir;
Vous trouverez un ample manteau noir,
Fourez-vous-y. Mon Dieu! c'eſt lui ſans doute.

ADINE (*allant dans le cabinet*)

Hélas! voilà ce que l'amour me coûte!

DORFISE.

Ce pauvre enfant, qu'il m'aime!

COLETTE.

Eh! taiſez-vous.
On vient; hélas! c'eſt le futur époux.

SCENE IV.

BARTOLIN, DORFISE, COLETTE.

DORFISE (*allant au-devant de Bartolin.*)

MOn cher monſieur, le ciel vous accompagne!...
Vous revenez bien tard de la campagne!...,
Vous m'avez fait un ſi grand déplaiſir,
Que je ſuis prête à m'en évanouir.

BARTOLIN.

Le chevalier diſait tout au contraire.

DORFISE.

Tout ce qu'il dit eſt faux; je ſuis ſincère;
Il faut me croire; il m'aime à la fureur;
Il eſt au vif piqué de ma rigueur;
Son vain caquet m'étourdit & m'aſſomme;
Et je ne veux jamais revoir cet homme.

BARTOLIN.

Mais cependant de bon ſens il parlait.

DORFISE.

Ne croyez rien de tout ce qu'il diſait.

BARTOLIN.

Soit, mais il faut, pour finir nos afaires,
Prendre en ce lieu les choſes néceſſaires.

DORFISE (*d'un ton careſſant.*)

Que faites-vous? arêtez vous; hola!
N'entrez donc point dans ce cabinet-là.

DORFISE.

O ciel ! fais donc ſi bien,
Qu'il cherche tout ſans pouvoir trouver rien.
Hélas ! qu'entens-je ? on s'écrie, il dit, tue;
Mon avocat eſt mort, je ſuis perdue.
Où ſuis-je ? hélas ! de quel côté courir ?
Dans quel couvent m'aller enfevelir ?
Où me noyer ?

BARTOLIN (*revenant, & tenant Adine par le bras.*)

Ah ! ah ! notre future,
Vos avocats ſont d'aimable figure !
Dans le bareau vous choiſiſſez très bien.
Venez, venez, notre vieux praticien,
D'ici ſans bruit il vous faut diſparaître,
Et vous irez plaider par la fenêtre;
Allons; & vite.

DORFISE.

Écoutez-moi; pardon,
Mon cher mari.

ADINE.

Lui ſon mari !

BARTOLIN (*à Adine.*)

Fripon !
Il faut d'abord commencer ma vengeance,
Par l'étriller à ſes yeux d'importance.

ADINE.

Hélas ! monſieur, je tombe à vos genoux,
Je ne ſaurais mériter ce courroux.
Vous me plaindrez, ſi je me fais connaître;
Je ne ſuis point ce que je peux paraître.

BARTOLIN.

Tu me parais un vaurien, mon ami,
Fort dangereux, & tu ſeras puni.
Vien ça, vien ça!

ADINE.

Ciel! au ſecours, à l'aide!
De grace! hélas!

DORFISE.

La rage le poſſède,
A mon ſecours, tous mes voiſins!

BARTOLIN.

Tai toi.

DORFISE, COLETTE, ADINE.

A mon ſecours!

BARTOLIN (*emmenant Adine.*)

Allons, ſors de chez moi.

SCENE V.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

IL va tuer ce pauvre enfant, Colette!
En quel état cet accident me jette!
Il me tuera moi-même.

COLETTE.

Le malin
Vous fit ſigner avec ce Bartolin.

DORFISE (*en criant.*)

Ah l'indigne homme! ah! comment s'en défaire?
Va-t-en chercher, Colette, un commiſſaire;
Va l'accuſer.

COLETTE.

De quoi?

DORFISE.

De tout.

COLETTE.

Fort bien.
Où courez-vous?

DORFISE.

Hélas! je n'en ſais rien.

SCENE VI.

Madame BURLET, DORFISE, COLETTE.

Madame BURLET.

EH bien, qu'eſt-ce, couſine?

DORFISE.

Ah ma couſine!

Madame BURLET.

Il ſemblerait que l'on vous aſſaſſine,
Ou qu'on vous vole, ou qu'on vous bat, ou que
Dans le logis vous avez mis le feu.
Mon Dieu, quels cris! quel bruit! quel train, ma chère.

DORFISE.

Couſine, hélas! aprenez mon afaire;
Mais gardez moi le ſecret pour jamais.

Madame BURLET (*toujours gayement & avec vivacité.*)
Je n'ai pas l'air de garder des ſecrets;
Je ſuis pourtant diſcrète comme une autre.
Couſine, eh bien, quelle afaire eſt la vôtre?

DORFISE.
Mon afaire eſt terrible; c'eſt d'abord,
Que je ſuis....

Madame BURLET.
Quoi?

DORFISE.
Fiancée.

Madame BURLET.
A Blanford?
Eh bien, tant mieux, c'eſt bien fait; & j'aprouve,
Cet hymen-là, ſi le bonheur s'y trouve.
Je veux danſer à votre nôce.

DORFISE.
Hélas!
Ce Bartolin, qui jure tant là-bas,
Qui de ſes cris ſcandaliſe le monde,
C'eſt le futur.

Madame BURLET.
Eh bien, tant pis! je fronde
Ce mariage avec cet homme-là;
Mais s'il eſt fait, le public s'y fera.
Eſt-il mari tout-à-fait?

DORFISE (*d'un ton modeſte.*)
Pas encore;
C'eſt un ſecret que tout le monde ignore;
Notre contrat eſt dreſſé dès longtems.

Madame BURLET.

Fai moi caſſer ce contrat.

DORFISE.

Les méchans
Vont tous parler. Je ſuis... je ſuis outrée.
Ce maudit homme ici m'a rencontrée
Avec un jeune Turc; qui s'enfermait
En tout honneur dedans ce cabinet.

Madame BURLET.

En tout honneur! là, là, ta prud'hommie
S'eſt donc enfin quelque peu démentie?

DORFISE.

Oh point du tout! c'eſt un petit faux-pas,
Une faibleſſe, & c'eſt la ſeule, hélas!

Madame BURLET.

Bon! une faute eſt quelquefois utile;
Ce faux-pas-là t'adoucira la bile;
Tu ſeras moins ſévère.

DORFISE.

Ah! tirez-moi,
Sévère ou non, du goufre où je me vois;
Délivrez moi des langues médiſantes,
De Bartolin, de ſes mains violentes;
Et délivrez de ces périls preſſans
Mon ſage ami, qui n'a pas dix-huit ans.
(*En élevant la voix & en pleurant.*)
Ah! voilà l'homme au contrat.

SCENE VII.

BARTOLIN, DORFISE, madame BURLET.

Madame BURLET (*à Bartolin.*)

Quel vacarme!
Quoi! pour un rien votre eſprit ſe gendarme?
Faut-il ainſi ſur un petit ſoupçon
Faire pleurer ſes amis?

BARTOLIN.

Ah! pardon.
Je l'avoûrai, je ſuis honteux, meſdames;
D'avoir conçû de ces ſoupçons infâmes;
Mais l'aparence enfin dut m'alarmer.
En vérité, pouvais-je préſumer,
Que ce jeune homme, à ma vue abuſée,
Fût une fille en garçon déguiſée? (*)

DORFISE (*à part.*)

En voici bien d'une autre.

Madame BURLET.

Tout de bon?
Madame a pris fille pour un garçon?

BARTOLIN.

(*) Dans la piéce anglaiſe, le mari prend les tetons de cette fille, déguiſée en garçon: bon, dit-il, c'était moi qui allait être cocu, & c'eſt ma femme qui va l'être.
On peut juger s'il eut été décent de traduire exactement la piéce que les comédiens comptaient jouer alors.

BARTOLIN.

La pauvre enfant eſt encor toute en larmes :
En vérité, j'ai pitié de ſes charmes.
Mais pourquoi donc ne me pas avertir
De ce qu'elle eſt ? pourquoi prendre plaiſir
A m'éprouver, à me mettre en colère ?

DORFISE (*à part.*)

Oh ! oh ! le drôle a-t-il pû ſi bien faire,
Qu'à Bartolin il ait perſuadé,
Qu'il était fille, & ſe ſoit évadé ?
Le tour eſt bon ! Mon Dieu, l'enfant aimable !
(*à Bartolin.*)
Que l'amour a d'eſprit ! Homme haïſſable,
Eh bien, méchant, répon, oſeras-tu
Faire un afront encor à la vertu ?
La pauvre fille, avec pleine aſſûrance,
Me confiait ſon aimable innocence ;
Madame ſait avec combien d'ardeur
Je me chargeais du ſoin de ſon honneur.
Il te faudrait une franche coquette,
Je te l'avoue, & je te la ſouhaite.
J'éclaterai, je me perds, je le ſai ;
Mais mon contrat ſera ma foi caſſé.

BARTOLIN.

Je ſais qu'il faut qu'en cas pareil on crie.
(*à Dorfiſe.*)
Mais criez donc un peu moins, je vous prie.
(*à Mde. Burlet.*)
Accordons-nous.... Et vous, par charité,
Que tout ceci ne ſoit point éventé.

J'ai cent raiſons pour cacher ce myſtère.

DORFISE (*à Mde. Burlet.*)

Vous me ſauvez, ſi vous ſavez vous taire :
N'en parlez pas au bon monſieur Blanford.

Mde. BURLET.

Moi volontiers.

BARTOLIN.

Vous m'obligerez fort.

SCENE XIII.

DORFISE, Mde. BURLET, BARTOLIN, COLETTE.

COLETTE.

BLanford eſt là, qui dit, qu'il faut qu'il monte.

DORFISE.

O contre-tems, qui toujours me démonte !
(*à Bartolin.*)
Laiſſez-moi ſeule, allez le recevoir.

BARTOLIN.

Mais....

DORFISE.

Mais après ce que l'on vient de voir,
Après l'éclat d'une telle injuſtice,
Il vous ſied bien de montrer du caprice.
Obéiſſez. Faites vous cet éfort.

SCENE IX.

DORFISE, Mde. BURLET.

Mde. BURLET.

En vérité, je me réjouis fort,
De voir qu'ainſi la choſe ſoit tournée.
Du prétendu la viſière eſt bornée.
Je m'étonnais, ma couſine, entre nous,
Que ta cervelle eût choiſi cet époux:
Mais ce cas-ci me ſurprend davantage.
Prendre pour fille un garçon! à ſon âge!
Ah! les maris ſeront toujours bernés,
Jaloux & ſots, & conduits par le nez.

DORFISE.

Je n'entens rien, madame, à ce langage;
Je n'avais pas mérité cet outrage.
Quoi, vous penſez qu'un jeune homme en éfet
Se ſoit caché, là, dans ce cabinet?

Mde. BURLET.

Aſſurément, je le penſe, ma chère.

DORFISE.

Quand mon mari vous a dit le contraire?

Mde. BURLET.

Aparemment que ton mari futur
A crû la choſe, & n'a pas l'œil bien ſûr?
N'avez-vous pas ici conté vous-même,
Qu'un beau garçon....

DORFISE.

L'extravagance extrême!
Qui? moi? jamais; moi, je vous aurais dit...
A ce point-là j'aurais perdu l'esprit?
Ah! ma cousine, écoutez, prenez garde;
Quand de léger la langue se hazarde
A débiter des discours médisans,
Calomnieux, inventés, outrageans,
On s'en repent bien souvent dans la vie.

Mde. BURLET.

Il est bon là! moi je te calomnie?

DORFISE.

Assûrément, & je vous jure ici....

Mde. BURLET.

Ne jure pas.

DORFISE.

Si fait, je jure.

Mde. BURLET.

Eh fi!
Va, mon enfant, de toute cette histoire
Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.
Prends un mari, deux même, si tu veux,
Et trompe-les, bien ou mal, tous les deux.
Fai moi passer des garçons pour des filles;
Avec cela gouverne vingt familles,
Et donne toi pour personne de bien;
Tien: tout cela ne m'embarasse en rien.
J'admire fort ta sageste profonde:
Tu mets ta gloire à tromper tout le monde:

Je mets la mienne à m'en bien divertir;
Et ſans tromper, je vis pour mon plaiſir.
Adieu, mon cœur, ma mondaine faibleſſe
Baiſe les mains à ta haute ſageſſe.

SCENE X.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

LA folle va me décrier par-tout.
Ah! mon honneur, mon eſprit ſont à bout.
A mes dépens les libertins vont rire.
Je vois Dorfiſe un plaſtron de ſatire.
Mon nom niché dans cent couplets malins,
Aux chanſonniers va fournir des refreins.
Monſieur Blanford croira la médiſance;
L'autre futur en va prendre vengeance.
Comment plâtrer ce ſcandale afligeant?
En un ſeul jour deux époux, un amant!
Ah que de trouble, & que d'inquiétude!
Qu'il faut ſoufrir quand on veut être prude!
Et que ſans craindre, & ſans afecter rien,
Il vaudrait mieux être femme de bien!
Allons; un jour nous tâcherons de l'être.

COLETTE.

Allons, tâchons du moins de le paraître.
C'eſt bien aſſez, quand on fait ce qu'on peut.
N'eſt pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

SAns doute on a conjuré ma ruine.
Si je pouvais revoir ce jeune Adine,
Il eſt ſi doux, ſi ſage, ſi diſcret!
Il me dirait ce qu'on dit, ce qu'on fait:
On pourait prendre avec lui des meſures,
Qui rendraient bien mes afaires plus ſûres.
Hélas que faire?

COLETTE.

Eh bien, il le faut voir,
Honnêtement lui parler.

DORFISE.

Vers le ſoir.
Chère Colette, ah s'il ſe pouvait faire,
Qu'un bon ſuccès couronnât ce myſtère!
Si je pouvais conſerver prudemment
Toute ma gloire, & garder mon amant!
Hélas! qu'au moins un des deux me demeure.

COLETTE.

Un d'eux ſufit.

DORFISE.

Mais as-tu tout-à-l'heure

Recommandé qu'ici le chevalier
Avec grand bruit vint en particulier ?

COLETTE.

Il va venir ; il eſt toujours le même,
Et prêt à tout ; car il croit qu'il vous aime.

DORFISE.

Il peut m'aider ; le ſage en ſes deſſeins
Se ſert des fous, pour aller à ſes fins.

SCENE II.

DORFISE, le chevalier MONDOR, COLETTE.

DORFISE.

VEnez, venez ; j'ai deux mots à vous dire.

Le chevalier MONDOR.

Je ſuis ſoumis, madame, à votre empire,
Votre captif, & votre chevalier.
Faut-il pour vous, batailler, ferrailler ?
Malgré votre ame à mes déſirs revêche,
Me voilà prêt, parlez, je me dépêche.

DORFISE.

Eſt-il bien vrai, que j'ai ſû vous charmer ?
Et m'aimez-vous, là, comme il faut aimer ?

Le chevalier MONDOR.

Oui, mais ceſſez d'être ſi reſpectable.
La beauté plait, mais je la veux traitable.
Trop de vertu ſert à faire enrager :
Et mon plaiſir c'eſt de vous coriger.

DORFISE.

Que penſez-vous de notre jeune Adine ?

Le chevalier MONDOR.

Moi ! rien : je ſuis raſſûré par ſa mine.
Hercule, & Mars n'ont jamais à vingt ans
Pû redouter des Adonis enfans.

DORFISE.

Vous me plaiſez par cette confiance :
Vous en aurez la juſte récompenſe.
Peut-être, on dit, qu'en un ſecret lien
Je ſuis entrée : il faut n'en croire rien.
De cent amans lorgnée, & fatiguée,
Vous ſeul enfin, vous m'avez ſubjuguée.

Le chevalier MONDOR.

Je m'en doutais.

DORFISE.

Je veux, par de ſaints nœuds,
Vous rendre ſage, & qui plus eſt, heureux.

Le chevalier MONDOR.

Heureux ! Allons, c'eſt aſſez, la ſageſſe
Ne me va pas ; mais notre bonheur preſſe.

DORFISE.

D'abord j'exige un ſervice de vous.

Le chevalier MONDOR.

Fort bien, parlez tout franc à votre époux.

DORFISE.

Il faut ce ſoir, mon très-cher, faire enſorte,
Que la cohue aille ailleurs qu'à ma porte ;
Que ce Blanford, ſi fier, & ſi chagrin,
Et ma couſine, & ſon fat de Darmin,

Et leurs parens, & leur folle ſequelle,
De tout le ſoir ne troublent ma cervelle.
Puis à minuit un notaire ſera
Dans mon alcove, & notre hymen fera:
Vous y viendrez par une fauſſe porte,
Mais point avant.

Le chevalier MONDOR.

Le plaiſir me tranſporte.
Du ſieur Blanford que je me moquerai!
Qu'il ſera ſot! Que je l'aterrerai!
Que de brocards!

DORFISE.

Au moins ſous ma fenêtre
Avant minuit gardez vous de paraître.
Allez-vous-en, partez, ſoyez diſcret.

Le chevalier MONDOR.

Ah, ſi Blanford ſavait ce grand ſecret!

DORFISE.

Mon Dieu! ſortez, on pourait nous ſurprendre.

Le chevalier MONDOR.

Adieu, ma femme.

DORFISE.

Adieu.

Le chevalier MONDOR.

Je vais atendre
L'heure de voir, par un charmant retour,
La pruderie immolée à l'amour.

SCENE III.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

A Vos deſſeins je ne puis rien comprendre ;
C'eſt une énigme.

DORFISE.

Eh bien ! tu vas l'entendre.
J'ai fait promettre à ce beau chevalier
De taire tout, il va tout publier.
C'en eſt aſſez. Sa voix me juſtifie.
Blanford croira que tout eſt calomnie ;
Il ne verra rien de la vérité ;
Ce jour au moins, je ſuis en ſûreté ;
Et dès demain, ſi le ſuccès couronne
Mes bons deſſeins, je ne craindrai perſonne.

COLETTE.

Vous m'enchantez ; mais vous m'épouvantez ;
Ces piéges-là ſont-ils bien ajuſtés ?
Craignez-vous point de vous laiſſer ſurprendre
Dans les filets que vos mains ſavent tendre ?
Prenez-y garde.

DORFISE.

Hélas ! Colette ! hélas !
Qu'un ſeul faux-pas entraîne de faux-pas !
De faute en faute on ſe fourvoye, on gliſſe,
On ſe racroche, on tombe au précipice ;

La tête tourne; on ne ſait où l'on va.
Mais j'ai toujours le jeune Adine là.
Pour l'obtenir, & pour que tout s'accorde,
Il reſte encor à mon arc une corde.
Le chevalier à minuit croit venir,
Mon jeune amant le ſaura prévenir.
Il faut qu'il vienne à neuf heures, Colette;
Entens-tu bien?

COLETTE.

Vous ſerez ſatisfaite.

DORFISE.

On le croit fille, à ſon air, à ſon ton,
A ſon menton doux, liſſe & ſans coton.
Di-lui, qu'en fille il eſt bon qu'il s'habille;
Que décemment il s'introduiſe en fille.

COLETTE.

Puiſſe le ciel bénir vos bons deſſeins!

DORFISE.

Cet enfant-là calmerait mes chagrins;
Mais le grand point, c'eſt que l'on imagine,
Que tout le mal vient de notre couſine;
C'eſt que Blanford ſoit par lui convaincu,
Qu'Adine ici pour un autre eſt venu;
Qu'il ſoit toujours dupe de l'aparence.

COLETTE.

Oh! qu'il eſt bon à tromper! car il penſe
Tout le mal d'elle, & de vous tout le bien.
Il croit tout voir bien clair, & ne voit rien.
J'ai confirmé que c'eſt notre rieuſe,
Qui du jeune homme eſt tombée amoureuſe.

DORFISE.

Ah! c'eſt mentir tant ſoit peu; j'en convien.
C'eſt un grand mal; mais il produit un bien.

SCENE IV.

BLANFORD, DORFISE.

BLANFORD.

O Mœurs! ô tems! coruption maudite!
Elle s'eſt fait rendre déja viſite
Par cet enfant ſimple, ingénu, charmant;
Elle voulait en faire ſon amant;
Elle employait l'art des ſubtiles trames
De ces filets, où l'amour prend les ames.
Hom! la coquette!

DORFISE.

Écoutez, après tout;
Je ne crois pas qu'elle ait juſques au bout
Oſé pouſſer cette tendre avanture;
Je ne veux point lui faire cette injure;
Il ne faut pas mal penſer du prochain.
Mais on était, me ſemble, en fort bon train,
Vous connaiſſez nos coquettes de France?

BLANFORD.

Tant!

DORFISE.

Un jeune homme, avec l'air d'innocence,
Parait à peine; on vous le court par-tout.

BLANFORD.

Oui, la vertu plait au vice ſur-tout.
Mais dites moi, comment vous pouvez faire,
Pour ſuporter gens d'un tel caractère?

DORFISE.

Je prens la choſe aſſez patiemment.
Ce n'eſt pas tout.

BLANFORD.

Comment donc?

DORFISE.

Oh! vraiment,
Vous allez bien aprendre une autre hiſtoire;
Ces étourdis prétendent faire accroire,
Qu'en tapinois j'ai moi de mon côté
De cet enfant convoité la beauté.

BLANFORD.

Vous?

DORFISE.

Moi; l'on dit, que je veux le ſéduire.

BLANFORD.

J'en ſuis charmé, voilà bien de quoi rire.
Qui, vous?

DORFISE.

Moi-même, & que ce beau garçon...

BLANFORD.

Bien inventé, le tour me ſemble bon.

DORFISE.

Plus qu'on ne penſe; on m'en donne bien d'autres.
Si vous ſaviez, quels malheurs ſont les nôtres!
On dit encor, que je dois me lier
En mariage au fou de chevalier,

Cette nuit même.

BLANFORD.

Ah, ma chère Dorfiſe!
Plus contre vous la calomnie épuiſe
L'acier tranchant de ſes traits empeſtés,
Et plus mon cœur, épris de vos beautés,
Saura défendre une vertu ſi pure.

DORFISE.

Vous vous trompez bien fort, je vous le jure.

BLANFORD.

Non, croyez moi, je m'y connais un peu;
Et j'aurais mis ces quatre doigts au feu,
J'aurais juré, qu'aujourd'hui la couſine
Aurait lorgné notre petit Adine.
Pour être honnête, il faut de la raiſon;
Quand on eſt fou, le cœur n'eſt jamais bon;
Et la vertu n'eſt que le bon ſens même.
Je plains Darmin, je l'eſtime, je l'aime.
Mais il eſt fait pour être un peu moqué;
C'eſt malgré moi, qu'il s'était embarqué
Sur un vaiſſeau ſi frêle & ſi fragile.

SCENE V.

BLANFORD, DORFISE, DARMIN, madame BURLET.

Madame BURLET.

QUoi? toujours noir, ſombre, paîtri de bile,
Moraliſant, grondant dans ton dépit,
Le genre humain, qui l'ignore, ou s'en rit?
Vertueux fou, fini tes ſoliloques.
Sui moi: je viens d'acheter vingt breloques,
J'en ai pour toi. Vien chez le chevalier,
Il nous atend, il doit nous fêtoyer.
J'ai demandé quelque peu de muſique,
Pour dérider ton front mélancolique.
Après cela, te prenant par la main,
Nous danſerons juſques au lendemain.
(*à Dorfiſe.*)
Tu danſeras, madame la ſucrée.

DORFISE.

Moderez vous, cervelle évaporée;
Un tel propos ne peut me convenir;
Et de tantôt il faut vous ſouvenir.

Madame BURLET.

Bon! laiſſe-là ton tantôt, tout s'oublie.
Point de mémoire eſt ma philoſophie.

DORFISE *à Blanford.*

Vous l'entendez, vous voyez ſi j'ai tort.
Adieu, monſieur, le ſcandale eſt trop fort.
Je me retire.

BLANFORD.

Eh, demeurez, madame!

DORFISE.

Non, voyez-vous? tout cela perce l'ame.
L'honneur...

Madame BURLET.

Mon Dieu! parle nous moins d'honneur,
Et ſois honnête.

(*Dorfiſe ſort.*)

DARMIN *à madame Burlet.*

Elle a de la douleur.
L'ami Blanford fait déja quelque choſe.

Madame BURLET.

Oh, comme il faut que tout le monde cauſe!
Darmin & moi nous n'en avons dit rien,
Nous nous taiſions.

BLANFORD.

Vraiment, je le crois bien.
Oſeriez-vous me faire confidence
De tels excès, de telle extravagance?

DARMIN.

Non, ce ſerait vous navrer de douleur.

Madame BURLET.

Nous connaiſſons trop bien ta belle humeur,
Sans en vouloir épaiſſir les nuages,
En te bridant le nez de tes outrages.

BLANFORD.

BLANFORD.

Mourez de honte, allez ; & cachez vous.

Madame BURLET.

Comment? pourquoi? falait-il entre nous
Venir troubler le repos de ta vie,
Couvrir tout haut Dorfiſe d'infamie,
Et préſenter aux railleurs dangereux
De ton afront le plaiſir ſcandaleux?
Tien ; je ſuis vive, & franche & familière ;
Mais je ſuis bonne, & jamais tracaſſière.
Je te verrais par ton ami trompé ;
Et comme il faut par ta femme dupé,
Je t'entendrais chanſonner par la ville,
J'aurais cent fois chanté ton vaudeville,
Que rien par moi tu n'aprendrais jamais.
J'ai deux grands buts, le plaiſir & la paix.
Je fuis, je hais, preſque autant que je m'aime,
Les faux raports, & les vrais, tout de même.
Vivons pour nous ; va, bien ſot eſt celui
Qui fait ſon mal des ſotiſes d'autrui.

BLANFORD.

Et ce n'eſt pas d'autrui, tête légère,
Dont il s'agit, c'eſt votre propre afaire ;
C'eſt vous.

Madame BURLET.

Moi?

BLANFORD.

Vous, qui ſans reſpecter rien,
Avez ſéduit un jeune homme de bien ;

Vous, qui voulez mettre encor ſur Dorfiſe
Cette éfroyable & honteuſe ſotiſe.

Madame BURLET.

Le trait eſt bon; je ne m'atendais pas,
Je te l'avoue, à de pareils éclats.
Quoi! c'eſt donc moi, qui tantôt?...

BLANFORD.

Oui, vous-même.

Madame BURLET.

Avec Adine?...

BLANFORD.

Oui.

Madame BURLET.

C'eſt donc moi qui l'aime?

BLANFORD.

Aſſurément.

Madame BURLET.

Qui dans mon cabinet
L'avais caché?

BLANFORD.

Certes, le fait eſt net.

Madame BURLET.

Fort bien! voilà de très-belles penſées;
Je les admire; elles ſont fort ſenſées.
Ma foi, tu joins, mon cher homme entêté,
Le ridicule avec la probité.
Il me paraît que ta triſte cervelle
De Don Quichote a ſuivi le modelle;
Très-honnête homme, inſtruit, brave, ſavant,
Mais dans un point toujours extravagant.

Garde toi bien de devenir plus ſage;
On y perdrait, ce ſerait grand dommage:
L'extravagance a ſon mérite. Adieu.
Venez, Darmin.

SCENE VI.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

NOn, demeurez, morbleu!
J'ai votre honneur à cœur, & j'en enrage.
Il faut quiter cette fourbe volage,
De ſes filets retirer votre foi,
La mépriſer, ou bien rompre avec moi.

DARMIN.

Le choix eſt triſte; & mon cœur vous confeſſe,
Qu'il aime fort ſon ami, ſa maîtreſſe.
Mais ſe peut-il que votre eſprit chagrin
Juge toujours ſi mal du cœur humain?
Voyez-vous pas qu'une femme hardie
Tiſſut le fil de cette perfidie,
Qu'elle vous trompe, & de ſon propre afront
Veut à vos yeux flétrir un autre front?

BLANFORD.

Voyez-vous pas, homme à cervelle creuſe,
Qu'une inſenſée, & fauſſe, & ſcandaleuſe,

Vous a choiſi pour être ſon plaſtron ;
Que vous gobez comme un ſot l'hameçon ;
Qu'elle veut voir juſqu'où ſa tyrannie
Peut s'exercer ſur votre plat génie ?

DARMIN.

Tout plat qu'il eſt, daignez interroger
Le ſeul témoin par qui l'on peut juger.
J'ai fait venir ici le jeune Adine,
Il vous dira le fait.

BLANFORD.

Bon, je devine,
Que la friponne aura, par ſon caquet,
Très-bien ſiflé ſon jeune perroquet.
Qu'il vienne un peu, qu'il vienne me ſéduire !
Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
Je vois de loin, je vois que vous cherchez,
Avec le jeu de cent reſſorts cachés,
A dénigrer, à perdre ma maîtreſſe,
Pour me donner je ne ſais quelle nièce,
Dont vous m'avez tant vanté les atraits ;
Mais touchez là, j'y renonce à jamais.

DARMIN.

Soit, mais je plains votre excès d'imprudence.
D'une perfide eſſuyer l'inconſtance,
N'eſt pas ſans doute un cas bien afligeant ;
Mais c'eſt un mal de perdre ſon argent.
C'eſt là le point. Bartolin, ce brave homme,
A-t-il enfin reſtitué la ſomme ?

BLANFORD.

Que vous importe ?

DARMIN.

Ah! pardon, je croyais
Qu'il m'importait. J'ai tort, je me trompais.
Adine vient; pour moi je me retire,
Par lui du moins tâchez de vous inſtruire.
Si c'eſt de lui que vous vous défiez,
Vous avez tort plus que vous ne croyez;
C'eſt un cœur noble, & vous pourez connaître
Qu'il n'était pas ce qu'il a pû paraître.

SCENE VII.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD,

OUais! les voilà fortement acharnés
A me vouloir conduire par le nez.
Oh que Dorfiſe eſt bien d'une autre eſpèce!
Elle ſe tait, en proye à ſa triſteſſe,
Sans afecter un air trop empreſſé,
Trop confiant, & trop embaraſſé;
Elle me fuit, elle eſt dans ſa retraite;
Et c'eſt ainſi que l'innocence eſt faite.
Or ça, jeune homme, avec ſincérité,
De point en point dites la vérité;
Vous m'êtes cher, & la belle nature
Parait en vous incoruptible & pure.
Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait;
N'abuſez point de ce penchant ſecret.

BLANFORD.

Petit fripon!

ADINE.

L'excès de ſes bontés
Était tout neuf à mes ſens agités.
Un tel amour n'eſt pas fait pour me plaire.
Je ne ſentais qu'une juſte colère;
Je m'indignais, monſieur, avec raiſon,
Et de ſa flamme, & de ſa trahiſon;
Et je diſais, que ſi j'étais comme elle,
Aſſûrément je ſerais plus fidèle.

BLANFORD.

Ah le pendard! comme on a préparé
De ſes diſcours le poiſon trop ſucré!
Eh bien, après?

ADINE.

Eh bien, ſon éloquence
Déja prenait un peu de véhémence.
Soudain, monſieur, elle jette un grand cri:
On heurte, on entre, & c'était ſon mari.

BLANFORD.

Son mari? bon! quels ſots contes j'écoute!
C'était ce fou de chevalier ſans doute.

ADINE.

Oh non, c'était un véritable époux;
Car il était bien brutal, bien jaloux;
Il menaçait d'aſſaſſiner ſa femme;
Il la nommait fauſſe, perfide, infame,
Il prétendait me tuer auſſi moi,
Sans que je ſuſſe hélas, trop bien pourquoi.

Il m'a falu conjurer ſa furie,
A deux genoux, de me ſauver la vie;
J'en tremble encor de peur.

BLANFORD.

Eh le poltron!
Et ce mari, voyons quel eſt ſon nom?

ADINE.

Oh! je l'ignore.

BLANFORD.

Oh, la bonne impoſture!
Ça, peignez-moi, s'il ſe peut, ſa figure.

ADINE.

Mais il me ſemble, autant que l'a permis
L'horrible éfroi, qui troublait mes eſprits,
Que c'eſt un homme à fort méchante mine,
Gros, court, baſſet, nez camard, large échine,
Le dos en voute, un teint jaune & tanné,
Un ſourcil gris, un œil de vrai damné.

BLANFORD.

Le beau portrait! qui puis-je y reconnaître?
Jaune, tanné, gris, gros, court, qui peut-ce être?
En vérité, vous vous moquez de moi.

ADINE.

Éprouvez donc, monſieur, ma bonne foi.
Je vous aprens que la même perſonne
Ce ſoir chez elle un rendez-vous me donne.

BLANFORD.

Un rendez-vous chez madame Burlet?

ADINE.

Eh non; jamais ne ſerez-vous au fait?

BLANFORD.

Quoi, chez madame ?

ADINE.

Oui.

BLANFORD.

Chez elle ?

ADINE.

Oui, vous dis-je.

BLANFORD.

Que cette intrigue, & m'étonne, & m'aflige !
Un rendez-vous ? Dorfiſe, vous, ce ſoir ?

ADINE.

Si vous voulez, vous y pourez me voir,
Ce même ſoir ſous un habit de fille,
Qu'elle m'envoye, & duquel je m'habille.
Par l'huis ſecret je dois être introduit
Chez cet objet, dont l'amour vous ſéduit,
Chez cet objet ſi fidèle, & ſi ſage.

BLANFORD.

Ceci commence à me remplir de rage ;
Et j'aperçois, d'un ou d'autre côté,
Toute l'horreur de la déloyauté.
Ne mens-tu point ?

ADINE.

Mon ame mal connue
Pour vous, monſieur, ſe ſent trop prévenue,
Pour s'écarter de la ſincérité.
Votre cœur noble aime la vérité,
Je l'aime en vous, & je lui ſuis fidèle.

BLANFORD.

Ah le flateur !

ADINE.

Doutez-vous de mon zèle ?

BLANFORD.

Ouf....

SCENE VIII.

BLANFORD, ADINE, le chevalier MONDOR.

Le chevalier MONDOR.

ALlons donc; peux-tu faire languir
Nos conviés, & l'heure du plaiſir ?
Tu n'eus jamais, dans ta mélancolie,
Plus de beſoin de bonne compagnie.
Conſole toi; tes afaires vont mal ;
Tu n'ès pas fait pour être mon rival.
Je t'ai bien dit que j'aurais la victoire ;
Je l'ai, mon cher, & ſans beaucoup de gloire.

BLANFORD.

Que penſes-tu m'aprendre ?

Le chevalier MONDOR.

Oh, preſque rien :
Nous épouſons ta maîtreſſe.

BLANFORD.

Ah fort bien !
Nous le ſavions.

Le chevalier MONDOR.

Quoi, tu ſais qu'un notaire....

BLANFORD.

Oui, je le ſais. Il ne m'importe guère.
Je connais tout le complot; ſe peut-il
Qu'on en ait pu ſi mal ourdir le fil?

(*au petit Adine.*)

Ce rendez-vous, quand il ſerait poſſible,
Avec le vôtre eſt tout incompatible.
Ai-je raiſon? parle, en ès-tu frapé?
Tu me trompais, ou l'on t'avait trompé.
Je te crois bon, ton cœur ſans artifice
Eſt aprentif dans l'école du vice.
Un eſprit ſimple, un cœur neuf & trop bon,
Eſt un outil dont ſe ſert un fripon.
N'ès-tu venu, cruel, que pour me nuire?

ADINE.

Ah! c'en eſt trop; gardez vous de détruire,
Par votre humeur, & votre vain couroux,
Cette pitié qui parle encor pour vous.
C'eſt elle ſeule à préſent qui m'arête;
N'écoutez rien, faites à votre tête.
Dans vos chagrins noblement afermi,
Soupçonnez bien quiconque eſt votre ami;
Croyez ſurtout quiconque vous abuſe,
Que votre humeur & m'outrage, & m'accuſe:
Mais aprenez à reſpecter un cœur,
Qui n'eſt pour vous ni trompé ni trompeur.

Le chevalier MONDOR.

En tiens-tu ? là ! le dépit te ſufoque ;
Juſqu'aux enfans, chacun de toi ſe moque.
Devien plus ſage ; il faut tout oublier
Dans le vin grec, où je vais te noyer.
Vien, bel enfant !

SCENE IX.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

DEmeure encor, Adine ;
Tu m'as ému, ta douleur me chagrine.
Je ſais que j'ai ſouvent un peu d'humeur ;
Mais tu connais tout le fond de mon cœur.
Il eſt né juſte, il n'eſt que trop ſenſible.
Tu vois quel eſt mon embaras horrible.
Aurais-tu bien le plaiſir malfaiſant,
De t'égayer à croitre mon tourment ?
Parle moi vrai, mon fils, je t'en conjure.

ADINE.

Vous êtes bon, mon ame eſt auſſi pure.
Je n'ai jamais connu juſqu'à préſent,
Je l'avoûrai qu'un ſeul déguiſement ;
Mais ſi mon cœur en un point ſe déguiſe,
Je ne mens pas ſur vous, & ſur Dorſiſe ;
Je plains l'amour qui ſur vos yeux diſtraits
Mit dès longtems un bandeau trop épais ;

Et je ſens bien que l'amour peut ſéduire.
Sur tout ceci tâchez de vous inſtruire ;
C'eſt l'amour ſeul qui doit tout réparer ;
Il vous aveugle, il doit vous éclairer.

(*Elle ſort.*)

BLANFORD *ſeul.*

Que veut-il dire ; & quel eſt ce myſtère ?
Il faut, dit-il, que l'amour ſeul m'éclaire ;
Il ſe déguiſe ; il ne ment point ; ma foi,
C'eſt un complot, pour ſe moquer de moi.
Le chevalier, Darmin, & ma couſine,
Et Bartolin, & le petit Adine,
Dorfiſe enfin, & Colette, & mon cœur,
Le monde entier redoublent mon humeur.
Monde maudit, qu'à bon droit je mépriſe,
Ramas confus de fourbe & de ſotiſe,
S'il faut opter, ſi dans ce tourbillon
Il faut choiſir d'être dupe ou fripon,
Mon choix eſt fait, je bénis mon partage ;
Ciel, ren moi dupe, & ren moi juſte & ſage.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BLANFORD *ſeul.*

QUe devenir ? où ſera mon aſyle ?
Tous les chagrins m'arivent à la file.
Je vais ſur mer, un pirate maudit
Livre combat, & mon vaiſſeau périt.
Je viens ſur terre, on me dit qu'une ingrate,
Que j'adorais, eſt cent fois plus pirate.
Une caſſette eſt mon unique eſpoir ;
Un Bartolin doit la rendre ce ſoir.
Ce Bartolin promet, remet, difère ;
Serait-ce encor un troiſième corſaire ?
J'atens Adine, afin de ſavoir tout ;
Il ne vient point. Chacun me pouſſe à bout,
Chacun me fuit ; voilà le fruit, peut-être,
De cette humeur dont je ne fus pas maître,
Qui me rendait dificile en amis,
Et confiant pour mes ſeuls ennemis.
S'il eſt ainſi, j'ai bien tort, je l'avoue ;
Bien juſtement la fortune me joue.
A quoi me ſert ma triſte probité,
Qu'à mieux ſentir que j'ai tout mérité ?
Quoi, cet enfant ne vient point ?

SCENE II.

BLANFORD, madame BURLET *paſſant ſur le théâtre.*

BLANFORD *l'arrêtant.*

AH! madame,
Daignez calmer l'orage de mon ame;
Un mot de grace, un moment de loiſir.
Où courez-vous?

Madame BURLET.

Souper, me réjouir;
Je ſuis preſſée.

BLANFORD.

Ah! j'ai dû vous déplaire;
Mais oubliez votre juſte colère.
Pardonnez.

Madame BURLET *en riant.*

Bon! loin de me couroucer,
J'ai pardonné déja ſans y penſer.

BLANFORD.

Elle eſt trop bonne. Eh bien, qu'à ma triſteſſe
Votre humeur gaye un moment s'intéreſſe.

Madame BURLET.

Va, j'ai gaîment pour toi de l'amitié,
Beaucoup d'eſtime, & beaucoup de pitié.

BLANFORD.

Vous plaindriez le deſtin qui m'outrage.

Madame BURLET.

Ton deſtin, oui; ton humeur davantage.

BLANFORD.

Vous êtes vraye, au moins; la bonne foi,
Vous le ſavez, a des charmes pour moi.
Parlez, Darmin n'aurait-il qu'un faux zèle?
Me trompe-t-il? eſt-il ami fidèle?

Madame BURLET.

Tien, Darmin t'aime, & Darmin dans ſon cœur
A tes vertus, avec plus de douceur.

BLANFORD.

Et Bartolin?

Madame BURLET.

Tu veux que je réponde
De Bartolin, du cœur de tout le monde;
Il eſt, je penſe, un honnête caiſſier.
Pourquoi de lui veux-tu te défier?
C'eſt ton ami, c'eſt l'ami de Dorfiſe.

BLANFORD.

Dorfiſe! mais parlez avec franchiſe;
Se pourait-il que Dorfiſe en un jour
Pour un enfant eut trahi tant d'amour?
Et que veut dire encor en cette afaire
Ce chevalier qui parle de notaire?
Le bruit public eſt qu'il va l'épouſer.

Madame BURLET.

Les bruits publics doivent ſe mépriſer.

BLANFORD.

Je ſors encor à l'inſtant de chez elle;
Elle m'a fait ſerment d'être fidèle.

Elle

Elle a pleuré... l'amour & la douleur
Sont dans ſes yeux: démentent-ils ſon cœur?
Eſt-elle fauſſe? & notre jeune Adine...
Quoi, vous riez?

Madame BURLET.

Oui, je ris de ta mine;
Raſſure toi. Va, pour cet enfant-là,
Croi que jamais on ne te quitera,
Sois-en très-ſûr. La choſe eſt impoſſible.

BLANFORD.

Ah! vous calmez mon ame trop ſenſible;
Le chevalier n'en trouble point la paix;
Dorfiſe m'aime, & je l'aime à jamais.

Madame BURLET.

A jamais! c'eſt beaucoup.

BLANFORD.

Mais ſi l'on m'aime?
Adine eſt donc d'une impudence extrême.
Il calomnie, & le petit fripon
A donc le cœur le plus gâté.

Madame BURLET.

Lui? non.
Il a le cœur charmant, & la nature
A mis dans lui la candeur la plus pure;
Compte ſur lui.

BLANFORD.

Quels diſcours ſont-ce là?
Vous vous moquez.

Madame BURLET.

Je dis vrai.

BLANFORD.

Me voilà
Plus enfoncé dans mon incertitude ;
Vous vous jouez de mon inquiétude ;
Vous vous plaiſez à déchirer mon cœur.
Dorfiſe ou lui m'outrage avec noirceur ;
Convenez-en. L'un des deux eſt un traître.
Répondez donc.

Madame BURLET *en riant.*

Cela pourait bien être.

BLANFORD.

S'il eſt ainſi, vous voyez quels éclats.

Madame BURLET.

Oh ! mais auſſi cela peut n'être pas ;
Je n'accuſe perſonne.

BLANFORD.

Hom ! que j'enragé !

Madame BURLET.

N'enrage point, ſois moins triſte & plus ſage.
Tien, veux-tu prendre un parti qui ſoit ſûr ?

BLANFORD.

Oui.

Madame BURLET.

Laiſſe là tout ce complot obſcur ;
Point d'examen, point de tracaſſerie ;
Tourne avec moi tout en plaiſanterie ;
Pren ton argent chez monſieur Bartolin,
Vis avec nous uniment, ſans chagrin.
N'aprofondi jamais rien dans la vie,
Et gliſſe moi ſur la ſuperficie ;

Connai le monde, & ſai le tolerer;
Pour en jouir il le faut éfleurer.
Tu me traitais de cervelle légère:
Mais ſouvien toi que la ſolide afaire,
La ſeule ici qu'on doive aprofondir,
C'eſt d'être heureux, & d'avoir du plaiſir.

SCENE III.

BLANFORD *ſeul.*

ETre heureux! moi! le conſeil eſt utile;
Dirait-on pas que la choſe eſt facile?
Ce n'eſt qu'un rien, & l'on n'a qu'à vouloir.
Ah! ſi la choſe était en mon pouvoir!
Et pourquoi non? dans quelle gêne extrême
Je me ſuis mis pour m'outrager moi-même!
Quoi! cet enfant, Darmin, le chevalier,
Par leurs diſcours auront pu m'éfrayer?
Non, non, ſuivons le conſeil que me donne
Cette couſine; elle eſt folle, mais bonne.
Elle a rendu gloire à la vérité.
Dorſiſe m'aime, on eſt en ſûreté.
Je ne veux plus rien voir, ni rien entendre.
Par cet Adine on voulait me ſurprendre,
Pour m'éblouir, & pour me gouverner.
Dans ces filets je ne veux point donner.
Darmin toujours eſt coifé de ſa nièce.
Que je la hais! mais quelle étrange eſpèce....

(*Adine paraît dans le fond du théâtre.*)

Le voici donc ce malheureux enfant,
Qui cauſe ici tant de déchaînement !
On le prendrait, je crois, pour une fille.
Sous ces habits que ſa mine eſt gentille !
Jamais, ma foi, je ne m'étais douté
Qu'il pût avoir cette fleur de beauté ;
Il n'a point l'air gêné dans ſa parure,
Et ſon viſage eſt fait pour ſa coifure.

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE.

ADINE *en habit de fille.*

EH bien, monſieur, je ſuis tout ajuſté,
Et vous ſaurez bientôt la vérité.

BLANFORD.

Je ne veux plus rien ſavoir de ma vie.
C'en eſt aſſez. Laiſſez moi, je vous prie.
J'ai depuis peu changé de ſentiment ;
Je n'aime point tout ce déguiſement.
Ne vous mêlez jamais de cette afaire,
Et reprenez votre habit ordinaire.

ADINE.

Qu'entens-je, hélas ! je m'aperçois enfin
Que je ne puis changer votre deſtin,

Ni votre cœur; votre ame inaltérable
Ne connait point la douleur qui m'acable;
Vous en ſaurez les funeſtes éfets;
Je me retire. Adieu donc pour jamais.

BLANFORD.

Mais quels accens! d'où viennent tes allarmes?
Il eſt outré. Je vois couler ſes larmes.
Que prétend-il? parlez, quel intérêt
Avez-vous donc à ce qui me déplait?

ADINE.

Mon intérêt, monſieur, était le vôtre;
Juſqu'à préſent je n'en connus point d'autre;
Je vois quel eſt tout l'excès de mon tort;
Pour vous ſervir je faiſais un éfort;
Mais ce n'eſt pas le premier.

BLANFORD.

L'innocence
De ſon maintien, ſa modeſte aſſûrance,
Son ton, ſa voix, ſon ingénuité,
Me font pencher preſque de ſon côté.
Mais cependant, tu vois, l'heure ſe paſſe,
Où ce projet plein de fourbe & d'audace
Devait, dis-tu, ſous mes yeux s'acomplir.

ADINE.

Auſſi j'entens une porte s'ouvrir.
Voici l'endroit, voici le moment même,
Où vous auriez pu ſavoir qui vous aime.

BLANFORD.

Eſt-il poſſible? eſt-il vrai? juſte Dieu!

ADINE *finement.*

Il me paraît très-poſſible.

BLANFORD.

En ce lieu
Demeurez donc; quoi tant de fourberie!
Dorfiſe! non.....

ADINE.

Taiſez vous, je vous prie.
Paix, atendez, j'entens un peu de bruit;
On vient vers nous; j'ai peur, car il fait nuit.

BLANFORD.

N'ayez point peur.

ADINE.

Gardez donc le ſilence;
Voici quelqu'un ſûrement, qui s'avance.

SCENE V.

ADINE, BLANFORD *d'un côté*, DORFISE *de l'autre à tâtons.*

(*Le théâtre repréſente une nuit.*)

DORFISE.

J'Entens, je crois, la voix de mon amant.
Qu'il eſt exact! Ah! quel enfant charmant!

ADINE.

Chut.

DORFISE.

Chut, c'eſt vous?

ADINE.

Oui, c'eſt moi dont le zèle
Pour ce que j'aime eſt à jamais fidèle.
C'eſt moi qui veut lui prouver en ce jour,
Qu'il me devait un plus tendre retour.

DORFISE.

Ah! je ne puis en donner un plus tendre;
Pardonnez moi, ſi je vous fais atendre;
Mais Bartolin, que je n'atendais pas,
Dans le logis ſe promène à grands pas.
Il ſemble encor que quelque jalouſie,
Malgré mes ſoins, trouble ſa fantaiſie.

ADINE.

Peut-être il craint de voir ici Blanford;
C'eſt un rival bien dangereux.

DORFISE.

D'accord.
Hélas! mon fils, je me vois bien à plaindre.
Tout à la fois il me faut ici craindre
Monſieur Blanford, & mon maudit mari.
Lequel des deux eſt de moi plus haï?
Mon cœur l'ignore; & dans mon trouble extrême,
Je ne ſais rien, ſinon que je vous aime.

ADINE.

Vous haïſſez Blanford, là, tout de bon?

DORFISE.

La crainte enfin produit l'averſion.

ADINE *ſinement.*

Et l'autre époux?

DORFISE.

A lui rien ne m'engage.

BLANFORD.

Que je voudrais !...

ADINE (*bas allant vers lui.*)

Paix donc !

DORFISE.

En femme ſage
J'ai conſulté ſur le contrat dreſſé,
Il eſt caſſable ; ah qu'il ſera caſſé !
Qu'un autre hymen flate mon eſpérance !

ADINE.

Quoi m'épouſer ?

DORFISE.

Je veux qu'avec prudence
Secrétement nous partions tous les deux,
Pour éviter un éclat ſcandaleux,
Et que bientôt, quand d'ici je m'éloigne,
Un lien ſûr & bien ſerré nous joigne,
Un nœud ſacré durable autant que doux.

ADINE.

Durable ! allons ! mais de quoi vivrons-nous ?

DORFISE.

Vous me charmez par cette prévoyance ;
Ce qui me plaît en vous c'eſt la prudence.
Aprenez donc que ce guerrier Blanford,
Héros en mer, en afaire un butor,
Quand de Marſeille il quita les pénates,
Pour ataquer de Maroc les pirates,

M'a mis en main très-cordialement
Son cœur, ſa foi, ſes bijoux, ſon argent;
Comme je ſuis non moins neuve en afaire,
L'autre mari s'en fit dépoſitaire.
Je vais reprendre & les bijoux & l'or;
Nous en allons aider monſieur Blanford:
C'eſt un bon homme, il eſt juſte qu'il vive;
Partageons vite, & gardons qu'on nous ſuive.

ADINE.

Et que dira le monde?

DORFISE.

Ah! ſes éclats
M'ont fait trembler lorſque je n'aimais pas.
Je l'ai trop craint, à préſent je le brave;
C'eſt de vous ſeul que je veux être eſclave.

ADINE.

Hélas! de moi?

DORFISE.

Je m'en vais ſourdement
Chercher ce cofre à tous deux important.
Atens ici, je revole ſur l'heure.

SCENE VI.

BLANFORD, ADINE.

ADINE.

QU'en dites-vous! eh bien, là?

BLANFORD.

Que je meure,
S'il fut jamais un tour plus déloyal,
Plus enragé, plus noir, plus infernal;
Et cependant admirez, jeune Adine,
Comme à jamais dans nos ames domine
Ce vif inſtinct, ce cri de la vertu,
Qui parle encor dans un cœur corompu.

ADINE.

Comment?

BLANFORD.

Tu vois, que la perfide n'oſe
Me voler tout, & me rend quelque choſe.

ADINE *avec un ton ironique.*

Oui, vous devez bien l'en remercier;
N'avez-vous pas encor à confier
Quelque caſſette à cette honnête prude?

BLANFORD.

Ah! pren pitié d'une peine ſi rude;
Ne tourne point le poignard dans mon cœur.

ADINE.

Je ne voulais que le guérir, monſieur.

Mais à vos yeux eſt-elle encor jolie ?

BLANFORD.

Ah! qu'elle eſt laide après ſa perfidie!

ADINE.

Si tout ceci peut pour vous proſpérer,
De ſes filets ſi je peux vous tirer,
Puis-je eſpérer qu'en déteſtant ſes vices,
Votre vertu chérira mes ſervices ?

BLANFORD.

Aimable enfant, ſoyez ſûr que mon cœur
Croit voir ſon fils & ſon libérateur;
Je vous admire, & le ciel qui m'éclaire,
Semble m'ofrir mon ange tutélaire.
Ah! de mon bien la moitié, pour le moins,
N'eſt qu'un vil prix au-deſſous de vos ſoins.

ADINE.

Vous ne pouvez à préſent trop entendre
Quel eſt le prix auquel je dois prétendre.
Mais votre cœur poura-t-il refuſer
Ce que Darmin viendra vous propoſer?

BLANFORD.

Ce que j'entens ſemble éclairer mon ame,
Et la percer avec des traits de flamme.
Ah! de quel nom dois-je vous apeller?
Quoi, votre ſort ainſi s'eſt pû voiler?
Quoi, j'aurais pû toujours vous méconnaître,
Et vous ſeriez ce que vous ſemblez être?

ADINE *en riant.*

Qui que je ſois, de grace, taiſez vous;
J'entens Dorfiſe, elle revient à nous.

DORFISE *en revenant avec la caſſette.*

J'ai la caſſette, enfin; l'amour propice
A ſecondé mon petit artifice.
Tien, mon enfant, pren vite, & détalons.
Tiens-tu bien?

BLANFORD *à la place d'Adine, qui lui donne la caſſette.*

Oui.

DORFISE.

Le tems nous preſſe, allons.

SCENE VII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN *l'épée à la main, dans l'obſcurité, courant à Adine.*

BARTOLIN.

AH! c'en eſt trop, arête, arête, infâme,
C'eſt bien aſſez de m'enlever ma femme;
Mais pour l'argent!

ADINE *à Blanford.*

Eh! monſieur, je me meurs.

BLANFORD *en ſe batant d'une main, & en remettant la caſſette à Adine de l'autre.*

Tien la caſſette.

SCENE DERNIERE.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, DARMIN, madame BURLET, COLETTE, le chevalier MONDOR *une ſerviette & une bouteille à la main, des flambeaux.*

Madame BURLET.

AH! ah! quelles clameurs!
Dieu me pardonne! on ſe bat.

Le chevalier MONDOR.

Gare, gare;
Voyons un peu, d'où vient ce tintamare?

ADINE *à Blanford.*

Hélas! monſieur, ſeriez-vous point bleſſé?

DORFISE *toute étonnée.*

Ah!

Madame BURLET.

Qu'eſt-ce donc, qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé?

BLANFORD *à Bartolin qu'il a déſarmé.*

Rien: c'eſt monſieur, homme à vertu parfaite,
Bon tréſorier, grand gardeur de caſſette,
Qui me prenait, ſans me manquer en rien,
Tout doucement ma maîtreſſe & mon bien.
Grace aux vertus de cet enfant aimable,
J'ai découvert ce complot déteſtable;
Il a remis ma caſſette en mes mains.

(*à Bartolin.*)

Va, je te laiſſe à tes mauvais deſtins;
Pour dire plus je te laiſſe à madame.
Mes chers amis, j'ai démaſqué leur ame.
Et ce coquin....

BARTOLIN *s'en allant.*

Adieu.

Le chevalier MONDOR.

Mon rendez-vous
Que devient-il ?

BLANFORD.

On ſe moquait de vous.

Le chevalier MONDOR *à Blanford.*

De vous auſſi, m'eſt avis ?

BLANFORD.

De moi-même.
J'en ſuis encor dans un dépit extrême.

Le chevalier MONDOR.

On te trompait comme un ſot.

BLANFORD.

Que d'horreur !
O pruderie ! ô comble de noirceur !

Le chevalier MONDOR.

Eh, laiſſe-là toute la pruderie,
Et femme, & tout; vien boire, je te prie.
Je traite ainſi tous les malheurs que j'ai.
Qui boit toujours n'eſt jamais affligé.

Madame BURLET.

Je ſuis fâchée, entre nous, que Dorfiſe
Ait pû commettre une telle ſotiſe.

Cela poura d'abord faire jaſer ;
Mais tout s'apaiſe, & tout doit s'apaiſer.

DARMIN.

Sortez enfin de votre inquiétude,
Et pour jamais gardez vous d'une prude.
Savez-vous bien, mon ami, quel enfant
Vous a rendu votre honneur, votre argent,
Vous a tiré du fond du précipice,
Où vous plongeait votre aveugle caprice ?

BLANFORD *regardant Adine.*

Mais....

DARMIN.

C'eſt ma nièce.

BLANFORD.

O ciel !

DARMIN.

C'eſt cet objet,
Qu'en vain mon zèle à vos vœux propoſait,
Quand mon ami, trompé par l'infidèle,
Mépriſait tout, haïſſait tout pour elle.

BLANFORD.

Quoi, j'outrageais, par d'indignes refus,
Tant de beautés, de graces, de vertus !

ADINE.

Vous n'en auriez jamais eu connaiſſance,
Si ce hazard, mes bontés, ma conſtance,
N'avait levé les voiles odieux,
Dont une ingrate avait couvert vos yeux.

DARMIN.

Vous devez tout à ſon amour extrême,
Votre fortune, & votre raiſon même.
Répondez donc, que doit-elle eſpérer ?
Que voulez-vous, en un mot ?

BLANFORD, *en ſe jettant à ſes genoux.*

L'adorer.

Le chevalier MONDOR.

Ce changement eſt doux autant qu'étrange.
Allons, l'enfant, nous gagnons tous au change.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

LE

LE DÉPOSITAIRE,

COMÉDIE.

PRÉFACE.

L'Abbé de *Château-neuf* auteur du dialogue ſur la muſique des anciens, ouvrage ſavant & agréable, raporte à la page 116 l'anecdote ſuivante.

„ *Molière* nous cita mademoiſelle *Ninon l'Enclos* comme la perſonne qu'il connaiſſait ſur qui „ le ridicule faiſait une plus promte impreſſion, „ & nous aprit qu'aiant été la veille lui lire ſon „ Tartufe (ſelon ſa coutume de la conſulter ſur „ tout ce qu'il faiſait) elle l'avait payé en mê- „ me monaie par le récit d'une avanture qui lui „ était arivée avec un ſcélerat à peu près de „ cette eſpèce, dont elle lui fit le portrait avec „ des couleurs ſi vives & ſi naturelles, que ſi „ ſa piéce n'eut pas été faite, nous diſait-il, il „ ne l'aurait jamais entrepriſe, tant il ſe ſerait „ cru incapable de rien mettre ſur le théâtre „ d'auſſi parfait que le tartufe de mademoiſelle „ *l'Enclos*.

Supoſé que *Molière* ait parlé ainſi, je ne ſais à quoi il penſait. Cette peinture d'un faux dévot ſi vive & ſi brillante dans la bouche de *Ninon*, aurait dû au contraire exciter *Molière* à compoſer ſa comédie du Tartufe s'il ne l'avait pas déja faite. Un génie tel que le ſien eut vu tout d'un coup dans le ſimple récit de *Ninon*, de quoi conſtruire ſon inimitable piéce, le chef-d'œuvre du

bon comique, de la ſaine morale, & le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuſe. D'ailleurs, il y a comme on ſait, une prodigieuſe diférence entre raconter plaiſamment, & intriguer une comédie ſupérieurement.

L'avanture dont parlait *Ninon* pouvait fournir un bon conte, ſans être la matière d'une bonne comédie.

Je me ſouviens qu'étant un jour dans la néceſſité d'emprunter de l'argent d'un uſurier, je trouvai deux crucifix ſur ſa table. Je lui demandai ſi c'étaient des gages de ſes débiteurs; il me répondit que non, mais qu'il ne faiſait jamais de marché qu'en préſence du crucifix. Je lui repartis qu'en ce cas un ſeul ſufiſait, & que je lui conſeillais de le placer entre les deux larrons. Il me traita d'impie, & me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui; il me courut après ſur l'eſcalier, & me dit en faiſant le ſigne de la croix que ſi je pouvais l'aſſurer que je n'avais point eu de mauvaiſes intentions en lui parlant il pourait conclure mon afaire en conſcience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très bonnes intentions. Il ſe réſolut donc à me prêter ſur gages à dix pour cent pour ſix mois, retint les intérêts par devers lui, & au bout des ſix mois il diſparut avec mes gages qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, ſon ton de voix, toutes ſes allures étaient ſi comiques qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite hiſtoriette. Mais certainement ſi j'en avais voulu

faire une comédie elle aurait été des plus inſipides.

Il en eſt peut-être ainſi de la comédie du Dépoſitaire. Le fond de cette piéce eſt ce même conte que mademoiſelle l'*Enclos* fit à *Moliére*. Tout le monde ſait que *Gourville* aiant confié une partie de ſon bien à cette fille ſi galante & ſi philoſophe, & une autre à un homme qui paſſait pour très dévot, le dévot garda le dépôt pour lui, & celle qu'on regardait comme peu ſcrupuleuſe le rendit fidèlement ſans y avoir touché.

Il y a auſſi quelque choſe de vrai dans l'avanture des deux frères. Mademoiſelle l'*Enclos* racontait ſouvent qu'elle avait fait un honnête homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon avait tourné la tête, & qui aiant été volé par des hipocrites avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'eſt aviſé de faire une comédie qu'on n'a jamais oſé montrer qu'à quelques intimes amis. Nous ne la donnons pas comme un ouvrage bien théâtral. Nous penſons même qu'elle n'eſt pas faite pour être jouée. Les uſages, le goût ſont trop changés depuis ce tems là. Les mœurs bourgeoiſes ſemblent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'yvrognes : c'eſt une mode qui était trop commune du tems de *Ninon*. On ſait que *Chapelle* s'enivrait preſque tous les jours. *Boileau* même dans ſes premiéres ſatires, le ſobre *Boileau* parle toujours de bouteilles de vin, & de trois ou quatre cabaretiers, ce qui ſerait aujourd'hui inſuportable.

Nous donnons ſeulement cette piéce comme un monument très ſingulier, dans lequel on re-

trouve mot pour mot ce que penſait *Ninon* ſur la probité & ſur l'amour. Voici ce qu'en dit l'abbé de *Château-neuf* page 121.

„ Comme le premier uſage qu'elle a fait de „ ſa raiſon a été de s'afranchir des erreurs vul- „ gaires, elle a compris de bonne heure qu'il „ ne peut y avoir qu'une même morale pour les „ hommes & pour les femmes. Suivant cette „ maxime qui a toujours fait la règle de ſa con- „ duite, il n'y a ni exemple, ni coutume qui „ put lui faire excuſer en elle la fauſſeté, l'in- „ diſcrétion, la malignité, l'envie, & tous les „ autres défauts, qui, pour être ordinaires aux „ femmes, n'en bleſſent pas moins les premiers „ devoirs de la ſocieté.

„ Mais ce principe qui lui fait ainſi juger des „ paſſions ſelon qu'elles ſont en elles-mêmes, l'en- „ gage auſſi par une ſuite néceſſaire à ne les pas „ condamner plus ſévérement dans l'un que dans „ l'autre ſexe. C'eſt pour cela, par exemple, „ qu'elle n'a jamais pu reſpecter l'autorité de l'o- „ pinion dans l'injuſtice qu'ont les hommes de ti- „ rer vanité de la même paſſion à laquelle ils ata- „ chent la honte des femmes, juſqu'à en faire „ leur plus grand, ou plutôt leur unique crime: „ de la même manière qu'on réduit auſſi leurs „ vertus à une ſeule, & que la probité qui com- „ prend toutes les autres, eſt une qualification „ auſſi inuſitée à leur égard, que ſi elles n'avaient „ aucun droit d'y prétendre.

Ce caractère eſt préciſément le même qu'on retrouve dans la piéce, & ces traits nous ont paru

ſufire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les amateurs des ſingularités de notre litérature, & ſurtout à ceux qui cherchent avec avidité tout ce qui concerne une perſonne auſſi ſinguliere que mademoiſelle *Ninon l'Enclos*. Le lecteur eſt ſeulement prié de faire atention que ce n'eſt pas la *Ninon* de vingt ans, mais la *Ninon* de quarante.

PERSONAGES.

NINON, femme de trente cinq à quarante ans, très bien mise; grand caractère du haut comique.

GOURVILLE l'ainé, grand nigaut, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers, l'air très gauche.

GOURVILLE le jeune, petit maître du bon ton.

Mr. GARANT, marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, pesant ses paroles, & l'air recueilli.

L'avocat PLACET, en rabat & en robe, l'air empesé, & déclamant tout.

Mr. AGNANT, bon bourgeois, buveur, & non pas yvrogne de comédie.

Mde. AGNANT, habillée & coifée à l'antique, bourgeoise acariatre.

LISETTE } valets de comédie dans l'ancien goût.
PICARD }

La scène est chez mademoiselle Ninon l'Enclos au Marais.

LE DÉPOSITAIRE, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NINON, GOURVILLE le jeune.

Le jeune GOURVILLE.

Ainſi, belle Ninon, votre philoſophie
Pardonne à mes défauts, & ſoufre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre ſoin.
Vous êtes tolérante, & j'en ai grand beſoin.

NINON.

J'aime aſſez, cher Gourville, à former la jeuneſſe.
Le fils de mon ami vivement m'intéreſſe.
Je touche à mon hyver, & c'eſt mon paſſe-tems
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printems.
N'étant plus bonne à rien déſormais pour moi-même,
Je ſuis pour le conſeil: voila tout ce que j'aime;
Mais la ſévérité ne me va point du tout.
Hélas! on ſait aſſez que ce n'eſt point mon goût.

L'indulgence à jamais doit être mon partage;
J'en eus un peu beſoin quand j'étais à votre âge.
Eh bien, vous aimez donc cette petite Agnant?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'eſt une aimable enfant.
Sa mère quelquefois dans la maiſon l'amène.
J'ai l'œil bon; j'ai prévu de loin votre frédaine;
Mais eſt-ce un ſimple goût, une inclination?

Le jeune GOURVILLE.

Du moins pour le préſent c'eſt une paſſion.
Un certain avocat pour mari ſe propoſe:
Mais auprès de la fille il a perdu ſa cauſe.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez ſu plaider.

Le jeune GOURVILLE.

Je ſuis aſſez heureux pour la perſuader.

NINON.

Sans doute, vous flatez & le père & la mère;
Et juſqu'à l'avocat: c'eſt le grand art de plaire.

Le jeune GOURVILLE.

J'y mets comme je puis, tous mes petits talens.
Le père aime le vin.

NINON.

C'eſt un vice du tems,
La mode en paſſera. Ces buveurs me déplaiſent;
Leur gaité m'aſſourdit, leurs vains diſcours me péſent.
J'aime peu leurs chanſons, & je hais leur fracas;
La bonne compagnie en fait très peu de cas.

Le jeune GOURVILLE.

La mère Agnant eſt bruſque, emportée & revêche,
Sotte, un oiſon bridé devenu pigriéche.
Bonne diableſſe au fond.

NINON.

Oui, voila trait pour trait
De nos très ſots voiſins le fidèle portrait.
Mais on doit ſe plier à ſoufrir tout le monde;
Les plats & lourds bourgeois dont cette ville abonde,
Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis ſeigneurs, nos pincés beaux eſprits:
C'eſt un mal néceſſaire & que ſouvent j'eſſuye.
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuye.

Le jeune GOURVILLE.

Mais Sophie eſt charmante & ne m'ennuyera pas.

NINON.

Ah! je vous avouerai qu'elle eſt pleine d'apas.
Aimez la, quitez la, mon amitié tranquile
A vos goûts quels qu'ils ſoyent ſera toujours facile.
A la droite raiſon dans le reſte ſoumis
Changez de voluptés, ne changez point d'amis,
Soyez homme d'honneur, d'eſprit & de courage.
Et livrez-vous ſans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoiqu'en diſent l'Aſtrée & Clélie & Cyrus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus.
L'amour n'exige point de raiſon, de mérite (*).
J'ai vû des ſots qu'on prend, des gens de bien qu'on quite.

(*) Ce ſont les propres paroles de Ninon, dans le petit livre de l'abbé de Château-neuf.

Je fus, & tout Paris l'a ſouvent publié,
Infidèle en amour, fidèle en amitié.
Je vous chéris Gourville, & pour toute ma vie.
Votre père n'eut pas de plus conſtante amie,
Dans des tems malheureux il arangea mon bien;
Je dois tout à ſes ſoins, ſans lui je n'aurais rien.
Vous ſavez à quel point j'avais ſa confiance;
C'eſt un plaiſir pour moi que la reconnaiſſance;
Elle occupe le cœur: je n'ai point de parens:
Et votre frère & vous me tenez lieu d'enfans.

Le jeune GOURVILLE.

Votre exemple m'inſtruit, votre bonté m'acable.
Ninon dans tous les tems fut un homme eſtimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu ſolidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant?

Le jeune GOURVILLE.

Pas trop.

NINON.

Voici le tems, où de votre fortune
Le nœud très délicat, l'intrigue peu commune,
Grace à monſieur Garant, poura ſe débrouiller.

Le jeune GOURVILLE.

Ce bon monſieur Garant me fait toujours bailler.
Il eſt ſi compaſſé, ſi grave, ſi ſévère!
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.
Il me fait trop ſentir que par un ſort fâcheux
Il manque à mon batême un paragraphe ou deux.

NINON.

On omit, il eſt vrai, le mot de légitime.
Gourville votre père eut la publique eſtime.
Il eut mille vertus; mais il eut entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop ſage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne poſſédez rien; mais ce monſieur Garant,
Son banquier autrefois, & ſon coreſpondant,
Pour deux cent mille francs étant ſon légataire,
N'en eſt, vous le ſavez, que le dépoſitaire.
Il fera ſon devoir, il l'a dit devant moi;
L'honneur eſt plus puiſſant, plus ſacré que la loi.

Le jeune GOURVILLE.

Je voudrais que l'honneur fut un peu plus honnête.
Cet homme de ſermons me rompt toujours la tête:
Directeur d'hôpitaux, ſindic & marguillier,
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je ſuis une tête légère,
Un jeune diſſolu, ſans mœurs, ſans caractère,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs.
Oui, je ſuis débauché; mais parbleu j'ai des mœurs.
Je ne dois rien, je ſuis fidèle à mes promeſſes;
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtreſſes,
Je bois ſans m'ennivrer; j'ai tout payé comptant;
Je ne vais point jouer, quand je n'ai point d'argent.
Tout marguillier qu'il eſt, ma foi je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

NINON.

Il eſt un tems pour tout.

Le jeune GOURVILLE.

Monſieur mon frère ainé,
Je l'avoue, a l'eſprit tout autrement tourné.
Il eſt ſage & profond, ſa conduite eſt auſtère;
Il lit les vieux auteurs & ne les entend guère:
Il mépriſe le monde. Eh bien, qu'il ſoit un jour
Pour prix de ſes vertus marguillier à ſon tour.
Et que monſieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui ſeul me concerne,
C'eſt le plaiſir; l'argent, voyez-vous, ne m'eſt rien.
Je ſuis aſſez content d'un honnête entretien.
L'avarice eſt un monſtre; & pourvu que je puiſſe
Suplanter l'avocat, mon ſort eſt trop propice.

NINON.

Tout réuſſit aux gens qui ſont doux & joyeux.
Pour monſieur votre aîné, c'eſt un fou ſérieux:
Un précepteur maudit maitriſant ſa jeuneſſe
Chargea d'un joug peſant ſa docile faibleſſe,
De ſombres viſions tourmenta ſon eſprit,
Et l'âge a conſervé ce que l'enfance y mit.
Il s'eſt fait à lui-même un bien triſte eſclavage.
Malheur à tout eſprit qui veut être trop ſage.
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déja dit,
D'un jeune écervelé quand il a de l'eſprit.
Mais un jeune pédant fut-il très eſtimable,
Deviendra, s'il perſiſte, un être inſuportable.
Je ris, lorſque je vois que votre frère a fait
L'extravagant deſſein d'être un homme parfait.

Le jeune GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon eſt un plaiſant prodige.

NINON.

Le parti qu'il a pris n'eſt pas ce qui m'aflige.
J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots.
Et je crains les fripons qui gouvernent les ſots.

Le jeune GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCENE II.

NINON, le jeune GOURVILLE, monſieur GARANT en manteau noir, grand rabat, gands blancs, large perruque.

Monſieur GARANT.

JE me ſuis fait atendre.
Le tems, vous le ſavez, eſt dificile à prendre;
Mes emplois ſont bien lourds.

NINON.

Je le ſais.

Monſieur GARANT.

Bien peſans.

NINON.

C'eſt ajouter beaucoup.

Monſieur GARANT.

Sans mes ſoins vigilans;
Sans mon activité....

NINON.

Fort bien.

Monſieur GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit....

NINON.

Encor!

Monſieur GARANT.

L'œuvre aurait pu, je penſe,
Soufrir un grand déchet; mais j'ai tout réparé.

GOURVILLE.

Ah! tout Paris en parle, & vous en ſait bon gré.

Monſieur GARANT.

Les pauvres ſont d'ailleurs ſi pauvres! leurs ſoufrances
Me percent tant le cœur, que de leurs doléances
Je m'aflige toujours.

NINON.

Il faut les ſecourir;
C'eſt un devoir ſacré.

Monſieur GARANT.

Leurs maux me font ſoufrir!

Le jeune GOURVILLE.

Vous régiſſez ſi bien leur petite finance,
Que les pauvres bientôt ſeront dans l'opulence.

NINON.

Ça, monſieur l'aumonier, vous ſavez que céans
Il eſt ainſi qu'ailleurs, de jeunes indigens,
Ils ſont recommandés à vos nobles largeſſes.
Vous n'avez pas, ſans doute, oublié vos promeſſes.

Monſieur GARANT.

Vous ſavez que mon cœur eſt toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré

Par

Par ce parfait ami, ce cher monſieur Gourville,
Si bon pour ſes amis, — qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima; — qui fut ſi bon pour moi,
Si généreux! — je ſais tout ce que je lui dois.
L'honneur, la probité, l'équité, la juſtice,
Ordonnent qu'un ami ſans réſerve accompliſſe
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah! que c'eſt parler bien!

Le jeune GOURVILLE.

Il eſt fort éloquent.

Monſieur GARANT.

Que dites-vous là?

Le jeune GOURVILLE.

Rien.

NINON (*le contrefaiſant.*)

Je me flate, je crois, je ſuis perſuadée,
Je me ſens convaincue, & ſurtout j'ai l'idée,
Que vous rendrez bientôt les deux cents mille francs
A votre ami ſi cher, ès mains de ſes enfans.

Monſieur GARANT.

Madame, il faut payer ſes dettes légitimes;
Et les moindres délais en ce cas ſont des crimes;
L'honneur, la probité, le ſens & la raiſon,
Demandent qu'on s'aplique avec atention
A remplir ſes devoirs, à ne nuire à perſonne,
A voir quand & comment, à qui, pourquoi l'on donne,

A bien conſidérer ſi le droit eſt lézé,
Si tout eſt bien en ordre.

NINON.

Eh rien n'eſt plus aiſé....
Des deux cents mille francs n'êtes vous pas le maître?

Monſieur GARANT.

Oh oui. Son teſtament le fait aſſez connaître.
Je les dois recevoir en louis trébuchans.

NINON.

Eh bien, à chacun d'eux donnez cent mille francs.

Le jeune GOURVILLE.

Le compte eſt clair & net.

Monſieur GARANT.

Oui, cette arithmétique
Eſt parfaite en ſon genre, & n'a point de replique;
Égales portions.

NINON.

Par cette égalité
Vous aſſurez la paix de leur ſocieté.

Monſieur GARANT.

Soyez ſûre que l'un n'aura pas plus que l'autre,
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée eſt la vôtre?
Tout eſt réglé, monſieur....

Monſieur GARANT.

Il faudra mûrement
Conſulter ſur ce cas quelque avocat ſavant,
Quelque bon procureur, quelque habile notaire,
Qui puiſſe prévenir toute fâcheuſe afaire.

Il faut fermer la bouche aux malins héritiers
Qui pouraient méchamment répéter les deniers.

Le jeune GOURVILLE.

Mon père n'en a point.

Monſieur GARANT.

Hélas! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il ſort de deſſous terre
Mille collatéraux qu'on ne connaiſſait pas.
Voyez que de chagrins, de peines, d'embaras,
Si jamais il fallait que par quelque artifice
J'éludaſſe les loix de la ſainte juſtice!
L'honneur, vous le ſavez, qui doit conduire tout...

NINON.

Le véritable honneur eſt très-fort de mon goût,
Mais il ſait écarter ces craintes ridicules.
Il eſt de certains cas où j'ai peu de ſcrupules.

Monſieur GARANT.

J'en ſuis perſuadé, madame, je le crois;
C'eſt mon opinion... mais la rigueur des loix,
De ces collatéraux, les plaintes, les murmures,
Et les prétentions avec les procédures....

NINON.

Ayez des procédés; je réponds du ſuccès.

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'eſt point là du tout une afaire à procès.

Monſieur GARANT.

Vous ne connaiſſez pas, madame, les afaires,
Leurs détours, leurs dangers, les loix & leurs myſtéres.

NINON.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'inſtant
Répondre à vos diſcours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Liſette
Qu'elle m'aporte ici cette grande caſſette.
Elle ſait ce que c'eſt.

Le jeune GOURVILLE.

J'y cours.

SCENE III.

NINON, monſieur GARANT.

Monſieur GARANT.

Avec chagrin,
Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train,
De mauvais ſentimens.... une allure mauvaiſe.
Je crains que s'il était un jour trop à ſon aiſe...
Il ne ſe confirmât dans le mal....

NINON.

Mais vraiment,
Vous me touchez le cœur par un ſoin ſi prudent.

Monſieur GARANT.

Il eſt fort libertin, une trop grande aiſance —
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence —
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux; mais trop de pauvreté

Dans des dangers plus grands peut plonger la jeuneſſe:
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richeſſe;
Point d'excès, mais ſon bien lui doit apartenir.

Monſieur GARANT.

D'accord, c'eſt à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et ſon frère?

Monſieur GARANT.

Ah! pour lui ce ſont d'autres afaires,
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

NINON.

Comment done?...

Monſieur GARANT.

Vous avez acheté ſous ſon nom,
Quand ſon père vivait, votre propre maiſon.

NINON.

Oui...

Monſieur GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que ſon père lui fit.

Monſieur GARANT.

Mais cela n'eſt pas ſage.
Nous y remédierons. Je vous en parlerai;
J'ai d'honnêtes deſſeins que je vous confierai...
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah!

Monſieur GARANT.

Vous ſavez le monde.

NINON.

Ah monſieur!

Monſieur GARANT.

Vous avez la ſcience profonde
Des ſecrettes façons dont on peut ſe pouſſer,
Être conſidéré, s'intriguer, s'avancer,
Vous êtes éclairée, aviſée & diſcrette.

NINON.

Et ſurtout patiente.

SCENE IV.

NINON, monſieur GARANT, le jeune GOURVILLE, LISETTE, un laquais.

LISETTE.

AH! la lourde caſſette!
Comment voulez-vous donc que j'aporte cela?
Picard la traine à peine.

NINON.

Allons vite, ouvrons la.

LISETTE.

C'eſt un vrai cofre fort.

NINON.

C'eſt le très-faible reſte
De l'argent qu'autrefois dans un péril funeſte,

Étant contraint de fuir, Gourville me laiſſa,
Longtems à ſon retour dans ce cofre il puiſa.
Le compte eſt de ſa main. Allez tous deux ſur l'heure
Donner à ſes enfans le peu qu'il en demeure.
Ce ſera pour chacun, je crois, deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils ſoient reçus.
Pour leurs menus plaiſirs ils en feront uſage,
Atendant que monſieur faſſe un plus grand partage.

(*On remporte le cofre.*)

LISETTE.

J'y cours, je fais compter.

Le jeune GOURVILLE.

L'adorable Ninon!

NINON (*à Garant.*)

Pour remplir ſon devoir il faut peu de façon.
Vous le voyez, monſieur.

Monſieur GARANT.

Cela n'eſt pas de l'ordre:
Dans l'exacte équité la juſtice y peut mordre.
Cette caiſſe au défunt apartint autrefois;
Et les collatéraux réclameront leurs droits:
Il faut pour préalable en faire un inventaire.
Je ſuis exécuteur qu'on dit teſtamentaire.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien, exécutez les généreux deſſeins
D'un ami qui remit ſa fortune en vos mains.

Monſieur GARANT.

Allez, j'en ſuis chargé; n'en ſoyez point en peine.

NINON.

Quand aporterez-vous cette petite aubaine?

Des deux cents mille francs en contrats bien dreſſés?
Quand ſatisferez-vous ces devoirs ſi preſſez?

Monſieur GARANT.

Bientôt. L'œuvre m'atend & les pauvres gémiſſent.
Lorſque je ſuis abſent tous les ſecours languiſſent.
Adieu....

(*Il fait deux pas & revient.*)

Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnes legérement.

NINON.

Eh fi donc!

Monſieur GARANT (*revenant encor, la tirant à l'écart.*)

La débauche, hélas! de toute eſpèce,
A la perdition conduira ſa jeuneſſe.
Il diſſipera tout; je vous en avertis.

Le jeune GOURVILLE.

Hem! que dit-il de moi?

Monſieur GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec diſcrétion je m'explique à madame. —
(*bas à Ninon.*)
Il eſt très-inconſtant.

NINON.

Ah! cela perce l'ame.

Monſieur GARANT.

Il a déja ſéduit notre voiſine Agnant,
Çela fera du bruit.

NINON.

Ah! mon Dieu le méchant!

Courtiſer une fille! ô ciel eſt-il poſſible!

Monſieur GARANT.

C'eſt comme je le dis.

NINON.

Quel crime irémiſſible!

Monſieur GARANT (*à Ninon.*)

Un mot dans votre oreille.

Le jeune GOURVILLE.

Il lui parle tout bas;

C'eſt mauvais ſigne...

NINON (*à Garant qui ſort.*)

Allez, je ne l'oublierai pas.

SCENE V.

NINON, le jeune GOURVILLE.

Le jeune GOURVILLE.

QUe vous diſait-il donc?

NINON.

Il voulait, ce me ſemble,
Par pure probité nous mettre mal enſemble.

Le jeune GOURVILLE.

Entre nous je commence à penſer à la fin,
Que cet original eſt un maître Gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez moi, le penſer ſans ſcrupule,
On peut être à la fois fripon & ridicule.

Avec ſon verbiage & ſes fades propos,
Ce fat dans le quartier ſéduit les idiots.
Sous un amas confus de paroles oiſeuſes,
Il penſe déguiſer ſes trames ténébreuſes.
J'aime fort la vertu, mais pour les gens ſenſés,
Quiconque en parle trop n'en eut jamais aſſez.
Plus il veut ſe cacher, plus on lit dans ſon ame,
Et que ceci ſoit dit & pour homme & pour femme.
Enfin, je ne veux point par un zèle imprudent,
Garantir la vertu de ce monſieur Garant.

Le jeune GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCENE VI.

NINON, le jeune GOURVILLE, LISETTE.

NINON.

EH bien, chère Liſette,
Ma petite ambaſſade a-t-elle été bien faite?
Son frère a-t-il de vous reçu ſon contingent?

LISETTE.

Oui, madame, à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Eſt-il bien ſatisfait?

LISETTE.

Point du tout, je vous jure.

NINON.

Comment?

LISETTE.

Oh! les ſavans ſont d'étrange nature.
Quel étonnant jeune homme, & qu'il eſt triſte & ſec!
Vous l'euſſiez vu courbé ſur un vieux livre grec,
Un bonnet ſale & gras qui cachait ſa figure,
De l'encre au bout des doigts compoſaient ſa parure;
Dans un tas de papiers il était enterré;
Il ſe parlait tout bas comme un homme égaré.
De lui dire deux mots je me ſuis hazardée.
Madame, il ne m'a pas ſeulement regardée.
(*En élevant la voix.*)
J'aporte de l'argent, monſieur, *qui vous eſt dû;*
Monſieur, c'eſt de l'argent. Il n'a rien répondu,
Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire:
Ce bruit l'a réveillé. *Voila deux mille écus,*
Monſieur, que ma maîtreſſe avait pour vous reçus.
Hem! qui, quoi, m'a-t-il dit; allez chez les notaires;
Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les afaires.
Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.
Monſieur, ils ſont à vous, prenez-les, les voilà.
Il a repris ſoudain papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
Pourquoi boire? a-t-il dit, fi! rien n'eſt ſi vilain
Que de s'accoutumer à boire ſi matin?
Enfin, il a compris ce qu'il devait entendre;
Voilà les ſacs, dit-il, & vous pouvez y prendre
Tout ce qu'il vous plaira pour la commiſſion:
Nous avons pris, madame, avec diſcrétion.

Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
Pour voir de nos cinq doigts la modeſtie honnête,
Et nous ſommes partis avec étonnement,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
Avez-vous vu jamais un mortel plus bizare?

NINON.

Il en faut convenir, ſon caractère eſt rare.
La nature a conçu des deſſeins diférens,
Alors que ſon caprice a formé ces enfans.
Un contraſte parfait eſt dans leurs caractères;
Et le jour & la nuit ne ſont pas plus contraires.

Le jeune GOURVILLE.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

LISETTE.

Moi, de tout mon pouvoir, je l'aime auſſi, monſieur,
J'ai toujours remarqué ſans trop oſer le dire,
Que vous aimez aſſez les gens qui vous font rire.

NINON.

Je ne ris point de lui, Liſette, je le plains;
Il a le cœur très-bon, je le ſais; mais je crains
Que cette averſion des plaiſirs & du monde,
Des uſages, des mœurs l'ignorance profonde;
Ce goût pour la retraite & cette auſtérité
Ne produiſent bientôt quelque calamité.
Pour ce monſieur Garant ſa pleine confiance,
Allarme ma tendreſſe, accroit ma défiance:
Souvent un eſprit gauche en ſa ſimplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

Le jeune GOURVILLE.

Oh ! je vais de ce pas laver ſa tête aînée,
De ſa ſotte raiſon la mienne eſt étonnée ;
Je lui parlerai net, & je veux à la fin,
Pour le débarbouiller en faire un libertin.

NINON.

Puiſſiez-vous tous les deux être plus raiſonnables ;
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un eſprit trop vif la piquante gaîté,
Qu'un précoce Caton, de ſageſſe hébété,
Occupé triſtement de miſtiques ſyſtèmes,
Inutile aux humains & dupe des ſots mêmes.

Le jeune GOURVILLE.

Il faut vous avouer qu'avec diſcrétion,
Dans mes amours nouveaux je me ſers de ſon nom ;
Afin que ſi la mère a jamais connaiſſance,
Des miſtères ſecrets de notre intelligence,
Aux mots de ſinderèſe & de componction,
La lettre lui paraiſſe une exhortation ;
Un eſſai de morale envoyé par mon frère.
Nous écrivons tous deux d'un même caractère ;
En un mot, ſous ſon nom, j'écris tous mes billets,
En ſon nom prudemment les meſſages ſont faits.
C'eſt un fort grand plaiſir que ce petit miſtère.

NINON.

Il eſt un peu ſcabreux, & je crains cette mère.
Prenez bien garde, au moins ; vous vous y méprendrez.
Vos diſcours de vertu ſeront peu meſurés ;

Tout ſera reconnu.

Le jeune GOURVILLE.

Le tour eſt aſſez drole.

NINON.

Mais c'eſt du loup berger que vous jouez le rôle.

Le jeune GOURVILLE.

D'ailleurs, je ſuis très-bien, déja dans la maiſon;
A la mère toujours je dis qu'elle a raiſon;
Je bois avec le père, & chante avec la fille;
Je deviens néceſſaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas?

NINON.

Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi, les jeunes gens ont bien ſouvent du bon.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GOURVILLE l'aîné, tenant un livre, le jeune GOURVILLE, (*tous deux arivent & continuent la converſation*,) l'aîné eſt vétu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.

Le jeune GOURVILLE.

N'Es-tu donc pas honteux en éfet à ton âge,
De vouloir devenir un grave perſonnage?
Tu forces ton inſtinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la ſtupidité.
Qui peut donc contre toi t'inſpirer tant de haine?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou, qui des pieds & des mains
Se plairait d'écraſer les fleurs de ſes jardins,
De peur d'en ſavourer le parfum délectable?
Le ciel a formé l'homme animal ſociable.
Pourquoi nous fuir, pourquoi ſe refuſer à tout?
Être ſans amitié, ſans plaiſirs & ſans goût,
C'eſt être un homme mort. Oh la plaiſante gloire
Que de gâter ſon vin de crainte de trop boire.
Comme te voila fait! le teint jaune & l'œil creux,
Penſes-tu plaire au ciel en te rendant hideux?
Au monde en atendant ſois très ſûr de déplaire.-
La charmante Ninon qui nous tient lieu de mère

Voit avec grand chagrin, qu'en ta propre maiſon,
Loin d'elle, & loin de moi, tu languis en priſon:
Eſt-ce monſieur Garant qui par ſon éloquence
Nourit de tes travers la lourde extravagance!
Allons; imite moi, ſonge à te réjouir,
Je prétends malgré toi te donner du plaiſir.

GOURVILLE l'aîné.

De ſi vilains propos, une telle conduite
Me font pitié, monſieur, j'en prévois trop la ſuite.
Vous ferez à coup ſûr une mauvaiſe fin.
Je ne peux plus ſoufrir un ſi grand libertin.
De cette maiſon-ci je connais les ſcandales.
Il en peut ariver des choſes bien fatales:
Déja monſieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plus reſter, & j'ai pris mon parti.

Le jeune GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE l'aîné.

Monſieur Garant, mon frère,
Que vous calomniez, eſt d'un tel caractère,
De probité, d'honneur.... de vertu... de...

Le jeune GOURVILLE.

Je voi
Que déjà ſon beau ſtile a paſſé juſqu'à toi.

GOURVILLE l'aîné.

Il met diſcrétement la paix dans les familles,
Il garde la vertu des garçons & des filles;
Je voudrais juſqu'à lui, s'il ſe peut, m'exalter:
Allez dans le beau monde; allez vous y jetter;
Plongez-

Plongez-vous jusqu'au cou dans l'ordure brillante
De ce monde éfréné dont l'éclat vous enchante;
Moquez-vous plaisamment des hommes vertueux:
Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux,
Ces plaisirs dans lesquels tout le jour se consume,
Et la douceur desquels produit tant d'amertume.

Le jeune GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE l'aîné.

Allez, je sais tout ce qu'il faut savoir.
J'ai bien lu.

Le jeune GOURVILLE.

Va, lis moins; mais aprends à mieux voir.
Tu pouras tout au plus quelque jour faire un livre.
Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux tu vivre?

GOURVILLE l'aîné.

Avec personne.

Le jeune GOURVILLE.

Quoi tout seul dans un désert?

GOURVILLE l'aîné.

Oh! je fréquenterai souvent madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE (*en riant.*)

Madame Aubert!

GOURVILLE l'aîné.

Eh oui, madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE.

Parente
Du marguillier Garant?

GOURVILLE l'aîné.

Oui, pieuse & savante;

D'un eſprit tranſcendant, d'un mérite accompli.

Le jeune GOURVILLE.

La connais-tu !

GOURVILLE l'aîné.

Non, mais ſon logis eſt rempli
Des gens les plus verſés dans les vertus pratiques :
Elle connait à fond tous les auteurs miſtiques.
Elle reçoit ſouvent les plus graves docteurs,
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

Le jeune GOURVILLE.

Madame Aubert t'atend ?

GOURVILLE l'aîné.

Oui ; mon tuteur fidèle,
Monſieur Garant me mène enfin dîner chez elle.

Le jeune GOURVILLE.

Chez ſa couſine !

GOURVILLE l'aîné.

Eh oui.

Le jeune GOURVILLE.

Cette femme de bien ?

GOURVILLE l'aîné.

Elle même, & je veux, après cet entretien,
Ne hanter déſormais que de tels caractères,
Dont l'eſprit ſoit inſtruit, & les mœurs ſoient auſtères.
Je ne veux plus vous voir, & je préfère un trou,
Un hermitage, un antre...

Le jeune GOURVILLE (*en l'embraſſant.*)

Adieu, mon pauvre fou.

SCENE II.

GOURVILLE l'aîné ſeul.

JE pleure ſur ſon ſort ; je voila qui s'abime.
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.
(*Il s'aſſied & ouvre un livre.*)
Que Garaſſe a raiſon ! qu'il peint bien à mon ſens
Les travers odieux de tous nos jeunes gens !
Qu'il enflamme mon cœur, & qu'il le fortifie,
Contre les paſſions qui tourmentent la vie.
(*Il lit encore.*)
C'eſt bien dit, oui, voila le plan que je ſuivrai.
Du ſentier des méchans je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amuſemens, les ſpectacles, les belles.
(*Il ſe leve.*)
Quel plaiſir noble & doux de haïr les plaiſirs ?
De ſe dire en ſecret, me voilà ſans deſirs,
Je ſuis maître de moi, juſte, inſenſible, ſage,
Et mon ame eſt un roc au milieu de l'orage.
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis
Ces converſations, ces ſoupers, ces amis.
Je ſouris de pitié de voir qu'on me préfère
Sans nul ménagement mon étourdi de frère.
Il plait à tout le monde, il eſt tout fait pour lui.
C'en eſt trop. Pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conſerve à Ninon de la reconnaiſſance,
Elle eut ſoin de nous deux au ſortir de l'enfance.

Et malgré ſes écarts, elle a des ſentimens
Qu'on eut pris pour vertu, peut-être en d'autres tems.
Mais.... (*Il ſe mord le doigt & fait une grimace éfroyable.*)

SCENE III.

GOURVILLE l'aîné, monſieur GARANT.

Monſieur GARANT.

EH bien, mon très-cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez vous fuir l'azile ?

GOURVILLE l'aîné.

J'y ſuis très réſolu.

Monſieur GARANT.

Ce logis infecté
N'était point convenable à votre piété.
Sortez en promtement — mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de monſieur votre père ?

GOURVILLE l'aîné.

Tout ce qu'il vous plaira; vous en diſpoſerez.

Monſieur GARANT.

L'argent eſt inutile aux cœurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde;
Et votre indifférence en ce point eſt profonde;
Je veux bien m'en charger; je les ferai valoir,
Pour les pauvres s'entend .... vous aurez le pouvoir

D'en repéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! que vous m'obligez! je ne pourai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

Monſieur GARANT.

Je peux avoir à vous d'autres ſommes en caiſſe.
Eh! eh!...

GOURVILLE l'aîné.

L'on me l'a dit — Mon Dieu je vous les laiſſe,
Vous voulez bien encor en être embaraſſé?

Monſieur GARANT.

Je mettrai tout enſemble.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, c'eſt fort bien penſé.

Monſieur GARANT.

Or ça, votre deſſein de chercher domicile
Eſt très juſte, & très bon; mais il eſt inutile;
La maiſon eſt à vous; gardez-vous d'en ſortir,
Et priez ſeulement Ninon d'en déguerpir.
Par mille éclats fâcheux la maiſon polluée,
Quand vous y vivrez ſeul, ſera purifiée,
Et je pourais bien même y loger avec vous.

GOURVILLE l'aîné.

Cet honneur me ſerait bien utile & bien doux;
Mais je ne me ſens pas l'ame encor aſſez forte,
Pour chaſſer une femme & la mettre à la porte.
C'eſt un acte pieux; mais l'honneur a ſes droits.
Et vous ſavez, monſieur, tout ce que je lui dois.

Pourais-je ſans rougir dire à ma bienfaitrice,
Sortez de la maiſon, & rendez-vous juſtice;
Cela n'eſt-il pas dur ?

Monſieur GARANT.

Un tel ménagement
Eſt bien louable en vous, & m'émeut puiſſamment.
Ce ſcrupule d'abord a barré mes idées;
Mais j'ai conſidéré qu'elles ſont bien fondées.
Le déſordre eſt trop grand. Votre propre danger
A la faire ſortir devrait vous engager.
Sachez que votre frère entretient avec elle,
Une intrigue odieuſe, indigne, criminelle,
Un ſcandaleux commerce — un... je n'oſe parler
De tout ce qui s'eſt fait, — tant je m'en ſens troublé.

GOURVILLE l'aîné.

Voila donc la raiſon de cette préférence
Qu'on lui donnait ſur moi !

Monſieur GARANT.

Sentez la conſéquence.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'aurais pu jamais la deviner ſans vous.
Les vilains ! — Grace au ciel je n'en ſuis point jaloux.
Je n'imaginais pas qu'un ſi grand fou dût plaire.

Monſieur GARANT.

Les foux plaiſent par fois.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! j'en ſuis en colère
Pour l'honneur du Marais.

Monſieur GARANT.

Il faut premiérement
Détourner loin de nous ce ſcandale impudent.
Mais avec l'air honnête, avec toute décence,
Avec tous les dehors que veut la bienſéance,
Nous avons concerté que de cette maiſon,
Vous feriez pour un tiers une donation,
Un acte bien ſecret que je pourais vous rendre.
Armé de cet écrit je puis tout entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis;
Et vous aurez vos droits ſans être compromis.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, l'idée eſt profonde, il a raiſon. Les ſages
Sur le reſte du monde ont de grands avantages.
Je ſignerai demain.

Monſieur GARANT.

Ce ſoir, votre cadet
Reviendra vous braver comme il a toujours fait.
Tout ſe moque de vous, laquais, cocher, ſervante.
Ils traitent la vertu de choſe impertinente.

GOURVILLE l'aîné.

La vertu!

Monſieur GARANT.

Vraiment, oui. Toujours un marguillier,
A ſoin d'avoir en poche encre, plume, papier.
Venez, l'acte eſt dreſſé. Cet honnête artifice,
Eſt, comme vous voyez, dans l'exacte juſtice.
Signez ſur mon genou. (*Il lève ſon genou.*)

GOURVILLE l'aîné (*en ſignant.*)

Je ſigne aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait de ſi prudent.

Monſieur GARANT.

Je rédigerai tout dès ce ſoir par notaire.

GOURVILLE l'aîné.

Vous êtes, je le vois, très actif en afaire.

Monſieur GARANT.

Vous pouvez du logis ſortir dès à préſent.

GOURVILLE l'aîné.

Oui!

Monſieur GARANT.

Donnez-moi la clef de votre apartement.

GOURVILLE l'aîné.

La voilà.

Monſieur GARANT.

Tout eſt bien, & puis chez ma couſine,
Chez la ſavante Aubert notre illuſtre voiſine —
Nous irons faire enſemble un diner familier.

GOURVILLE l'aîné.

Vous m'enchantez.

Monſieur GARANT.

Elle eſt la perle du quartier:
Il eſt dans ſa maiſon des doctes aſſemblées,
Des converſations utiles & réglées;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,
Des ſavans pleins de grecs, de brillans orateurs,
Avec quelques abbés, gens de l'académie,
Tous pétris du vrai ſuc de la philoſophie.

GOURVILLE l'aîné.

Et c'eſt là juſtement tout ce qu'il me falait;
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.
Vous me faites penſer: vous êtes mon Socrate,
Je ſuis Alcibiade. Ah! que cela me flate!
Me voilà dans mon centre.

Monſieur GARANT.

On n'eſt jamais heureux
Qu'avec des gens de bien, ſavans & vertueux.
Chez ma couſine Aubert, mon fils, allez vous rendre.
Je ne me ferai pas, je crois, longtems atendre.

GOURVILLE l'aîné.

J'y vais.

SCENE IV.

NINON, monſieur GARANT, GOURVILLE l'aîné.

NINON (*à Gourville l'aîné.*)

AH! ah! monſieur, vous ſortez donc enfin!
Vous vous humaniſez, & votre noir chagrin
Cède au beſoin qu'on a de vivre en compagnie.
Le plaiſir ſied très bien à la philoſophie:
La ſolitude accable, & cauſe trop d'ennui.
Eh bien, où comptez-vous de dîner aujourd'hui?

GOURVILLE l'aîné.

Avec des gens de bien, madame.

NINON.

Et mais!... j'eſpère...
Que ce n'eſt pas avec des fripons.

GOURVILLE l'aîné.

Au contraire.

NINON.

Et vos convives ſont?

GOURVILLE l'aîné.

Des docteurs très ſavans.

NINON.

On en trouve, en éfet, de très honnêtes gens,
Et chez qui la vertu n'ofre rien que d'aimable.

GOURVILLE l'aîné.

L'heure preſſe, avec eux je vais me mettre à table.

NINON.

Allez, c'eſt fort bien fait.

SCENE V.

NINON, monſieur GARANT.

NINON.

QUelle mauvaiſe humeur!
Il ſemble, en me parlant, qu'il ſoit rempli d'aigreur,
En ſavez-vous la cauſe?

Monſieur GARANT.

Eh oui, je ſuis ſincère,
La cauſe eſt en éfet ſon méchant caractère.

NINON.

Je ſavais qu'il était & biſare, & pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eut le cœur méchant.

Monſieur GARANT.

Allez, je m'y connais: vous pouvez être ſûre,
Qu'il n'eſt point d'ame au fond plus ingrate & plus dure.

NINON.

Il eſt vrai qu'en éfet de mon petit préſent
Il n'a pas daigné faire un ſeul remerciment.
Mais c'eſt diſtraction, manque de ſavoir vivre;
Et pour l'inſtruire mieux, le monde eſt un grand livre.

Monſieur GARANT.

Je vous dis que ſon cœur eſt pour jamais gâté,
Endurci, cangrené, méchant — au mal porté,
Faux.. avec fauſſeté. Ses allures ſecrètes,
Sombres....

NINON (*riant.*)

Vous prodiguez aſſez les épithètes.

Monſieur GARANT.

Il ne peut vous ſoufrir. Il vient de s'engager
A vendre ſa maiſon, pour vous en déloger. —
Vous en riez.

NINON.

La choſe eſt-elle bien certaine?

Monſieur GARANT.

J'en ſais témoin; j'ai vu cet éfet de ſa haine;
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté:
C'eſt l'uſage qu'il fait de ſa majorité.
Quel homme!

NINON.

Ce n'eſt rien, n'en ſoyez point en peine,
Cela s'ajuſtera.

Monſieur GARANT.

Craignez tout de ſa haine.

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réuſſir.

Monſieur GARANT.

De cette ingratitude il faut le bien punir,
Qu'il ſorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite.

Monſieur GARANT.

Pour moi je l'abandonne, & je le deshérite.
De ſes cent mille francs il n'aura ma foi rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, monſieur, je le crois bien.

Monſieur GARANT.

Que nous ſommes à plaindre! un bon ami nous laiſſe
De ſes deux chers enfans à guider la jeuneſſe.
L'un eſt un garnement, turbulent, éfronté,
A la perdition par le vice emporté.
L'autre eſt fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant. — De tous deux il faudra nous défaire.

NINON.

Me le conſeillez-vous?

Monſieur GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur & de vos vrais amis.

Prenez un parti ſage... Écoutez... Cette caiſſe
Dont vous avez tantôt fait ſi promte largeſſe
Était-elle bien pleine autrefois ?

NINON.

Juſqu'au bord.
De notre ami défunt c'était le cofre fort ;
Vous le ſavez aſſez.

Monſieur GARANT.

Selon que je calcule,
Vous avez amaſſé loyaument, ſans ſcrupule,
Un bien conſidérable, une fortune ?

NINON.

Non,
Mais mon bien me ſufit pour tenir ma maiſon.

Monſieur GARANT.

Vous avez du crédit : une dame importante
Eſt liée avec vous d'une amitié conſtante,
Et ſi vous le vouliez, vous pouriez quelque jour
Faire beaucoup de bien, vous produiſant en cour.

NINON.

A la cour ! moi ! monſieur, que le ciel m'en préſerve.
Si j'ai quelques amis, il faut avec réſerve
Ménager leurs bontés, craindre d'importuner,
Ne les inviter point à nous abandonner.
Pour garder ſon crédit, monſieur, n'en uſons guères.

Monſieur GARANT.

Il le faut réſerver pour les grandes afaires ;
Pour les grands coups, madame, oui, vous avez raiſon ;
Et votre ſentiment eſt ici ma leçon.

(*Il s'aproche un peu d'elle, & après un moment de silence.*)

Je dois avec candeur vous faire une ouverture,
Pleine de confiance, & d'une amitié pure.
Je suis riche, il est vrai, mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

Monsieur GARANT.

Il vous faut un état. Vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oh oui.

Monsieur GARANT.

Quel bon ménage
Se formerait bientôt de nos biens rassemblés,
Loin de ces deux marmots du logis exilés!
Les deux cent mille francs, croissant notre fortune,
Entreraient de plein saut dans la masse commune.
Vous pouriez employer votre art persuasif,
A nous faire obtenir un poste lucratif.
Vous feriez dans le monde avec plus d'importance.
Il faut que le crédit augmente votre aisance;
Que des prudes surtout la noble faction,
Célébrant de vos mœurs la réputation,
Et s'enorgueillissant d'une telle conquête,
A vous bien épauler se tienne toujours prête.
Avec un pot de vin, j'aurais par ce canal
Un fortune brevet de fermier général.

Nous pourions ſourdement, ſans bruit, ſans peine aucune,
Placer, à cent pour cent, ma petite fortune;
Et votre rare eſprit, tout bas ſe moquerait
De tout le genre humain qui vous reſpecterait.
Vous ne répondez rien.

NINON.

C'eſt que je conſidère,
Avec maturité, cette ſublime afaire. —
Vous voulez m'épouſer?

Monſieur GARANT.

Sans doute, je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'eſprit, tant d'atraits:
C'eſt à quoi j'ai penſé, dès que mon fort proſpère
De deux cent mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu?

Monſieur GARANT.

J'ai combatu longtems
Les inſpirations de ces deſirs puiſſans;
Mais en les combinant avec juſteſſe extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
Calculant, rabatant, j'ai vu pour réſultat
Qu'il eſt tems en éfet, que vous changiez d'état,
Que nous nous convenons, & qu'un amour ſincère
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'atendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.

J'eus longtems pour l'hymen un peu de répugnance :
Son joug éfarouchait ma libre indépendance.
C'eſt un frein reſpectable : & ſi je l'avais pris,
Croyez que ſes devoirs auraient été remplis :
Je fus dans ma jeuneſſe, un tant ſoit peu légère.
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

Monſieur GARANT.

Madame, croyez-moi ; tout ce qui s'eſt paſſé
Fait peu d'impreſſion ſur un eſprit ſenſé.
Ces bagatelles là n'ont rien qui m'intimide :
Je vais droit à mon but, & je penſe au ſolide.

NINON.

Eh bien, j'y penſe auſſi : vos ofres à mes yeux
Préſentent des objets qui ſont bien ſpécieux.
Il eſt vrai qu'on pourait m'imputer par envie
Je ne ſais quoi d'injuſte, & quelque hypocriſie.

Monſieur GARANT.

Et mon Dieu, c'eſt par-là, qu'on réuſſit toujours.

NINON.

Oui, la monnaye eſt fauſſe ; elle a pourtant du cours.
Que me ſont, après tout, les enfans de Gourville ?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.

Monſieur GARANT.

Il faut l'être à nous ſeuls ; & ſonger en éfet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

NINON.

J'admire vos raiſons, & j'en ſuis pénétrée.

Monſieur GARANT.

Ah ! je me doutais bien, que votre ame éclairée

En

En ſentirait la force & le vrai fondement,
Le poids....

NINON.

Oui, tout cela me péſe infiniment.

Monſieur GARANT.

Vous vous rendez.

NINON.

Ce ſoir vous aurez ma réponſe;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

Monſieur GARANT.

Ah! vous me raviſſez: je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts qui me touchent ſi fort;
Mais ſi vous connaiſſiez quel éfet font vos charmes,
Vos beaux yeux, votre eſprit! — quelles puiſſantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté,
De quel excès d'amour je me ſens tourmenté!

NINON.

Mon Dieu, finiſſez donc; vous me tournez la tête.
Sortez — n'abuſez point de ma faible conquête —
Mais revenez bientôt.

Monſieur GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

Monſieur GARANT.

Sur mon cœur daignez toujours compter.
Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire,
Pour coucher par contrat cette divine afaire?

NINON.

Par contrat ! & mais oui — vos deſſeins concertés
Ne ſauraient à mon ſens être trop conſtatés.

Monſieur GARANT.

Nos faits ſont convenus ?

NINON.

Oui dà.

Monſieur GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune.

NINON.

Plus vous parlez, & plus mon cœur ſe ſent lier.

Monſieur GARANT.

A ce ſoir, ma Ninon.

NINON (*le contrefaiſant.*)

Ce ſoir, mon marguillier.

SCENE VI.

NINON *ſeule.*

QUel indigne animal, & quelle ame de boue !
Il ne s'aperçoit pas ſeulement qu'on le joue ;

Enſeveli qu'il eſt dans ſes deſſeins honteux,
Il n'en peut diſcerner le ridicule afreux:
J'ai vu de ces gens-là, qui ſe croyaient habiles
Pour avoir quelque tems trompé des imbéciles,
Dans leurs propres filets bientôt envelopés;
Le monde avec plaiſir voit les dupeurs dupés.
On peint l'amour aveugle, il peut l'être ſans doute.
Mais l'intérêt l'eſt plus, & ſouvent ne voit goute.
Vouloir toujours tromper, c'eſt un malheureux lot.
Bien ſouvent, quoiqu'on diſe, un fripon n'eſt qu'un ſot.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

EH bien, Picard, ſais tu la plaiſante nouvelle ?

PICARD.

Je n'ai jamais rien ſu le premier ; quelle eſt-elle ?

LISETTE.

Notre maîtreſſe enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.
Ah, c'eſt donc pour cela que madame eſt ſortie !
C'eſt pour ſe marier ? — J'ai ſouvent même envie ;
Tu le ſais, & je crois que nous devons tous deux
Suivre un ſi digne exemple.

LISETTE.

Ah ! Picard, ces beaux nœuds
Sont faits pour les meſſieurs qui ſont dans l'opulence ;
Peu de choſe avec rien ne fait pas de l'aiſance ;
Et nous ſommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Eſt-il bien vrai, Liſette ?

LISETTE.

Et je t'épouſerai dès qu'elle ſera faite.

PICARD.

Bon ! atendons nous y ! quand le bien te viendra,
D'autres amans viendront ; tu me planteras là.
Des filles de Paris je connais trop l'alure.
Elles n'épouſent point Picard.

LISETTE.

Va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs.
Je t'aime, & je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc ſe réſoudre d'atendre.
Et quel eſt ce monſieur, que madame va prendre ?

LISETTE.

La peſte ! c'eſt un homme extrêmement puiſſant ;
Marguillier de paroiſſe, ayant beaucoup d'argent,
Sur ſon large viſage on voit tout ſon mérite,
Homme de bon conſeil, & qui ſouvent hérite,
De gens qui ne ſont pas ſeulement ſes parens.
Il a toujours, dit-on, vécu de ſes talens ;
Il eſt le directeur de plus de vingt familles :
Il peut faire aiſément beaucoup de bien aux filles.
C'eſt ce monſieur Garant qui vient dans la maiſon.

PICARD.

Bon ! l'on m'a dit à moi, qu'il eſt gueux & fripon.

LISETTE.

Eh bien! que fait cela? cette friponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme ſe marie.
Il m'a promis beaucoup.

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra. —
Quoi! c'eſt lui qu'aujourd'hui madame épouſera!

LISETTE.

Rien n'eſt plus vrai, Picard.

PICARD.

C'eſt lui que madame aime?

LISETTE.

Je n'en ſaurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit?

LISETTE.

Lui-même.
J'ai de plus entendu des mots de leurs diſcours;
Picard, ils ſe juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce monſieur l'a quitée;
Et madame auſſitôt en caroſſe eſt montée.

PICARD.

Mon Dieu, comme en amour, on va vite à préſent!
Je ne l'aurais pas cru: raport que j'ai ſouvent
Entendu ma maitreſſe, avec un beau langage,
Se moquer en riant des loix du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le tems; on ne rit pas toujours;
On devient ſérieux au déclin des beaux jours.

La femme eſt un roſeau que le moindre vent plie.
Et bientôt il lui faut un ſoutien qui l'apuie.

PICARD.

Quand t'apuirai-je donc?

LISETTE.

Va, nous atendrons bien
Que madame ait choiſi monſieur pour ſon ſoutien.

PICARD.

Mais que va devenir Gourville avec ſon frère?

LISETTE.

Je penſe que l'aîné va dans un monaſtère;
L'autre ſera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun ſuit ſon inſtinct: tout s'arange aiſément.

PICARD.

Je ne ſais: mon inſtinct me dit que ces afaires
Ne s'arangeront pas ainſi que tu l'eſpères.

LISETTE.

Pourquoi! pour en douter, quelles raiſons as-tu?

PICARD.

Je n'ai point de raiſons, moi: j'ai des yeux, j'ai vu
Que lorſqu'on veut aux gens aſſûrer quelque choſe,
On ſe trompe toujours; je n'en ſais point la cauſe.
J'ai vu tant de meſſieurs, qui pour tes doux apas
Diſaient qu'ils reviendraient, & ne revenaient pas.

LISETTE.

Quoi, maroufle, inſolent.

PICARD.

A ton tour, ma mignone,
Jamais en promettant n'as-tu trompé perſonne?

LISETTE.

Hem!

PICARD.

Ne te fâche point, allons, rendons bien net
De notre cher ſavant le ſale cabinet.
Tenons la chambre propre; allons, la nuit aproche.

LISETTE.

Bon, ce monſieur Garant a la clef dans ſa poche.

PICARD.

Diable! il eſt donc déja maître de la maiſon,
Et ce grand mariage eſt donc fait tout de bon?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit? madame, avec myſtère
A dit à ſon cocher — cocher, chez le notaire:
Ils ſont allés ſigner.

PICARD.

Oui, je comprends très bien
Que l'afaire eſt conclue, & je n'en ſavais rien.

LISETTE.

Un excellent ſouper qu'un grand traiteur aprête,
Ce ſoir, de ces beaux nœuds doit célébrer la fête;
Les amis du logis y ſont tous invités.

PICARD.

Tant mieux; nous danſerons: plaiſirs de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourville?
Il était ſi poſé, ſi ſage, ſi tranquille,
Lui-même ſe ſervant, n'exigeant rien de nous,
Fort dévot, cependant d'un naturel très doux.
Où donc eſt-il allé?

LISETTE.

C'eſt chez notre voiſine,
Comme lui très pieuſe, & de Garant couſine;
On m'a dit qu'il y dine avec quelques docteurs.

PICARD.

Oh! c'eſt un grand ſavant; il lit tous les auteurs.

SCENE II.

LISETTE, PICARD, GOURVILLE l'aîné.

LISETTE.

LE voici qui revient.

PICARD.

Pour la nôce, peut-être.

LISETTE.

Ah, comme il a l'air triſte!

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il eſt bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorſions!

GOURVILLE l'aîné (*dans le fond.*)

O ciel! ô juſte ciel!

PICARD.

C'eſt des convulſions.

GOURVILLE l'aîné.

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funeſtes.

PICARD.

C'eſt d'un vrai poſſedé les regards & les geſtes.

(*Gourville s'avance.*)

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, monſieur?

PICARD.

Vous avez l'œil poché,
Boſſe au front, nez ſanglant, & l'habit tout taché.

LISETTE.

Êtes-vous ici près, monſieur, tombé par terre?

GOURVILLE l'aîné.

Que ſon ſein m'engloutiſſe.

PICARD.

Et quoi donc?

GOURVILLE l'aîné.

Qu'on m'enterre;
Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monſieur!

LISETTE.

Qu'eſt-il donc arivé?

GOURVILLE l'aîné.

Je me meurs de douleur,
De honte, de dépit.

PICARD.

Et de vos meurtriſſures.

LISETTE.

Hélas! n'auriez-vous point reçu quelques bleſſures?

GOURVILLE l'ainé (*s'assied.*)

Je ne puis me tenir : ah! Liſette, écoutez
Mes fautes, mes malheurs, & mes indignités.

PICARD.

Écoutons bien.

(*Ils ſe mettent à ſes côtés & alongent le cou.*)

LISETTE.

Mon Dieu, que ce début m'étonne!

GOURVILLE l'ainé.

Voulant reſter chez moi, monſieur Garant me donne
Rendez-vous à dîner, chez ſa couſine Aubert.

PICARD.

C'eſt une brave dame.

GOURVILLE l'ainé.

Ah! diableſſe d'enfer!
Il y devait venir de ſavans perſonages;
Parfaits chez les parfaits, ſages entre les ſages,
J'y vais : madame Aubert était encor au lit.
Monſieur Aubert tout ſeul près de moi s'établit,
Me propoſe un trictrac en atendant la table,
J'avais pour tous les jeux une haine éfroyable.
Et cependant je joue.

LISETTE.

Eh bien, juſqu'à préſent
La choſe eſt très commune, & le mal n'eſt pas grand.

GOURVILLE l'ainé.

J'y gagne, j'y prends goût : de partie en partie
Je ne vois point venir la docte compagnie.
Le jeu ſe continue; enfin le ſort fait tant,
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,

Je redois mille écus encor ſur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un ſage ſe conſole.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! ce n'eſt rien encor. Garant à ſon couſin
Écrit que les docteurs ne viendront que demain,
Et qu'il l'atend chez lui pour afaire preſſante ;
Aubert me fait excuſe, Aubert me complimente.
Il ſort, je reſte ſeul ; je n'oſais demeurer ;
Et dans notre maiſon j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modeſte,
Bien coifée en cheveux, un déshabillé leſte,
Un négligé brillant, mais qui parait ſans art.
On a diné par tout, me dit-elle, il eſt tard :
Je vous propoſerais de diner tête à tête ;
Mais je vous ennuirais — j'accepte cette fête.
Le repas était propre, & très bien ordonné.
Elle avait d'un vin grec dont je me ſuis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre philoſophie ?

GOURVILLE l'aîné.

Hélas oui ; ce vin grec la rendait plus jolie.
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vûs chez nos plus vieux auteurs.
Je l'entendais parler, je la voyais ſourire,
Avec cet agrément, que Sapho ſut décrire.
Vous connaiſſez Sapho ?

PICARD.

Non.

GOURVILLE l'aîné.

Le plus doux poiſon
Par l'oreille & les yeux ſurprenait ma raiſon.
Nous nous atendriſſons: monſieur Aubert arive,
Madame Aubert s'enfuit, éplorée & craintive,
En criant que je ſuis un homme dangereux.

LISETTE.

Vous dangereux, monſieur?

GOURVILLE l'aîné.

L'époux eſt très fâcheux.
Il m'aplique un ſoufflet: je ſuis aſſez colère.
J'en rends deux ſur le champ: nous nous roulons par terre:
L'un ſur l'autre acharnés, je frapais, il frapait,
Et j'entendais de loin madame qui riait....
Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlée?

PICARD.

Je n'ai jamais rien lu.

GOURVILLE l'aîné.

Ni toi non plus, Liſette?

LISETTE.

Très peu.

GOURVILLE l'aîné.

Quoiqu'il en ſoit, meurtriſſans & meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les careaux, les lambris;
Des oiſifs du quartier une foule acourue
Rempliſſait la maiſon, l'eſcalier & la rue.
On crie, on nous ſépare: un procureur du coin
D'acommoder l'afaire a pris ſur lui le ſoin.

Pour empêcher les gens d'aller chercher main forte,
Pour prévenir, dit-il, une amande plus forte,
Pour payer le ſcandale avec les coups reçus,
Je lui ſigne un billet encor de mille écus.
Ah Liſette! ah Picard! le ſage eſt peu de choſe!

PICARD.

Oui, je le croirais bien.

LISETTE.

Quelle métamorphoſe!

GOURVILLE l'aîné.

Après ce que je viens de faire & d'eſſuyer,
Comment revoir jamais monſieur le marguillier?
Comment revoir madame?

PICARD.

Oh, madame eſt très bonne.

LISETTE.

Toujours aux jeunes gens, monſieur, elle pardonne.

GOURVILLE l'aîné.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur & de ſévérité?

SCENE III.

GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le jeune, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE (*tout éſouflé.*)

AH! mon frère! ah Liſette!

LISETTE.

Eh bien?

Le jeune GOURVILLE (*à Liſette à part.*)

Ma chère amie,
Dans ce danger terrible aide moi, je te prie.

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère, je rougis & je pleure à vos yeux.

Le jeune GOURVILLE.

Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.
(*prenant Liſette à part.*)
Liſette, prends bien garde au moins qu'on ne la voye,
Pour la faire ſortir nous aurons une voye.

GOURVILLE l'aîné.

O ciel! madame Aubert ſerait dans la maiſon?
Elle a donc pris pour moi bien de la paſſion!
Ah! de grace, oubliez ma ſotiſe éfroyable.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! paſſez moi ma faute, elle eſt très excuſable.
(*allant à Liſette.*)
Liſette à mon ſecours.

PICARD.

Eh mon Dieu! ces gens-ci
Sont tous devenus fous; qu'a-t-on donc fait ici?
(*Liſette s'entretient avec le jeune Gourville.*)

GOURVILLE l'aîné (*ſur le devant.*)

Eſt-ce une illuſion? eſt-ce un tour qu'on me joue?
Quels docteurs j'ai trouvés! je me tâte & j'avoue
Que je ſuis confondu, que je n'y comprends rien.

Le jeune GOURVILLE.
(*à Liſette, il lui parle à l'oreille.*)

Picard, garde la porte. — Et toi... tu m'entends bien.

LISETTE.

J'y vais. Comptez ſur moi.

Le jeune GOURVILLE (*à Liſette.*)

Par ton ſeul ſavoir faire,
Tu ſauras amuſer & le père & la mère.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi? ſon père & ſa mère ont l'obſtination
De me pourſuivre ici pour réparation?

Le jeune GOURVILLE.

Hélas! j'en ſuis honteux.

GOURVILLE l'aîné.

C'eſt moi qui meurs de honte.

Le jeune GOURVILLE.

Sophie échapera par une fuite promte;
Et Liſette ſaura la mettre en ſureté.
(*revenant à Gourville l'aîné.*)
De grace, mon cher frère, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE

GOURVILLE l'aîné.

Quel galimatias!

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'était pas malice;
C'eſt un trait de jeuneſſe, & peut-être il la perd.

GOURVILLE l'aîné.

Vous voulez excuſer ici madame Aubert?

Le jeune GOURVILLE.

Laiſſons madame Aubert; mon frère, je vous jure,
Que nul dans ce quartier n'a ſu cette avanture.

GOURVILLE l'aîné.

Que dites vous? après un bruit ſi violent?

Le jeune GOURVILLE.

Il ne s'eſt rien paſſé qui ne fut très décent.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! vous êtes trop bon.

Le jeune GOURVILLE.

Toujours tendre & fidèle
Je cours la conſoler, & je vous réponds d'elle.
(*Il ſort.*)

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère eſt un bon cœur: il oublie aiſément:
Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.
Quel eſt cet homme en robe?

SCENE IV.

GOURVILLE l'aîné, monſieur l'avocat PLACET, (*en robe.*)

L'avocat PLACET (*toujours d'un ton empeſé, & ſe rengorgeant.*)

ON m'a dit par la ville,
Que je dois m'adreſſer à monſieur de Gourville,
Des Gourvilles l'aîné.

GOURVILLE l'aîné.

Très humble ſerviteur.

L'avocat PLACET.

Tout prêt à vous ſervir.

GOURVILLE l'aîné.

C'eſt ſans doute un docteur,
Que pour me conſoler monſieur Garant m'envoye.

L'avocat PLACET.

Je ſuis docteur en droit.

GOURVILLE l'aîné.

J'en ai bien de la joye,
Je les révère tous.

L'avocat PLACET.

Au bareau du palais
Depuis deux ans je plaide avec quelque ſuccès.

GOURVILLE l'aîné.

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, monſieur, de la friponnerie.

L'avocat PLACET.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez au parquet,
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

GOURVILLE l'aîné.

Si vous voulez, monſieur, vous charger de ma cauſe...

L'avocat PLACET.

Vous devez être inſtruit...

GOURVILLE l'aîné.

En deux mots je l'expoſe.

L'avocat PLACET.

J'ai dès longtems en vue un établiſſement.
Et j'avais pourchaſſé, Claire, Sophie, Agnant.
Pour elle, vous ſavez, monſieur, quelle eſt ma flamme?

GOURVILLE l'aîné.

Non; mais un avocat fait bien de prendre femme,
Pour ſe déſennuyer quand il a travaillé.

L'avocat PLACET.

Vous me privez d'icelle; & vous m'avez baillé
Par vos productions bien de la tablature.

GOURVILLE l'aîné.

Qui! moi, monſieur?

L'avocat PLACET.

Vous même: & votre procédure,
Par madame ſa mère, eſt remiſe en mes mains.
On a ſurpris, monſieur, vos papiers clandeſtins,
Vos miſſives d'amour & tous vos beaux miſtères,
Colorés d'un vernis de maximes auſtères.
A nos yeux clairvoyans le poiſon s'eſt montré.

GOURVILLE l'aîné.

Je veux être pendu, je veux être enterré,

Si j'ai jamais écrit à cette demoiſelle,
Et ſi j'ai pu ſentir le moindre goût pour elle.

L'avocat PLACET.

On renia toujours, monſieur, les vilains cas:
Mademoiſelle Agnant ne vous reſſemble pas;
Ella a tout avoué.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi?

L'avocat PLACET.

Que votre éloquence
Avait voulu tromper ſa timide innocence.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! c'eſt une coquine; & je ferai ſerment
Que rien n'eſt plus menteur que cette fille Agnant.

L'avocat PLACET.

Les ſermens coutent peu, monſieur, aux hipocrites.
Et chez madame Aubert vos infâmes viſites,
Le viol dont par tout vous êtes acuſé,
Un mari trop benin par vous de coups briſé,
Ont fait connaitre aſſez votre afreux caractère.

GOURVILLE l'aîné.

Juſte ciel!

L'avocat PLACET.

Pourſuivons.... vous connaiſſez la mère?

GOURVILLE l'aîné.

Qui donc?

L'avocat PLACET.

Madame Agnant.

GOURVILLE l'aîné.

Je ſais qu'en ce logis,
On la ſoufre par fois; mais je vous avertis,

Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de ſa fille ; & très-peu me ſoucie
De la famille Agnant.

L'avocat PLACET.

Vous ſavez ſur l'honneur
Combien elle eſt terrible, & quelle eſt ſon humeur.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'en ſais rien du tout.

L'avocat PLACET.

Pour venger ſon injure,
Sa main de deux ſouflets a doué ma future,
Devant monſieur Agnant & devant les valets.

GOURVILLE l'aîné.

Ma foi, cette journée eſt féconde en ſouflets.

L'avocat PLACET.

D'une telle leçon ma future excédée,
Du logis maternel ſoudain s'eſt évadée.
On ſait qu'elle eſt chez vous, & je m'en doutais bien.
Monſieur, il faut la rendre, & ma femme eſt mon bien.
Je vous raporte ici vos lettres ridicules,
Où vous parlez toujours de péchés, de ſcrupules.
Rendez-moi ſur le champ ſes petits billets doux,
Que tout ceci ſe paſſe en ſecret entre nous ;
Et ne me forcez point d'aller à l'audience,
Faire rougir meſſieurs de votre extravagance.

GOURVILLE l'aîné.

Le diable vous emporte & vous & vos billets.
Vous me feriez jurer. Non, je ne vis jamais

Une ſi déteſtable & ſi lourde impoſture.

L'avocat PLACET.

Vous êtes donc, monſieur, raviſſeur & parjure?

GOURVILLE l'aîné.

Allez, vous êtes fou.

L'avocat PLACET.

J'avais l'atention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur deſtinait à ma couche.
Mais, puiſque vous niez, puiſque rien ne vous touche,
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, monſieur. Bientôt vous me verrez ici;
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie;
Les loix ſauront punir ces excès d'infamie:
Et vous verrez s'il eſt un plus énorme cas,
Que d'oſer ſe jouer aux femmes d'avocats.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

GOURVILLE l'aîné, *ſeul.*

QUe voilà pour m'inſtruire une bonne journée!
J'étais charmé de moi; ma ſageſſe obſtinée
Se complaiſait en elle, & j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu.
Je joue & je perds tout. Certaine Aubert maudite
M'enlaſſe en ſes filets par ſa mine hipocrite.

Je bois, on m'aſſaſſine: en tout point confondu;
Je paye encor l'amande ayant été batu.
Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture,
Veut me perſuader que j'ai pris ſa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant peut me tirer de cet état cruel;
Garant ne parait point, il me laiſſe; il emporte
Juſqu'aux clefs de ma chambre, & je reſte à la porte,
N'oſant dans mes terreurs ni fuir, ni demeurer.
O ſageſſe! à quel ſort as-tu pu me livrer!
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde.
Ah! ſi j'avais apris à connaitre le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me voi,
Mon libertin de frère eſt plus ſage que moi.

SCENE VI.

GOURVILLE l'aîné, PICARD

GOURVILLE l'aîné.

QUi frape à coups preſſés? quel bruit, quel tintamare?
Que fait-on donc là bas? eſt-ce un nouveau bagare?
Eſt-ce madame Aubert qui me vient harceler,
Pour mille écus comptans qu'on m'a fait ſtipuler?

PICARD (*accourant.*)

Ah! cachez vous.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi donc?

PICARD.

Une mère afligée
Qui vient redemander une fille outragée.

GOURVILLE l'aîné.

Madame Aubert la mère?

PICARD.

Un mari pris de vin
Qui prétend boire ici du ſoir juſqu'au matin.

GOURVILLE l'aîné.

Monſieur Aubert lui-même?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende
Sa belle & chère enfant que ſa femme demande.
Tout retentit des cris de la dame en fureur,
Ses regards ſeulement m'ont fait trembler de peur.
Et pour ſon premier mot elle m'a fait entendre,
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets quarrés
Pour y mieux parvenir ſont avec elle entrés.
Déja l'on verbaliſe.

GOURVILLE l'aîné.

Eh bien que faut-il faire?
Où fuir? où me fourer?

PICARD.

Venez, j'ai votre afaire,

Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! j'y cours me jetter de la fenêtre en bas.

PICARD.

Oui, oui, dépêchez vous.

GOURVILLE l'aîné.

Allons, ſi j'en réchape,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y ratrape.
Monſieur, madame Aubert, & tous leurs grands docteurs,
Et ces ſages profonds & ces commentateurs,
Ne tourmenteront plus ma ſimple bonhommie.
Je renonce à jamais à la théologie.
Je vois que j'en étais ſotement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le jeune GOURVILLE, LISETTE.

Le jeune GOURVILLE.

J'Y ſonge, j'y reſonge, & tout cela, Liſette,
Me paraît impoſſible.

LISETTE.

Oui, mais la choſe eſt faite.

Le jeune GOURVILLE.

N'importe, mon enfant, qu'elle ſoit faite ou non,
Ta maîtreſſe à ce point ne perd pas la raiſon.

LISETTE.

Bon! & je la perds bien moi, monſieur, moi qui raiſonne
Pour ce petit Picard.

Le jeune GOURVILLE.

Picard paſſe, ma bonne;
Mais pour Garant, l'objet de ſon averſion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon.

LISETTE.

Ah la femme eſt ſi faible!

Le jeune GOURVILLE.

Il eſt très-vrai, ma reine,
Vous paſſez volontiers de l'amour à la haine:

Dès exemples frapans le montrent chaque jour;
Mais vous ne paſſez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais j'ai quelques lumiéres.
J'en ſais autant que vous ſur ces grandes matiéres.
Un abbé grand ami de madame Ninon,
Qui dans mon jeune tems fréquentait la maiſon,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Liſette,
Me diſait que la femme eſt comme la girouette:
Quand elle eſt neuve encor à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent,
Elle ſe fixe enfin quand le tems l'a rouillée.

Le jeune GOURVILLE.

De ta comparaiſon j'ai l'ame émerveillée,
Fixe-toi pour Picard, rouille toi, mon enfant.
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

LISETTE.

La choſe eſt pourtant ſûre.

Le jeune GOURVILLE.

Ouais! Ninon marguillière!

LISETTE.

Croyez-le.

Le jeune GOURVILLE.

Je le crois, & je ne le crois guères:
Mais on voit des marchés non moins extravagans,
Et Paris eſt rempli de ces événemens.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie,
Tout paſſe & tout renaît; chaque jour ſa folie.

Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle verra
Dans ſa propre maiſon, lorſqu'elle y reviendra!
Comment ſauver Agnant, cette fille ſi chère!
Que ferons nous ici de mon benet de frère?
Et du juriſconſulte, & de madame Agnant?

LISETTE.

Ils ont déja cherché dans chaque apartement,
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

Le jeune GOURVILLE.

Au fond je ſuis fâché que mon eſpiéglerie,
Ait à mon frère ainé cauſé tant de tourment;
Mais il faut bien un peu décraſſer un pédant.
Ce ſont là des leçons pour un grand philoſophe.

LISETTE.

Oui, mais madame Agnant parait d'une autre étofe.
Elle eſt à craindre ici.

Le jeune GOURVILLE.

Non; tout s'apaiſera;
Car enfin tout s'apaiſe: un cartaut ſufira
Pour faire oublier tout au bon homme de père.
Et plus en ce moment ſa femme eſt en colère,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir ſon humeur.

SCENE II.

GOURVILLE l'aîné pourſuivi par madame AGNANT, monſieur AGNANT, l'avocat PLACET, le jeune GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné (*courant.*)

AU ſecours !

Madame AGNANT (*courant après lui.*)

Au méchant !

Monſieur AGNANT (*courant après madame Agnant.*)

Qu'on l'arête.

L'avocat PLACET (*courant après monſieur Agnant.*)

Au voleur.

(*Ils font le tour du théâtre en pourſuivant Gourville l'aîné.*)

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! j'ai le nez caſſé !

Madame AGNANT.

Je ſuis morte !

Monſieur AGNANT.

Ah ! ma femme !

Es-tu morte en éfet ?

Madame AGNANT.

Non. — Séducteur infâme,
Tu m'enlèves ma fille, impudent loup garou,
Et de la mère encor tu viens caſſer le cou.

GOURVILLE l'aîné.

Eh madame, pardon!

Madame AGNANT.

Déteſtable hipocrite.

L'avocat PLACET.

Race de débauché.

Madame AGNANT.

Cœur faux! plume maudite!
Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILLE l'aîné.

Hélas! je la rendrai ſitôt que je l'aurai.

Madame AGNANT (*au jeune Gourville.*)

Tu m'inſultes encor! — Et toi qui fus ſi ſage,
Parle, as-tu pu ſoufrir un pareil brigandage?

Le jeune GOURVILLE.

Madame, calmez-vous. — Monſieur, écoutez moi.

Monſieur AGNANT.

Volontiers: tu parais un très-bon vivant toi;
Je t'ai toujours aimé.

Le jeune GOURVILLE.

Raſſurez-vous, mon frère;
Vous, monſieur l'avocat, éclairciſſons l'afaire;
Entendons-nous.

Monſieur AGNANT.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler;
Il faut toujours s'entendre, & non ſe quereller.

Le jeune GOURVILLE.

Picard, aportez nous ici ſur cette table
De ce bon vin muſcat.

Monſieur AGNANT.

Il eſt fort agréable.
J'en boirai volontiers, en ayant bû déja,
Aſſeyons-nous, ma femme, & peſons tout cela.
(*Il s'aſſied auprès de la table.*)

Madame AGNANT.

Je n'ai rien à peſer : il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'avoçat PLACET.

Oui, c'eſt la conſéquence.
(*Ils ſe rangent autour de monſieur Agnant, qui reſte aſſis.*)

GOURVILLE l'aîné.

Reprenez-la par tout où vous la trouverez ;
Et que d'elle & de vous nous ſoyons délivrés.

Madame AGNANT.

Eh bien, vous le voyez, encor il m'injurie,
L'éfronté diſſolu !

Le jeune GOURVILLE (*à part à ſon frère.*)

Mon frère, je vous prie,
Gardons nous de heurter ſes préjugés de front.

GOURVILLE l'aîné.

Non, je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

Le jeune GOURVILLE (*prenant madame Agnant à part.*)

Madame, vous ſavez combien je ſuis ſincère.

Mr. AGNANT.

Il n'eſt point frélaté.

Le jeune GOURVILLE.

Je ne ſaurais vous taire ;

Que depuis quelque tems mon cher frère en éfet,
Eut avec votre fille un commerce ſecret.

GOURVILLE l'aîné.

Ça n'eſt pas vrai.

Le jeune GOURVILLE (*à ſon frère.*)

Paix donc; c'eſt un commerce honnête,
Pur, moral, inſtructif pour bien régler ſa tête,
Pour éloigner ſon cœur d'un monde décevant,
Et pour la diſpoſer à ſe mettre en couvent.

Monſieur AGNANT.

Mettre en couvent ma fille! oh le plaiſant viſage!

Madame AGNANT.

C'eſt un impertinent.

GOURVILLE l'aîné.

Je vous dis...

Le jeune GOURVILLE (*faiſant ſigne à ſon frère.*)

Chut!

GOURVILLE l'aîné.

J'enrage!

L'avocat PLACET.

Cette excuſe louable eſt d'un cœur fraternel;
Mais, monſieur, votre aîné n'eſt pas moins criminel.
Tenez, monſieur, voila ſes miſſives infâmes,
Et ſes inſtructions pour diriger les ames.

(*il tire des lettres de deſſous ſa robe.*)

Le jeune GOURVILLE (*prenant les lettres.*)

Prêtez moi.

L'avocat PLACET.

Les voilà.

Le jeune GOURVILLE.

D'un eſprit atentif
J'en veux voir la teneur & le diſpoſitif.

L'avocat PLACET.

Mais il faut me les rendre.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, mais je dois vous dire
Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.

(*Il met les lettres dans ſa poche, madame Agnant ſe jette deſſus & en prend une.*)

GOURVILLE l'aîné.

Allez, ces lettres ſont d'un fauſſaire.

Madame AGNANT (*à Gourville l'aîné.*)

Fripon,
Nieras-tu tes écrits! tien, voici tout du long
Tes beaux enſeignemens dont ma fille ſe coëfe;
Les voici.

L'avocat PLACET.

Nous devons les dépoſer au grèfe.

Madame AGNANT (*prenant des lunettes.*)

Écoute. — *La vertu que je veux vous montrer*
Doit plaire à votre cœur, l'échaufer, l'éclairer.
Votre vertu m'enchante & la mienne me guide. —
Ah! je te donnerai de la vertu; perfide.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'ai jamais écrit ces ſotiſes.

Le jeune GOURVILLE (*verſant à boire à monſieur Agnant.*)

Voiſin.

Monſieur AGNANT.

De la vertu !

Le jeune GOURVILLE.

Voyons celle de ce bon vin.

(*à madame Agnant.*)

Madame, goutez en.

Madame AGNANT (*ayant bû.*)

Peſte ! il eſt admirable !

Le jeune GOURVILLE (*à monſieur Agnant.*)

Vous en aurez ce ſoir, mon cher, ſur votre table.
On y porte un cartaud dont vous ſerez content.

Monſieur AGNANT.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

Le jeune GOURVILLE (*à l'avocat Placet.*)

Et vous ?

L'avocat PLACET (*boit un coup.*)

Il eſt fort bon ; mais vous ne pouvez croire,
Qu'en l'état où je ſuis, je vienne ici pour boire.

Le jeune GOURVILLE (*en préſente à ſon frère.*)

Vous, mon frère.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! ceſſez vos ébats ennuyeux.
Plus vous paraiſſez gai, plus je ſuis ſérieux.
Après tant de chagrins & de tracaſſerie,
C'eſt une cruauté que la plaiſanterie :
Dans ce jour de malheur tout le quartier, je croi,
S'était donné le mot pour ſe moquer de moi.
(*A madame Agnant.*)
Ma voiſine, à la fin, vous voilà bien inſtruite
Que ſi votre Sophie eſt par malheur en fuite

Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour.
Ni vos yeux, ni les ſiens, ne m'ont donné d'amour.

Madame AGNANT.

Mes yeux, méchant!

GOURVILLE l'aîné.

Vos yeux. C'eſt une calomnie,
Un menſonge éfroyable inventé par l'envie.
Vous en raportez-vous au bon monſieur Garant?
Nous l'atendons ici de moment en moment.
Il connait aſſez bien quelle eſt mon écriture;
Et dans ſa poche même il a ma ſignature.
Il a juſqu'à la clef de mon apartement,
Où lui même a laiſſé tout mon argent comptant.
Il me rendra juſtice.

Madame AGNANT.

Oh! c'eſt un honnête homme!

L'avocat PLACET.

Un grand homme de bien.

Le jeune GOURVILLE.

Chacun ainſi le nomme.

Madame AGNANT.

Un homme franc, tout rond.

Monſieur AGNANT.

L'oracle du quartier.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle eſt à ce ſujet ma penſée.

Monſieur AGNANT (*en buvant & le regardant enſuite fixement.*)

Oui, confie.

Le jeune GOURVILLE.

Je crois que c'eſt chez lui que la belle Sophie
A couru ſe cacher pour fuir votre couroux,
Et pour qu'il la remît en grace auprès de vous.
Dans toute la paroiſſe il prend ſoin des afaires,
Très charitablement des filles & des mères.

Madame AGNANT.

Vraiment, l'avis eſt bon.

Le jeune GOURVILLE.

Mademoiſelle Agnant
A du cœur; elle penſe, & n'eſt plus une enfant;
Vous l'avez ſoufletée, elle s'en eſt ſentie
Un peu trop vivement, & puis elle eſt partie.

Monſieur AGNANT (*toujours aſſis & le verre à la main.*)

C'eſt votre faute auſſi, ma femme; & franchement,
Vous deviez avec elle agir moins durement,
Vous avez la main promte, & vous êtes la cauſe
De tout notre malheur.

Le jeune GOURVILLE.

Mon Dieu. C'eſt peu de choſe.
Allez, tout ira bien, — j'entends monſieur Garant,
Il revient, parlez-lui, mon frère, & promtement.
Sur tous les marguilliers on ſait votre influence.
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE l'aîné.

Que lui dire?

Le jeune GOURVILLE.

Vous ſeul pouvez perſuader.

GOURVILLE l'aîné.

Perſuader ! eh quoi ?

Le jeune GOURVILLE.

Tout va s'accomoder.

GOURVILLE l'aîné.

Comment !

Le jeune GOURVILLE.

Vous ſeul pouvez manier cette afaire,
Vous ſeul rendrez Sophie à ſa charmante mère.

GOURVILLE l'aîné.

Moi !

Madame AGNANT.

Va, ſi tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'entends rien...

Le jeune GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE l'aîné.

Allons donc. (*Il ſort.*)

Le jeune GOURVILLE.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

Monſieur AGNANT (*en montrant le jeune Gourville.*)

Ma femme, ce jeune homme eſt un eſprit bien ſage.

SCENE III.

Les acteurs précédens, le jeune GOURVILLE prenant par la main monſieur & madame AGNANT, & ſe mettant entre eux.

Le jeune GOURVILLE.

Puis qu'il n'eſt plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante afaire
Comme peu dangereuſe; & j'excuſais mon frère.
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous hazardons tous la réputation
D'une fille nubile, & ſous vos yeux inſtruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite:
Ce chemin de l'honneur eſt tout à fait gliſſant:
Ceci fera du bruit, le monde eſt médiſant.

Madame AGNANT.

Et c'eſt ce que je crains.

Le jeune GOURVILLE.

Une fille enlevée,
Avec procès verbal chez un homme trouvée:
Vous ſentez bien, madame, & vous comprenez bien,
Que de tout le Marais ce ſera l'entretien,
Qu'il en faut prévenir la triſte conſéquence.

Monſieur AGNANT.

Par ma foi ce jeune homme eſt rempli de prudence.

Le jeune GOURVILLE.

J'ai fort à cœur auſſi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur léſé de monſieur l'avocat.
Que penſera tout l'ordre en voyant un confrère
Qui prend, ſans reſpecter ſon grave caractère,
Une fille à ſes yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre eſt aimé, — fi! j'en rougis pour lui.

L'avocat PLACET.

Mais, monſieur, c'eſt moi ſeul que cette afaire touche.
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux prêts à tout cenſurer.
Dix mille écus comptans ſont à conſidérer.

Monſieur AGNANT (*toujours bien fixe, & l'air un peu hébété d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain yvrogne de comédie à hoquets.*)

Vous avez de gros biens?

L'avocat PLACET.

Oui, j'ai mon éloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, je vous plains; j'avoue ingenûment
Qu'on devait reſpecter un tel engagement.
Mon frère à fait ſans doute une grande ſotiſe
D'enlever la future à ce futur promiſe.
Il n'en peut réſulter qu'une triſte union,
Pleine de jalouſie & de diſſenſion.
Les deux futurs enſemble à peine pouraient vivre.

Madame AGNANT.

J'en ai peur en éfet.

Monſieur AGNANT.

Il parle comme un livre,
Il a toujours raiſon.

Le jeune GOURVILLE.

Par un deſtin fatal,
Vous voyez que mon frère a ſeul fait tout le mal.
C'eſt votre propre ſang, c'eſt l'honneur qu'il vous ôte.
Madame, c'eſt à moi de réparer ſa faute.
Pour Sophie, il eſt vrai je n'eus aucun déſir;
Mais je l'épouſerai pour vous faire plaiſir.

Monſieur AGNANT.

Parbleu, je le voudrais.

L'avocat PLACET.

Moi, non.

Madame AGNANT.

Quelle folie!
Tu n'as rien. Un cadet de baſſe Normandie
Eſt plus riche que toi.

Le jeune GOURVILLE.

D'aujourd'hui ſeulement
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement,
Que j'ai cent mille francs que m'a laiſſés mon père,
Monſieur Garant lui-même en eſt dépoſitaire.

Madame AGNANT.

Cent mille francs! grand Dieu!

Monſieur AGNANT.

Ma foi, j'en ſuis charmé.

Le jeune GOURVILLE.

De Sophie, il eſt vrai, je ne ſuis point aimé,

Mais je ſuis à ſa mère ataché pour ma vie,
Et ce n'eſt que pour vous que je me ſacrifie.

Madame AGNANT.

Et la ſomme, mon fils, eſt chez monſieur Garant ?

Le jeune GOURVILLE.

Sans doute. Il en convient.

L'avocat PLACET.

J'en doute fortement.

Madame AGNANT (*à monſieur Agnant.*)

Cent mille francs, mon cher !

Monſieur AGNANT.

Cent mille francs, ma femme !
Ah ! ça me plait.

Madame AGNANT.

Ça va juſqu'au fond de mon ame.
Cent mille francs, mon fils !

Le jeune GOURVILLE.

J'ai quelque choſe avec.

Monſieur AGNANT.

Il eſt plein de mérite, & d'ailleurs il boit ſec.

L'avocat PLACET.

Mais ſongez s'il vous plait.

Monſieur AGNANT.

Tais-toi ; je vais le prendre
Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'avocat PLACET.

Comment, madame, après des articles conclus !
Stipulés par vous même !

Madame AGNANT.

Ils ne le ſeront plus.

(*Elle le pouſſe.*)

Cent mille francs — Allez.

Monſieur AGNANT (*le pouſſant d'un autre côté.*)

Dénichez au plus vite.

Madame AGNANT (*lui faiſant faire la pirouette à droite.*)

Allez plaider ailleurs.

Monſieur AGNANT (*lui faiſant faire la pirouette à gauche.*)

Cherchez un autre gîte.

Cent mille francs !

L'avocat PLACET.

Je vais vous faire aſſigner tous.

Le jeune GOURVILLE (*en le retournant.*)

N'y manquez pas.

Monſieur AGNANT.

Bon ſoir.

Madame AGNANT.

Allons, arangeons-nous.

(*l'avocat Placet ſort.*)

SCENE IV.

Le jeune GOURVILLE, monſieur AGNANT, madame AGNANT.

Monſieur AGNANT.

MAis, que n'as-tu plutôt expliqué ton afaire ?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un miſtère ?

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je ſuis aſſuré,
Monſieur Garant m'a dit que ce dépôt ſacré
Était entre ſes mains.

Monſieur AGNANT.

C'eſt comme dans les tiennes.

Madame AGNANT.

Tout de même, & ma fille! afin que tu la tiennes,
Il faut que je la trouve.

Le jeune GOURVILLE.

Oh! l'on vous la rendra.

Monſieur AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

Le jeune GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de ſouflets, je vous prie,
Cela cabre un eſprit.

Monſieur AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

Madame AGNANT.

Ça n'arivera plus — c'eſt chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, très certainement.
Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,
Pour remettre en vos bras une fille ſi chère.

(*Il fait un pas pour ſortir.*)

Madame AGNANT (*l'embraſſant.*)

Il faut que je t'embraſſe.

Monſieur AGNANT.

Oui, j'en veux faire autant.

Madame AGNANT.

Reviens bien vite au moins.

Le jeune GOURVILLE.

Je revole à l'inſtant.

Madame AGNANT (*l'arêtant encore.*)

Écoute encor un peu, mon cher ami, mon gendre;
En famille avec toi quels plaiſirs je vais prendre!
Je ne puis te quiter — va mon fils — ſois certain
Que ma fille eſt ta femme.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, tel fut mon deſſein.

Madame AGNANT.

Tu réponds d'elle?

GOURVILLE (*en s'en allant.*)

Oh oui, tout comme de moi-même.

Madame AGNANT.

Quel bon ami j'ai là! Mon Dieu comme je l'aime!

SCENE V.

Monſieur AGNANT, madame AGNANT.

Monſieur AGNANT.

PAr ma foi notre gendre eſt un charmant garçon.

Madame AGNANT.

Oh! c'eſt bien élevé. La voiſine Ninon
Vous a formé cela! c'eſt une dégourdie,
Qui ſait bien mieux que nous ce que c'eſt que la vie,
Un grand eſprit.

Monſieur AGNANT.

Ah ah!

Madame AGNANT.

Je voudrais l'égaler,
Mais ſitôt qu'elle parle, on n'oſe plus parler.

Monſieur AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, & même les afaires.
Une bonne caboche!

Madame AGNANT.

On dit que les deux frères
Lui doivent ce qu'ils ſont: comment cent mille francs!
L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans,
Ce n'eſt rien qu'un bavard.

Monſieur AGNANT.

Un pédant imbécile
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

SCENE VI.

Monſieur AGNANT, madame AGNANT, monſieur GARANT.

Madame AGNANT.

Eh bien, monſieur Garant, enfin tout eſt conclu.

Monſieur GARANT.

Oui, ma chère voiſine, & le ciel l'a voulu.

Monſieur AGNANT.

Quel bonheur!

Monſieur GARANT.

Il eſt vrai qu'on a ſur ſa conduite
Gloſé bien fortement; mais l'hymen par la ſuite
Vous paſſe un beau vernis ſur ces péchés mignons.

Madame AGNANT.

L'eſcapade, monſieur, que nous lui reprochons,
Ne peut ſe mettre au rang des fautes criminelles.

Monſieur GARANT.

La réputation revient d'ailleurs aux belles,
Ainſi que les cheveux: & puis conſidérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons;
Et qu'outre ſa richeſſe à tous les deux commune,
Elle poura me faire une grande fortune.

Madame AGNANT.

Une fortune, à vous!

Monſieur AGNANT.

Je ſuis tout interdit.
Ma fille, de grands biens! des patrons, du crédit?
Quels diſcours!

Madame AGNANT.

Il eſt vrai qu'elle eſt aſſez gentille,
Mais du crédit!

Monſieur GARANT.

Qui parle ici de votre fille?

Madame AGNANT.

De qui donc parlez-vous ?

Monſieur GARANT.

De la belle Ninon
Que j'épouſe ce ſoir, ici, dans ſa maiſon ;
Je vous prie à la nôce, & vous devez en être.

Madame AGNANT.

Comment ! vous épouſez notre Ninon ?

Monſieur AGNANT.

Mon maître,
Eſt-il bien vrai ?

Monſieur GARANT.

Très vrai.

Monſieur AGNANT.

J'en ſuis parbleu touché.
Vous ne pouriez jamais faire un meilleur marché.

Madame AGNANT.

Et moi je vous diſais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, & qu'elle s'eſt blotie
Chez vous, en votre abſence, & qu'elle en va ſortir,
Pour ſerrer ces doux nœuds que je viens d'aſſortir,
Et qu'il nous faut donner pour aider leur tendreſſe
Cent mille francs comptans que vous avez en caiſſe.

Monſieur AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez vous ici ;
Mais parbleu, permettez qu'on ſe marie auſſi.

Monſieur GARANT.

Rêvez-vous, mes voiſins ! & ce petit délire
Vous prend-il quelquefois ? qui diable a pu vous dire

Que Sophie eſt chez moi, que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs, qui ſont tout prêts pour lui?

Madame AGNANT.

Je le tiens de ſa bouche.

Monſieur AGNANT.

Il nous l'a dit lui-même.

Monſieur GARANT.

De ce jeune étourdi la folie eſt extrême.
Il ſéduit tour à tour les filles du Marais.
Il leur fait des ſermens d'épouſer leurs atraits.
Et pour les mieux tromper, il fait acroire aux mères
Qu'il a cent mille francs placés dans mes afaires.
Il n'en eſt pas un mot: & je ne lui dois rien.
Monſieur ſon frère & lui ſont tous les deux ſans bien,
Et tous deux au logis ceſſeront de paraître,
Dès le premier moment que j'en ſerai le maître.

Madame AGNANT.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant?

Monſieur GARANT.

Pas un denier.

Madame AGNANT.

Mon Dieu, le méchant garnement!

Monſieur AGNANT (*en bûvant un coup.*)

C'eſt dommage.

Madame AGNANT.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après dîné chez vous ne s'était pas ſauvée?

Monſieur GARANT.

Il n'en eſt pas un mot.

Madame

Madame AGNANT.

Les deux frères, je vois,
D'acord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

Monſieur AGNANT.

Les fripons que voilà!

Monſieur GARANT.

Toujours de ces deux frères
J'ai craint, je l'avoûrai, les méchans caractères.

Madame AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille! ah! j'en aurai raiſon;
Et je mettrai plutôt le feu dans la maiſon.

Monſieur GARANT.

La maiſon m'apartient, gardez-vous en, ma bonne.

Madame AGNANT.

Quoi donc, pour épouſer nous n'aurons plus perſonne?
Allons, courons bien vite après notre avocat,
Il vaudra mieux que rien.

Monſieur AGNANT (*avec le geſte d'un homme.*)

Ma femme, il eſt bien plat.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

AH madame, quel train ! quel bruit dans votre abſence !
Quel tumulte éfroyable & quelle extravagance !

NINON.

Je fais ce qu'on a fait ; je prétens calmer tout ;
Et j'ai pris les devans pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne ſoyez point fâchée
Que la petite Agnant ſe ſoit ici cachée :
Hélas ! j'en aurais fait de bon cœur tout autant,
Si j'avais eu pour mère une madame Agnant.
Comment ! batre ſa fille ! ah ! c'eſt une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne ſent pas la bonne compagnie.
Notre pauvre Gourville en eſt encor ému.

LISETTE.

Il l'adore en éfet.

NINON.

Liſette, que veux-tu ?

Il faut pour la jeuneſſe être un peu complaiſante.
Ninon aurait grand tort de faire la méchante.
La jeune Agnant me touche.

LISETTE.

A peine je conçois
Comment nos plats voiſins, avec leur air bourgeois,
Ont trouvé le ſecret de nous faire une fille
Si pleine d'agrémens, ſi douce, ſi gentille.

NINON.

Dès la première fois ſon maintien me ſurprit.
Sa grace me charma, j'aimai ſon tour d'eſprit.
Des femmes quelquefois aſſez extravagantes
Ayant des ſots maris font des filles charmantes.
Il falut bien ſoufrir de ſes très ſots parens
La viſite importune & les plats complimens.
Sa mère m'exceda par droit de voiſinage;
Sa fille était toute autre; elle obtint mon ſufrage.
Elle aura quelque bien: Gourville, en l'épouſant,
N'eſt point forcé de vivre avec madame Agnant.
On reſpecte beaucoup ſa chère belle mère,
On la voit rarement; encor moins le beau-père.
Je me trompe, ou Sophie eſt bonne par le cœur.
Point de coquéterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amans faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce ſoir bâcler trois mariages,
Celui de ces enfans, le vôtre & puis le mien.
Madame, en un ſeul jour, c'eſt faire aſſez de bien;

Il faudrait tout d'un tems, dans votre zèle extrême,
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième,
Le mariage forme & dégourdit les gens.

NINON.

Il en a grand beſoin : tout vient avec le tems.
Dans la rage qu'il eut d'être trop raiſonnable,
Il ne lui manqua rien que d'être ſuportable :
Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
Sur cet eſprit flexible ont eu quelque pouvoir :
Pour toi ton tour aproche, & ton afaire eſt prête.
Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
De t'engager, Liſette, à me parler pour lui.
Il t'a promis beaucoup, eſt-il vrai ?

LISETTE.

Madame, oui.

NINON.

Un peu de diférence eſt entre ſa perſonne
Et la mienne peut-être ; il promet & je donne.
Pren cinquante louis, pour ſubvenir aux fraix
De ton nouveau ménage.

SCENE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

AH ! Picard, quels bienfaits !
(*en montrant la bourſe.*)
Vois-tu cela ?

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur eſt grand — & que je ne déſire
Rien plus — ſinon qu'il dure — & que Liſette & moi
Nous ſommes obligés — mais aide-moi donc, toi,
Je ne ſais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence,
Picard, & je me plais à ta reconnaiſſance.

PICARD.

Ah! madame, à vos pieds ici nous devons tous....

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque eſt près de nous.
Pour ceux qui ſont trop loin, ce n'eſt pas notre afaire.
Ça, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté
J'ai choiſi loin du bruit cet endroit écarté.

PICARD.

D'abord un homme noir raiſonne & geſticule
Avec monſieur Garant; & les mots de ſcrupule,
De probité, d'honneur, de raiſons, de devoirs,
M'ont ſaiſi de reſpect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, diſant qu'il inſtrumente
Pour le faire bien riche, & vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui, c'eſt l'intention
De ce monſieur Garant ſi plein d'afection.

PICARD.

C'eſt un digne homme!

NINON.

Oh oui — mais dis-moi, je te prie,
Que fait madame Agnant?

PICARD.

Mais madame, elle crie,
Elle gronde vos gens, meſſieurs Gourville & moi,
Son mari, tout le monde; & dit qu'on eſt ſans foi:
Et dit qu'on l'a trompée & que ſa fille eſt priſe:
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemniſe.
Et puis elle s'apaiſe & convient qu'elle a tort.
Puis dit qu'elle a raiſon, & crie encor plus fort.

NINON.

Et monſieur ſon époux?

PICARD.

En véritable ſage,
Il voit ſans ſoureiller tout ce remu-ménage;
Et pour fuir les chagrins qui pouraient l'occuper,
Il s'amuſait à boire atendant le ſouper.

NINON.

Que fait notre Gourville?

PICARD.

En ſon humeur plaiſante
Il les amuſe tous, & boit, & rit, & chante.

NINON.

Et l'autre frére?

PICARD.

Il pleure.

NINON.

Ah! j'aime à voir les gens,
Dans leur vrai caractère à nos yeux ſe montrans.
Monſieur le marguillier eſt bien le ſeul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître.
Malgré ſa modeſtie on le découvre aſſez: —
Ah! voici notre aîné qui vient les yeux baiſſés.

SCENE III.

NINON, GOURVILLE l'aîné, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, (*vêtu plus régulièrement, mieux coiffé, & l'air plus honnête.*)

Vous me voyez, madame, après d'étranges criſes
Bien ſot & bien confus de toutes mes bêtiſes:
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont tout en plaiſantant mon frère m'a flaté.
Hélas! j'avais voulu dans ma mélancolie,
Et dans les viſions de ma ſombre folie
Me ſéparer de vous, & donner la maiſon
Que vos propres bienfaits ont miſe ſous mon nom.

NINON.

Tout eſt racommodé. J'avais pris mes meſures,
Tout va bien.

GOURVILLE l'aîné.

Vous pouriez pardonner tant d'injures!
J'étais coupable & ſot.

NINON.

Ah! vos yeux ſont ouverts.
Vous demêlez enfin ces eſprits de travers,
Ces cagots inſolens, ces ſombres rigoriſtes
Qui penſent être bons quand ils ne ſont que triſtes;
Et ces autres fripons n'ayant ni feu ni lieu,
Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu;
Ces eſcrocs recueillis, & leurs plates bigotes
Sans foi, ſans probité, plus méchantes que ſottes.
Allez, les gens du monde ont cent fois plus de ſens,
D'honneur & de vertu, comme plus d'agrémens.

GOURVILLE l'aîné.

Vous en êtes la preuve

NINON.

Ainſi la politeſſe
Déja dans votre eſprit ſuccède à la rudeſſe.
Je vous vois dans le train de la converſion.
Vous deviendrez aimable, & j'en ſuis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave perſonage
Que mon bizare ſort me donne en mariage?

GOURVILLE l'aîné.

Il ne m'apartient plus d'avoir un ſentiment.
Tout ce que vous ferez ſera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union ſi chère?

GOURVILLE l'aîné.

Je n'oſe plus blâmer; mais quand je conſidère
Que pour vous ſéparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,
Qu'il voulait vous chaſſer de votre maiſon même....

NINON.

Oh! c'était par vertu: dans le fond Garant m'aime,
Il ne veut que mon bien: c'eſt un homme excellent:
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent.
Et ſurtout gardez-vous un peu de ſes couſines.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! que ces prudes là ſont de grandes coquines!
Quel antre de voleurs! & cependant enfin
Vous allez donc, madame, épouſer le couſin!

NINON.

Repoſez-vous ſur moi de ce que je vais faire;
Allez, croyez ſur tout qu'il était néceſſaire
Que j'en agiſſe ainſi pour ſauver votre bien;
Un ſeul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE l'aîné.

Comment?

NINON.

Vous aprendrez par des faits admirables
De quoi les marguilliers ſont quelquefois capables.
Vous ſerez convaincu bientôt, comme je croi,
Que ces hommes de bien ſont diférens de moi.
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préférerez la bonne compagnie.

GOURVILLE l'aîné.

Je ne replique point. Honteux, déſeſperé
Des ſauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon ſort la ſouveraine arbitre.
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

SCENE IV.

NINON, GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le jeune (*amenant monſieur & madame* AGNANT,) LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE.

ADorable Ninon, daignez tranquiliſer
Notre madame Agnant qu'on ne peut apaiſer.

Monſieur AGNANT.

Elle a tort.

Madame AGNANT.

Oui, j'ai tort quand ma fille eſt perdue,
Qu'on ne me la rend point!

Le jeune GOURVILLE.

Eh mon Dieu! je me tue
De vous dire cent fois qu'elle eſt en ſureté.

Madame AGNANT.

Eſt-ce donc ce benêt, — ou toi jeune éventé
Qui m'a pris ma Sophie?

GOURVILLE l'aîné.

Hélas! ſoyez très ſure
Que je n'y prétends rien.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

Madame AGNANT.

Va, tu n'es qu'un vaurien,
Un fort mauvais plaiſant, ſans un écu de bien.

J'avais un avocat dont j'étais fort contente,
Je prétends qu'il revienne & veux qu'il inſtrumente
Contre toi pour ma fille, & tes cent mille francs
Ne me tromperont pas, mon ami, plus longtems.
Ni vous non plus, madame.

NINON.

Écoutez-moi, de grace
Soufrez ſans vous fâcher que je vous ſatisfaſſe.

Madame AGNANT.

Ah! ſoufrez que je crie; & quand j'aurai crié,
Je veux crier encor.

Monſieur AGNANT.

Eh, tai-toi ma moitié.
Madame Ninon parle; écoutons ſans rien dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voiſins, daignez dabord m'inſtruire,
Si c'eſt votre intérêt & votre volonté
De donner votre fille & ſa proprieté
A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
A cent bons mille francs ſa fortune ſe monte?

Monſieur AGNANT.

Oui parbleu ma voiſine.

NINON.

Eh bien, je vous promets
Qu'il aura cette ſomme.

Madame AGNANT.

Ah! cela va bien.... Mais
Pour finir ce marché que de grand cœur j'aprouve,
Pour marier Sophie il faut qu'on la retrouve,
On ne peut rien ſans elle.

NINON.

Eh bien, je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce tréſor.

Monſieur & madame AGNANT.

Ah!

NINON.

Mais auparavant, je me flate, j'eſpère
Que vous me laiſſerez finir ma grande afaire
Avec le vertueux, le bon monſieur Garant.

Madame AGNANT.

Oui paſſe, & puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne auſſi.

Monſieur AGNANT.

C'eſt une comédie,
Perſonne ne s'entend & chacun ſe marie.
(*à Gourville l'aîné.*)
Soupera-t-on bien-tôt? allons mon grand flandrin,
Il faut que je t'aprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE l'aîné.

(*à Ninon.*)

J'y ſuis bien neuf encor. — à tout ce grand miſtère
Ma préſence, madame, eſt-elle néceſſaire?

NINON.

Vraiment oui; demeurez; vous verrez avec nous
Ce que monſieur Garant veut bien faire pour vous.
Et nous aurons beſoin de votre ſignature.

LISETTE.

Je ſais ſigner auſſi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

Monſieur AGNANT.

Et bien, tu vois ma femme; & je l'avais bien dit
Que madame Ninon avec ſon grand eſprit
Saurait aranger tout.

Madame AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà monſieur Garant, vous allez tout connaître.

SCENE V.

Les perſonages précédens, monſieur GARANT, (*après avoir ſalué la compagnie, qui ſe range d'un côté, tandis que monſieur Garant & Ninon ſe mettent de l'autre, les domeſtiques derrière.*)

Monſieur GARANT (*en ſerrant la main de Ninon.*)

LA raiſon, l'intérêt, le bonheur vous atend.
Voici notre acte en forme & dreſſé congrument,
Avec meſure & poids, d'une manière ſage,
Selon toutes les loix, la coutume & l'uſage.
(*à madame Agnant.*) (*à monſieur Agnant.*)
Madame, permettez.... un moment mon voiſin.

NINON.

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

Monſieur GARANT.

Le ciel le bénira; mais avant d'y ſouſcrire
A l'écart, s'il vous plait, mettons nous pour le lire.

NINON.

Non, mon cœur eſt ſi plein de tous vos tendres ſoins
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins.
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite
Qui publiront mon choix & tout votre mérite.
Nous ſouperons enſemble: ils ſeront enchantés
De votre prud'hommie & de vos loyautés.
Sans doute ce contrat porte en gros caractères
Les deux cent mille francs qui ſont pour les deux frères.

Monſieur GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en éfet.
Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des ſtipulations entre nous énoncées.
Ce ſont, vous le ſavez, des afaires paſſées.
Et nous étions d'acord qu'on n'en parlerait plus.

Monſieur AGNANT.

Comment!

Madame AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus!
Ma fille auſſi! ſortons de ce franc coupegorge.
(*montrant le jeune Gourville.*)
Ou chacun me trompait, ou ce traitre m'égorge.
(*à Gourville l'aîné.*)
Et c'eſt vous grand nigaud, dont les ſéductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont cauſé tant d'afronts;
Ma fille payra cher ſon énorme ſottiſe.

GOURVILLE l'aîné.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la crise.

Le jeune GOURVILLE (*arêtant monsieur & madame Agnant & les ramenant tous deux par la main.*)

Mon Dieu ne sortez point, restez mon cher Agnant,
Quoiqu'il puisse ariver, tout finira gayement.

NINON (*à monsieur Garant dans un coin du théâtre, tandis que le reste des acteurs est de l'autre.*)

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

Monsieur GARANT.

Oui, qui ne disent rien, là — des raisons frivoles,
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laissez moi m'expliquer.
Et si dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas semblant.

Monsieur GARANT.

Ah vraiment, je n'ai garde.

Madame AGNANT (*à monsieur Agnant.*)

Que disent-ils de nous?

NINON (*à monsieur Garant.*)

Et si je me hazarde
De vous interroger, alors vous répondrez.
Madame, & vous Gourville, enfin vous aprendrez
Quels sont mes sentimens, & quelles sont mes vues.

Monsieur AGNANT.

Ma foi, jusqu'à présent elles sont peu connues.

NINON (*à madame Agnant.*)

Vous voulez votre fille & de l'argent comptant?

Madame AGNANT.

Oui ; mais rien ne nous vient.

NINON.

Il faut premiérement,
Vous mettre tous au fait — feu monſieur de Gourville
Me confia ſes fils, & je leur fus utile :
Il ne put leur laiſſer rien par ſon teſtament ;
Vous en ſavez la cauſe.

Madame AGNANT.

Oui.

NINON.

Mais par ſuplément,
Il voulut faire choix d'un fameux perſonage
Juſtement honoré dans tout le voiſinage,
Et bien recommandé par des gens vertueux
Et ſes amis ſecrets, tous bien d'acord entr'eux :
Et cet homme de bien nommé ſon légataire,
Cet homme honnête & franc, c'eſt monſieur.

Monſieur GARANT (*faiſant la réverence à la compagnie.*) :

C'eſt me faire
Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'eſt à lui qu'on légua
Les deux cent mille francs qu'en hâte il s'apliqua.
Des eſprits prévenus eurent la fauſſe idée
Qu'une ſomme ſi forte & par lui poſſédée,
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ſes mains il tient,
Pour le rendre aux enfans auxquels il apartient.

Mais

Mais il n'eſt pas permis, dit-on, qu'ils en jouiſſent,
C'eſt un crime éfroyable & que les loix puniſſent.
(*à monſieur Garant.*)
N'eſt-ce pas ?

Monſieur GARANT.

Oui, madame.

NINON.

Et ces graves délits,
Comment les nomme-t-on ?

Monſieur GARANT.

Des fidei-commis.

NINON.

Et pour ſe mettre en règle il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à ſon profit il gardera la ſomme ?

Monſieur GARANT.

Oui, madame.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! fort bien.

Monſieur AGNANT.

Et monſieur a juré
Qu'il gardera le tout ?

Monſieur GARANT.

Oui, je le garderai.

Madame AGNANT (*au jeune Gourville.*)

De ta femme, ma foi, voila la dot payée.
J'enrage. Ah ! c'en eſt trop.

NINON.

Soyez moins éfrayée,
Et daignez, s'il vous plait, m'écouter juſqu'au bout.

GOURVILLE l'aîné.

Pour moi de cet argent je n'atends rien du tout.

Et je me ſens, madame, indigne d'y prétendre.

Le jeune GOURVILLE.

Pour moi je le prendrais au moins pour le répandre.

NINON.

Pourſuivons. — Toujours prêt de me favoriſer,
Monſieur me croyant riche a voulu m'épouſer,
Afin que nous puiſſions dans des emplois utiles
Nous enrichir encor du bien des deux pupiles.

Monſieur GARANT.

Mais il ne falait pas dire cela.

NINON.

Si fait.
Rien ne ſaurait ici faire un meilleur éfet.
(*aux autres perſonages.*)
Il faut vous dire enfin qu'auſſitôt que Gourville
Eut fait ſon teſtament, un ami dificile,
Un eſprit de travers eut l'injuſte ſoupçon
Que votre marguillier pourait être un fripon?

Monſieur GARANT.

Mais vous perdez la tête!

NINON.

Eh mon Dieu non, vous dis-je.
Gourville épouvanté dans l'inſtant ſe corrige;
Et peut-être trompé; mais ſain d'entendement
Il fait, ſans en rien dire, un ſecond teſtament:
Il m'a falu courir longtems chez les notaires
Pour y faire apoſer les formes néceſſaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus:
Et ſi j'avais tardé les miens étaient perdus.

Monſieur gardait l'argent pour ſon beau mariage.
Tenez: voila je penſe un teſtament fort ſage.
Il eſt en ma faveur. C'eſt pour moi tout le bien,
J'en ai le cœur percé; monſieur Garant n'a rien.

Monſieur AGNANT.

Quel tour!

Madame AGNANT.

La brave femme!

NINON (*en montrant les deux Gourville.*)

Entre eux d'eux je partage
Ainſi que je le dois le petit héritage.
Je ſouhaite à monſieur d'autres engagemens,
Une plus digne épouſe, & d'autres teſtamens.

Monſieur GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Liſez, vous ſavez lire.

Le jeune GOURVILLE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON (*à madame Agnant.*)

La dot de votre fille enfin va ſe payer.

Monſieur GARANT (*en s'en allant.*)

Serviteur.

Le jeune GOURVILLE (*lui ſerrant la main.*)

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

Madame AGNANT.

Adieu vilain mâtin, qui m'en fis tant à croire.

Monſieur AGNANT (*le ſaiſiſſant par le bras.*)

Et pourquoi t'en aller, reſtes avec nous pour boire.

Monſieur GARANT (*ſe débaraſſant d'eux.*)
L'œuvre m'atend, j'ai hâte.

LISETTE (*lui faiſant la révérence, & lui montrant la bourſe des cinquante louis.*)
Acceptez ce dépôt,
Vous les gardez ſi bien.

GOURVILLE l'aîné.
Laiſſons-là ce maraut.

Le jeune GOURVILLE (*à Ninon.*)
Ah! je ſuis à vos pieds.

Madame AGNANT.
Nous y devons tous être.

GOURVILLE l'aîné.
Comme elle a démaſqué, vilipendé le traître!

Madame AGNANT.
Et ma fille?

NINON.
Ah croyez que dès qu'elle ſaura
Qu'on va la marier, elle reparaitra.

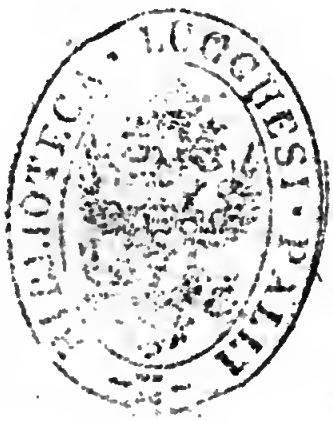
LISETTE (*à Picard.*)
Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtreſſe
A plus d'eſprit qu'eux tous, d'honneur & de ſageſſe?

Fin du cinquiéme & dernier acte.

LA FEMME QUI A RAISON;

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.



AVERTISSEMENT.

CEtte petite comédie eſt un impromptu de ſociété, où pluſieurs perſonnes mirent la main. Elle fit partie d'une petite fête qu'on donna au roi Staniſlas duc de Lorraine en 1749.

ACTEURS.

Monſieur DURU.

Madame DURU.

Le marquis D'OUTREMONT.

D'AMIS, fils de monſieur Duru.

ÉRISE, fille de monſieur Duru.

Monſieur GRIPON, correſpondant de monſieur Duru.

MARTHE, ſuivante de madame Duru.

La ſcène eſt chez madame Duru, dans la rue Thevenot à Paris.

LA FEMME QUI A RAISON, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Madame DURU, LE MARQUIS.

Madame DURU.

MAis, mon très-cher marquis, comment, en conſcience,
Puis-je accorder ma fille à votre impatience,
Sans l'aveu d'un époux ? Le cas eſt inoui.

LE MARQUIS.

Comment ? Avec trois mots, un bon contrat, un oui
Rien de plus agréable & rien de plus facile.
A vos commandemens votre fille eſt docile ;
Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour ;
Elle a quelque indulgence, & moi beaucoup d'amour :
Pour votre intime ami dès longtems je m'afiche ;
Je me crois honnête homme, & je ſuis aſſez riche.

Nous vivons fort gaiment, nous vivrons encor mieux;
Et nos jours, croyez-moi, ſeront délicieux.

Madame DURU.

D'accord, mais mon mari ?

LE MARQUIS.

Votre mari m'aſſomme.
Quel beſoin avons-nous de conſeils d'un tel homme ?

Madame DURU.

Quoi ! pendant ſon abſence ?...

LE MARQUIS.

Ah ! les abſens ont tort.
Abſent depuis douze ans, c'eſt comme à-peu-près mort.
Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie,
C'eſt pour vous amaſſer, avec ſa ladrerie,
Un bien que vous ſavez dépenſer noblement,
Je conſens qu'à ce prix il ſoit encor vivant;
Mais je le tiens pour mort auſſi-tôt qu'il s'aviſe
De vouloir diſpoſer de la charmante Ériſe.
Celle qui la forma doit en prendre le ſoin;
Et l'on n'arrange pas les filles de ſi loin.
Pardonnez...

Madame DURU.

Je ſuis bonne, & vous devez connaître
Que pour monſieur Duru, mon ſeigneur & mon maître,
Je n'ai pas un amour aveugle & violent.
Je l'aime.... comme il faut.... pas trop fort.... ſenſément;
Mais je lui dois reſpect & quelque obéiſſance.

LE MARQUIS.

Eh ! mon Dieu, point du tout, vous vous moquez, je penſe:

Qui, vous? vous, du reſpect pour un monſieur Duru?
Fort bien. Nous vous verrions, ſi nous l'en avions cru,
Dans un habit de ſerge, en un ſecond étage,
Tenir, ſans domeſtique, un fort plaiſant ménage.
Vous êtes demoiſelle; & quand l'adverſité,
Malgré votre mérite & votre qualité,
Avec monſieur Duru vous fit en bien commune,
Alors qu'il commençait à bâtir ſa fortune,
C'était à ce monſieur faire beaucoup d'honneur;
Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur,
De ſoufrir qu'il joignit avec rude manière
A vos tendres apas ſa perſonne groſſière.
Voulez-vous pas encor aller ſacrifier
Votre charmante Ériſe au fils d'un uſurier?
De ce monſieur Gripon, ſon très-digne compère?
Monſieur Duru, je penſe, a voulu cette afaire:
Il l'avait fort à cœur, & par reſpect pour lui,
Vous devriez, ma foi, la conclure aujourd'hui.

Madame DURU.

Ne plaiſantez pas tant, il m'en écrit encore,
Et de ſon plein pouvoir dans ſa lettre il m'honore.

LE MARQUIS.

Eh! de ce plein pouvoir que ne vous ſervez-vous,
Pour faire un heureux choix d'un plus honnête époux?

Madame DURU.

Hélas! à vos déſirs je voudrais condeſcendre;
Ce ſerait mon bonheur de vous avoir pour gendre:
J'avais, dans cette idée, écrit plus d'une fois;
J'ai prié mon mari de laiſſer à mon choix

Cet établiſſement de deux enfans que j'aime.
Monſieur Gripon me cauſe une frayeur extrême;
Mais, tout Gripon qu'il eſt, il le faut ménager,
Écrire encor dans l'Inde, examiner, ſonger.

LE MARQUIS.

Oui, voilà des raiſons, des meſures commodes,
Envoyer publier des bans aux Antipodes,
Pour avoir dans trois ans un refus clair & net.
De votre cher mari je ne ſuis pas le fait.
Du ſeul nom de marquis ſa groſſe ame étonnée,
Croirait voir ſa maiſon au pillage donnée.
Il aime fort l'argent, il connait peu l'amour.
Au nom du cher objet qui de vous tient le jour,
De la vive amitié qui m'atache à ſa mère,
De cet amour ardent qu'elle voit ſans colère,
Daignez former, madame, un ſi tendre lien;
Ordonnez mon bonheur, j'oſe dire le ſien.
Qu'à jamais à vos pieds je paſſe ici ma vie.

Madame DURU.

Oh ça, vous aimez donc ma fille à la folie?

LE MARQUIS.

Si je l'adore, ô ciel! Pour croître mon bonheur,
Je compte à votre fils donner auſſi ma ſœur.
Vous aurez quatre enfans, qui d'une ame ſoumiſe,
D'un cœur toujours à vous...

SCENE II.

Madame DURU, LE MARQUIS, ÉRISE.

LE MARQUIS.

AH! venez, belle Érise,
Fléchiſſez votre mère, & daignez la toucher;
Je ne la connais plus, c'eſt un cœur de rocher.

Madame DURU.

Quel rocher! Vous voyez un homme ici, ma fille,
Qui veut obſtinément être de la famille.
Il eſt preſſant; je crains que l'ardeur de ce feu,
Le rendant importun, ne vous déplaiſe un peu.

ÉRISE.

Oh! non, ne craignez rien; s'il n'a pû vous déplaire,
Croyez que contre lui je n'ai point de colère:
J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir
Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir,
Ce qui de mon reſpect eſt la preuve ſi claire?

Madame DURU.

Je ne commande point.

ÉRISE.

Pardonnez-moi, ma mère;
Vous l'avez commandé; mon cœur en eſt témoin.

LE MARQUIS.

De me juſtifier elle-même prend ſoin.

Nous ſommes deux ici contre vous. Ah! madame,
Soyez ſenſible aux feux d'une ſi pure flamme;
Vous l'avez allumée, & vous ne voudrez point
Voir mourir ſans s'unir ce que vous avez joint.
(*à Eriſe.*)
Parlez donc, aidez-moi. Qu'avez-vous à ſourire?

ÉRISE.

Mais vous parlez ſi bien que je n'ai rien à dire;
J'aurais peur d'être trop de votre ſentiment,
Et j'en ai dit, me ſemble, aſſez honnêtement.

Madame DURU.

Je vois, mes chers enfans, qu'il eſt fort néceſſaire
De conclure au plutôt cette importante afaire.
C'eſt pitié de vous voir ainſi ſécher tous deux;
Et mon bonheur dépend du ſuccès de vos vœux.
Mais mon mari!

LE MARQUIS.

Toujours ſon mari! ſa foibleſſe
De cet épouvantail s'inquiéte ſans ceſſe.

ÉRISE.

Il eſt mon père.

SCENE III.

Madame DURU, LE MARQUIS, ÉRISE, DAMIS.

DAMIS.

AH ah ! l'on parle donc ici
D'hymenée & d'amour ? Je veux m'y joindre auſſi.
Votre bonté pour moi ne s'eſt point démentie ;
Ma mère me mettra, je crois, de la partie.
Monſieur a la bonté de m'accorder ſa ſœur ;
Je compte abſolument jouir de cet honneur,
Non point par vanité, mais par tendreſſe pure ;
Je l'aime éperdument, & mon cœur vous conjure
De voir avec pitié ma vive paſſion.
Voyez-vous, je ſuis homme à perdre la raiſon ;
Enfin, c'eſt un parti qu'on ne peut plus combatre.
Une nôce après tout ſufira pour nous quatre.
Il n'eſt pas trop commun de ſavoir en un jour
Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour.
Mais faire quatre heureux par un ſeul coup de plume,
Par un ſeul mot, ma mère, & contre la coutume,
C'eſt un plaiſir divin qui n'apartient qu'à vous,
Et vous ferez, ma mère, heureuſe autant que nous.

LE MARQUIS.

Je réponds de ma ſœur, je réponds de moi-même ;
Mais madame balance, & c'eſt en vain qu'on aime.

ÉRISE.

Ah ! vous êtes ſi bonne ! auriez-vous la rigueur
De maltraiter un fils ſi cher à votre cœur ?
Son amour eſt ſi vrai, ſi pur, ſi raiſonnable !
Vous l'aimez, voulez-vous le rendre miſérable ?

DAMIS.

Deſeſpérerez-vous par tant de cruautés,
Une fille toujours ſouple à vos volontés ?
Elle aime tout de bon, & je me perſuade
Que le moindre refus va la rendre malade.

ÉRISE.

Je connais bien mon frère, & j'ai lû dans ſon cœur
Un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi, j'obéirai ſans replique à ma mère.

DAMIS.

Je parle pour ma ſœur.

ÉRISE.

Je parle pour mon frère.

LE MARQUIS.

Moi, je parle pour tous.

Madame DURU.

Écoutez donc tous trois.
Vos amours ſont charmans, & vos goûts ſont mon choix :
Je ſens combien m'honore une telle alliance ;
Mon cœur à vos plaiſirs ſe livre par avance.
Nous ſerons tous contens, ou bien je ne pourai :
J'ai donné ma parole, & je vous la tiendrai.

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Ah!

Madame DURU.

Mais....

LE MARQUIS.

Toujours des mais ? vous allez encor dire,
Mais mon mari.

Madame DURU.

Sans doute.

ÉRISE.

Ah ! quels coups !

DAMIS.

Quel martyre !

Madame DURU.

Oh ! laiſſez-moi parler. Vous ſaurez, mes enfans,
Que quand on m'épouſa j'avais près de quinze ans.
Je dois tout aux bons ſoins de votre honoré père :
Sa fortune déja commençait à ſe faire ;
Il eut l'art d'amaſſer & de garder du bien
En travaillant beaucoup & ne dépenſant rien.
Il me recommanda, quand il quita la France,
De fuir toujours le monde, & ſur-tout la dépenſe.
J'ai dépenſé beaucoup à vous bien élever ;
Malgré moi le beau monde eſt venu me trouver.
Au fond d'un galetas il réléguait ma vie,
Et plus honnêtement je me ſuis établie.
Il voulait que ſon fils, en bonnet, en rabat,
Trainât dans le palais la robe d'avocat :
Au régiment du roi je le fis capitaine.
Il prétend aujourd'hui, ſous peine de ſa haine,
Que de monſieur Gripon & la fille & le fils,
Par un beau mariage avec nous ſoient unis.

Je l'empêcherai bien, j'y ſuis fort réſolue.

DAMIS.

Et nous auſſi.

Madame DURU.

Je crains quelque déconvenue,
Je crains de mon mari le courroux véhément.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien de loin.

Madame DURU.

Son cher correſpondant,
Maître Iſaac Gripon, d'une ame fort rebourſe
Ferme depuis un an les cordons de ſa bourſe.

DAMIS.

Il vous en reſte aſſez.

Madame DURU.

Oui, mais j'ai conſulté...

LE MARQUIS.

Hélas! conſultez-nous.

Madame DURU.

Sur la validité
D'une telle démarche; & l'on dit qu'à votre âge
On ne peut ſûrement contracter mariage
Contre la volonté d'un propre père.

DAMIS.

Non,
Lorſque ce propre père étant dans la maiſon,
Sur ſon droit de préſence obſtinément ſe fonde:
Mais quand ce propre père eſt dans un bout du monde,
On peut à l'autre bout ſe marier ſans lui.

LE

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt ce qu'il faut faire, & quand? Dès aujourd'hui.

SCENE IV.

Madame DURU, le marquis, ÉRISE, DAMIS, MARTHE.

MARTHE.

VOilà monſieur Gripon qui veut forcer la porte;
Il vient pour un grand cas, dit-il, qui vous importe.
Ce ſont ſes propres mots, faut-il qu'il entre?

Madame DURU.

Hélas!
Il le faut bien ſoufrir. Voyons quel eſt ce cas.

SCENE V.

Madame DURU, le marquis, ÉRISE, DAMIS, monſieur GRIPON, MARTHE.

Madame DURU.

SI tard, monſieur Gripon! quel ſujet vous atire?

Monſieur GRIPON.

Un bon ſujet.

Madame DURU.

Comment?

Monſieur GRIPON.

Je m'en vais vous le dire.

DAMIS.

Quelque préſent de l'Inde?

Monſieur GRIPON.

Oh! vraiment oui. Voici
L'ordre de votre père, & je le porte ici.
Ma fille eſt votre bru, mon fils eſt votre gendre;
Ils le feront du moins, & ſans beaucoup atendre.
Liſez. (*Il lui donne une lettre.*)

Madame DURU.

L'ordre eſt très net, que faire?

Monſieur GRIPON.

A votre chef
Obéir ſans replique, & tout bâcler en bref.
Il reviendra bientôt; & même, par avance,
Son commis vient régler des comptes d'importance.
J'ai peu de tems à perdre; ayez la charité
De dépêcher la choſe avec célérité.

Madame DURU.

La propoſition, mes enfans, doit vous plaire.
Comment la trouvez-vous?

DAMIS, ÉRISE *enſemble.*

Tout comme vous, ma mère.

LE MARQUIS *à monſieur Gripon.*

De nos communs déſirs il faut preſſer l'éfet.
Ah! que de cet hymen mon cœur eſt ſatisfait!

Monſieur GRIPON.

Que ça vous ſatisfaſſe, ou que ça vous déplaiſe,
Ça doit importer peu.

LE MARQUIS.

Je ne me ſens pas d'aiſe.

Monſieur GRIPON.

Pourquoi tant d'aiſe?

LE MARQUIS.

Mais... j'ai cette afaire à cœur.

Monſieur GRIPON.

Vous, à cœur mon afaire?

LE MARQUIS.

Oui, je ſuis ſerviteur
De votre ami Duru, de toute la famille,
De madame ſa femme, & ſurtout de ſa fille.
Cet hymen eſt ſi cher, ſi précieux pour moi!..
Je ſuis le bon ami du logis.

Monſieur GRIPON.

Par ma foi,
Ces amis du logis ſont de mauvais augure.
Madame, ſans amis hâtons-nous de conclure.

ÉRISE.

Quoi, ſi-tôt?

Madame DURU.

Sans donner le tems de conſulter,
De voir ma bru, mon gendre, & ſans les préſenter?
C'eſt pouſſer avec nous vivement votre pointe.

Monſieur GRIPON.

Pour ſe bien marier il faut que la conjointe
N'ait jamais entrevû ſon conjoint.

Madame DURU.

Oui, d'accord,
On s'en aime bien mieux; mais je voudrais d'abord,

Moi, mère, & qui dois voir le parti qu'il faut prendre,
Embraſſer votre fille & voir un peu mon gendre.

Monſieur GRIPON.

Vous les voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait;
Et ma fille Phlipotte eſt en tout mon portrait.

Madame DURU.

Les aimables enfans!

DAMIS.

Oh! monſieur, je vous jure
Qu'on ne ſentit jamais une flamme plus pure.

Monſieur GRIPON.

Pour ma Phlipotte?

DAMIS.

Hélas! pour cet objet vainqueur
Qui règne ſur mes ſens, & m'a donné ſon cœur.

Monſieur GRIPON.

On ne t'a rien donné, je ne puis te comprendre;
Ma fille, ainſi que moi, n'a point l'ame ſi tendre.
(*à Eriſe.*)
Et vous, qui ſouriez, vous ne me dites rien?

ÉRISE.

Je dis la même choſe, & je vous promets bien
De placer les devoirs, les plaiſirs de ma vie,
A plaire au tendre amant à qui mon cœur me lie.

Monſieur GRIPON.

Il n'eſt point tendre amant, vous répondez fort mal,

LE MARQUIS.

Je vous jure qu'il l'eſt.

Monſieur GRIPON.

Oh! quel original!

L'ami de la maiſon, mêlez-vous, je vous prie,
Un peu moins de la fête & des gens qu'on marie.

Le marquis lui fait de grandes révérences.

(*à madame Duru.*)

Oh, ça, j'ai réuſſi dans ma commiſſion.
Je vois pour votre époux votre ſoumiſſion;
Il ne faut à préſent qu'un peu de ſignature.
J'amènerai demain le futur, la future.
Vous aurez des enfans, ſouples, reſpectueux,
Grands ménagers, enfin on ſera content d'eux.
Il eſt vrai qu'ils n'ont pas les grands airs du beau monde.

Madame DURU.

C'eſt une bagatelle, & mon eſpoir ſe fonde
Sur les leçons d'un père, & ſur leurs ſentimens,
Qui valent cent fois mieux que ces dehors charmans.

DAMIS.

J'aime déja leur grace & ſimple & naturelle.

ÉRISE.

Leur bon ſens dont leur père eſt le parfait modèle.

LE MARQUIS.

Je leur crois bien du goût.

Monſieur GRIPON.

Ils n'ont rien de cela.
Que diable ici fait-on de ce beau monſieur là?

(*à madame Duru.*)

A demain donc, madame; une nôce frugale
Préparera ſans bruit l'union conjugale.
Il eſt tard, & le ſoir jamais nous ne ſortons.

DAMIS.

Eh ! que faites-vous donc vers le ſoir ?

Monſieur GRIPON.

Nous dormons.
On ſe lève avant jour ; ainſi fait votre pere.
Imitez-le dans tout pour vivre heureux ſur terre.
Soyez ſobre, atentif à placer votre argent ;
Ne donnez jamais rien, & prêtez rarement.
Demain de grand matin, je reviendrai, madame.

Madame DURU.

Pas ſi matin.

LE MARQUIS.

Allez, vous nous raviſſez l'ame.

Monſieur GRIPON.

Cet homme me déplait. Dès demain je prétens
Que l'ami du logis déniche de céans.
Adieu.

MARTHE (*l'arêtant par le bras.*)

Monſieur, un mot.

Monſieur GRIPON.

Eh quoi ?

MARTHE.

Sans vous déplaire,
Peut-on vous propoſer une excellente afaire ?

Monſieur GRIPON.

Propoſez.

MARTHE.

Vous donnez aux enfans du logis
Phlipotte votre fille, & Phlipot votre fils ?

Monſieur GRIPON.

Oui.

MARTHE.

L'on donne une dot en pareille avanture?

Monſieur GRIPON.

Pas toujours.

MARTHE.

Vous pouriez, & je vous en conjure,
Partager par moitié vos généreux préſens.

Monſieur GRIPON.

Comment?

MARTHE.

Payez la dot, & gardez vos enfans.

Monſieur GRIPON (*à madame Duru.*)

Madame, il nous faudra chaſſer cette donzelle;
Et l'ami du logis ne me plait pas plus qu'elle.

(*Il s'en va, & tout le monde lui fait la révérence.*)

SCENE VI.

Madame DURU, ERISE, DAMIS, le marquis, MARTHE.

MARTHE.

EH bien! vous laiſſez-vous tous les quatre éfrayer
Par le malheureux cas de ce maître uſurier?

DAMIS.

Madame, vous voyez qu'il eſt indiſpenſable
De prévenir ſoudain ce marché déteſtable.

LE MARQUIS.

Contre nos ennemis formons vite un traité,
Qui mette pour jamais nos droits en ſûreté.
Madame, on vous y force, & tout vous autoriſe,
Et c'eſt le ſentiment de la charmante Ériſe.

ÉRISE.

Je me flate toujours d'être de votre avis.

DAMIS.

Hélas! de vos bienfaits mon cœur s'eſt tout promis.
Il faut que le vilain, qui tous nous inquiéte,
En revenant demain trouve la nôce faite.

Madame DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Les mais à préſent deviennent ſuperflus.
Réſolvez-vous, madame, ou nous ſommes perdus.

Madame DURU.

Le péril eſt preſſant, & je ſuis bonne mère;
Mais... à qui pourons-nous recourir?

MARTHE.

Au notaire,
A la nôce, à l'hymen. Je prends ſur moi le ſoin
D'amener à l'inſtant le notaire du coin,
D'ordonner le ſouper, de mander la muſique;
S'il eſt quelqu'autre uſage admis dans la pratique,
Je ne m'en mêle pas.

DAMIS.

Elle a grande raiſon.
Et je veux que demain maître Iſaac Gripon

Trouve en venant ici peu de choſes à faire.

ÉRISE.

J'admire vos conſeils & celui de mon frère.

Madame DURU.

C'eſt votre avis à tous?

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Oui, ma mère.

Madame DURU.

Fort bien.

Je peux vous aſſurer que c'eſt auſſi le mien.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Monſieur GRIPON, DAMIS.

Monſieur GRIPON.

COmment! dans ce logis eſt-on fou, mon garçon?
Quel tapage a-t-on fait la nuit dans la maiſon?
Quoi, deux tables encor impudemment dreſſées!
Des débris d'un feſtin, des chaiſes renverſées,
Des laquais étendus ronflans ſur le plancher;
Et quatre violons, qui ne pouvant marcher,
S'en vont en fredonnant à tâtons dans la rue!
N'es-tu pas tout honteux?

DAMIS.

Non; mon ame eſt émue
D'un ſentiment ſi doux, d'un ſi charmant plaiſir,
Que devant vous encor je n'en ſaurais rougir.

Monſieur GRIPON.

D'un ſentiment ſi doux! que diable veux-tu dire?

DAMIS.

Je dis que notre hymen à la famille inſpire
Un délire de joye, un tranſport inoui.
A peine hier au ſoir ſortîes-vous d'ici,

Que livrés par avance au lien qui nous preſſe,
Après un long ſouper, la joye & la tendreſſe,
Préparant à l'envi le lien conjugal,
Nous avons cette nuit ici donné le bal.

Monſieur GRIPON.

Voilà trop de fracas avec trop de dépenſe.
Je n'aime point qu'on ait du plaiſir par avance.
Cette vie à ton père à coup ſûr déplaira.
Et que feras-tu donc quand on te mariera?

DAMIS.

Ah! ſi vous connaiſſiez cette ardeur vive & pure,
Ces traits, ces feux ſacrés, l'ame de la nature,
Cette délicateſſe & ces raviſſemens,
Qui ne ſont bien connus que des heureux amans!
Si vous ſaviez....

Monſieur GRIPON.

Je ſais que je ne puis comprendre
Rien de ce que tu dis.

DAMIS.

Votre cœur n'eſt point tendre.
Vous ignorez les feux dont je ſuis conſumé.
Mon cher monſieur Gripon, vous n'avez point aimé.

Monſieur GRIPON.

Si fait, ſi fait.

DAMIS.

Comment? Vous auſſi, vous?

Monſieur GRIPON.

Moi-même.

DAMIS.

Vous concevez donc bien l'emportement extrême,
Les douceurs....

Monſieur GRIPON.

Et oui, oui, j'ai fait, à ma façon,
L'amour un jour ou deux à madame Gripon :
Mais cela n'était pas comme ta belle flamme,
Ni tes diſcours de fou que tu tiens ſur ta femme.

DAMIS.

Je le crois bien ; enfin, vous me le pardonnez?

Monſieur GRIPON.

Oui da, quand les contrats ſeront faits & ſignés.
Allons, avec ta mère il faut que je m'abouche ;
Finiſſons tout.

DAMIS.

Ma mère en ce moment ſe couche.

Monſieur GRIPON.

Quoi ? Ta mère?

DAMIS.

Aprouvant le goût qui nous conduit
Elle a dans notre bal danſé toute la nuit.

Monſieur GRIPON.

Ta mère eſt folle.

DAMIS.

Non, elle eſt très-reſpectable,
Magnifique avec goût, douce, tendre, adorable.

Monſieur GRIPON.

Écoute ; il faut ici te parler clairement.
Nous atendons ton père, il viendra promtement ;
Et déja ſon commis arive en diligence,
Pour régler ſa recette ainſi que la dépenſe.

Il ſera très faché du train qu'on fait ici ;
Et tu comprens fort bien que je le ſuis auſſi.
C'eſt dans un autre eſprit que Phlipotte eſt nourie ;
Elle a trente-ſept ans, fille honnête, accomplie,
Qui, ſeule avec mon fils, compoſe ma maiſon,
L'été ſans éventail, & l'hyver ſans manchon ;
Blanchit, repaſſe, coud, compte comme Barême,
Et ſait manquer de tout auſſi-bien que moi-même.
Prens exemple ſur elle, afin de vivre heureux.
Je reviendrai ce ſoir vous marier tous deux.
Tu parais bon enfant, & ma fille eſt bien née.
Mais, crois-moi, ta cervelle eſt un peu mal tournée :
Il faut que la maiſon ſoit ſur un autre pié.
Dis-moi. Ce grand flandrin, qui m'a tant ennuyé,
Qui toujours de côté me fait la révérence,
Vient-il ici ſouvent ?

DAMIS.

Oh ! fort ſouvent.

Monſieur GRIPON.

Je penſe
Que pour cauſe il eſt bon qu'il n'y revienne plus.

DAMIS.

Nous ſuivrons ſur cela vos ordres abſolus.

Monſieur GRIPON.

C'eſt très bien dit. Mon gendre a du bon, & j'eſpère
Moriginer bientôt cette tête légère ;
Mais ſur-tout plus de bal ; je ne prétens plus voir
Changer la nuit en jour, & le matin en ſoir.

DAMIS.

Ne craignez rien.

Monſieur GRIPON.

Eh bien, où vas-tu !

DAMIS.

SatisFaire
Le plus doux des devoirs & l'ardeur la plus chère.

Monſieur GRIPON.

Il brûle pour Phlipotte.

DAMIS.

Après avoir danſé,
Plein des traits amoureux dont mon cœur eſt bleſſé,
Je vais, monſieur, je vais... me coucher... Je me flate
Que ma paſſion vive, autant que délicate,
Me fera peu dormir en ce fortuné jour,
Et je ſerai longtems éveillé par l'amour.
(*Il l'embraſſe.*)

SCENE II.

Monſieur GRIPON *ſeul.*

LEs romans l'ont gâté, ſa tête eſt attaq[illegible]
Il veut incognito rentrer dans ſa maiſon.
Quel profit à cela! quel projet ſans raiſon!
Ce n'eſt qu'en fait d'argent que j'aime le myſtère;
Mais je fais ce qu'il veut; ma foi, c'eſt ſon afaire.
Mari qui veut ſurprendre eſt ſouvent fort ſurpris,
Et... mais voici monſieur qui vient dans ſon logis.

Google

SCENE III.

Monſieur DURU, monſieur GRIPON.

Monſieur DURU.

Quelle réception! après douze ans d'abſence!
Comme tout ſe corompt, comme tout change en France!

Monſieur GRIPON.

Bon jour, compère.

Monſieur DURU.

O ciel!

Monſieur GRIPON.

Il ne me répond point!
Il rêve.

Monſieur DURU.

Quoi! ma femme infidèle à ce point!
A quel horrible luxe elle s'eſt emportée!
Cette maiſon, je crois, du diable eſt habitée;
Et j'y mettrais le feu ſans les dépens maudits
Qu'à brûler ces maiſons il en coûte à Paris.

Monſieur GRIPON.

Il parle longtems ſeul, c'eſt ſigne de démence.

Monſieur DURU.

Je l'ai bien mérité par ma ſotte imprudence.
A votre femme un mois confiez votre bien,
Au bout de trente jours vous ne trouverez rien.

Je m'étais noblement privé du néceſſaire:
M'en voilà bien payé, que réſoudre, que faire?
Je ſuis aſſaſſiné, confondu, ruiné.

Monſieur GRIPON.

Bon jour, compère. Eh bien, vous avez terminé
Aſſez heureuſement un aſſez long voyage.
Je vous trouve un peu vieux.

Monſieur DURU.

Je vous dis que j'enrage.

Monſieur GRIPON.

Oui, je le crois, il eſt fort triſte de vieillir;
On a bien moins de tems pour pouvoir s'enrichir.

Monſieur DURU.

Plus d'honneur, plus de règle, & les loix violées!..

Monſieur GRIPON.

Je n'ai violé rien, les choſes ſont réglées.
J'ai pour vous dans mes mains, en beaux & bons papiers,
Trois cent deux mille francs, dix-huit ſols neuf deniers.
Revenez-vous bien riche?

Monſieur DURU.

Oui.

Monſieur GRIPON.

Moquez-vous du monde.

Monſieur DURU.

Oh! j'ai le cœur navré d'une douleur profonde.
J'aporte un million tout au plus; le voilà.
(*Il montre ſon porte-feuille.*)
Je ſuis outré, perdu.

Monſieur

Monſieur GRIPON.

Quoi ! n'eſt-ce que cela ?
Il faut ſe conſoler.

Monſieur DURU.

Ma femme me ruine.
Vous voyez quel logis & quel train. La coquine !...

Monſieur GRIPON.

Sois le maître chez toi, mets-la dans un couvent.

Monſieur DURU.

Je n'y manquerai pas. Je trouve en arivant
Des laquais de ſix pieds, tous yvres de la veille,
Un portier à mouſtache armé d'une bouteille,
Qui, me voyant paſſer, m'invite en bégayant,
A venir déjeuner dans ſon apartement.

Monſieur GRIPON.

Chaſſe tous ces coquins.

Monſieur DURU.

C'eſt ce que je veux faire.

Monſieur GRIPON.

C'eſt un profit tout clair. Tous ces gens-là, compère,
Sont nos vrais ennemis, dévorent notre bien ;
Et pour vivre à ſon aiſe, il faut vivre de rien.

Monſieur DURU.

Ils m'auront ruiné ; cela me perce l'ame.
Me conſeillerais-tu de ſurprendre ma femme ?

Monſieur GRIPON.

Tout comme tu voudras.

Monſieur DURU.

Me conſeillerais-tu
D'atendre encore un peu, de reſter inconnu ?

Monſieur GRIPON.

Selon ta fantaiſie.

Monſieur DURU.

Ah, le maudit ménage!
Comment a-t-on reçu l'ofre du mariage?

Monſieur GRIPON.

Oh! fort bien: ſur ce point nous ſerons tous contens,
On aime avec tranſport déja mes deux enfans.

Monſieur DURU.

Paſſe. On n'a donc point eu de peine à ſatisfaire
A mes ordres précis?

Monſieur GRIPON.

De la peine? au contraire;
Ils ont avec plaiſir conclu ſoudainement.
Ton fils a pour ma fille un amour véhément;
Et ta fille déja brûle, ſur ma parole,
Pour mon petit Gripon.

Monſieur DURU.

Du moins cela conſole.
Nous mettrons ordre au reſte.

Monſieur GRIPON.

Oh! tout eſt réſolu;
Et cet après-midi l'hymen ſera conclu.

Monſieur DURU.

Mais, ma femme?

Monſieur GRIPON.

Oh parbleu, ta femme eſt ton afaire!
Je te donne une bru charmante & ménagère:
J'ai toujours à ton fils deſtiné ce bijou;
Et nous les marierons ſans leur donner un ſou.

Monſieur DURU.

Fort bien.

Monſieur GRIPON.

L'argent corrompt la jeuneſſe volage.
Point d'argent : c'eſt un point capital en ménage.

Monſieur DURU.

Mais ma femme ?

Monſieur GRIPON.

Fais-en tout ce qu'il te plaira.

Monſieur DURU.

Je voudrais voir un peu comme on me recevra,
Quel air aura ma femme.

Monſieur GRIPON.

Et pourquoi ? que t'importe ?

Monſieur DURU.

Voir... là... ſi la nature eſt au moins aſſez forte,
Si le ſang parle aſſez dans ma fille & mon fils,
Pour reconnaître en moi le maître du logis.

Monſieur GRIPON.

Quand tu te nommeras, tu te feras connaître.
Eſt-ce que le ſang parle? Et ne dois-tu pas être
Honnêtement content, quand, pour comble de biens,
Tes dociles enfans vont épouſer les miens ?
Adieu ; j'ai quelque dette active & d'importance,
Qui devers le midi demande ma préſence ;
Et je reviens, compère, après un court dîner,
Moi, ma fille & mon fils, pour conclure & ſigner.

SCENE IV.

Monſieur DURU *ſeul.*

LEs afaires vont bien; quant à ce mariage,
J'en ſuis fort ſatisfait; mais quant à mon ménage,
C'eſt un ſcandale afreux, & qui me pouſſe à bout.
Il faut tout obſerver, découvrir tout, voir tout.
(*On ſonne.*)
J'entens une ſonnette & du bruit; on apelle.

SCENE V.

Monſieur DURU, MARTHE *à la porte.*

Monſieur DURU.

OH! quelle eſt cette jeune & belle demoiſelle,
Qui va vers cette porte? Elle a l'air bien coquet.
Eſt-ce ma fille? Mais... j'en ai peur: en éfet,
Elle eſt bien faite au moins, paſſablement jolie,
Et cela fait plaiſir. Écoutez, je vous prie;
Où courez-vous ſi vîte, aimable & chère enfant?

MARTHE.

Je vais chez ma maîtreſſe, en ſon apartement.

Monſieur DURU.

Quoi! vous êtes ſuivante? Et de qui, ma mignonne?

MARTHE.

De madame Duru.

Monſieur DURU *à part.*

Je veux de la friponne
Tirer quelque parti, m'inſtruire, ſi je puis.
Écoutez.

MARTHE.

Quoi monſieur ?

Monſieur DURU.

Savez-vous qui je ſuis ?

MARTHE.

Non; mais je vois aſſez ce que vous pouvez être.

Monſieur DURU.

Je ſuis l'intime ami de monſieur votre maître,
Et de monſieur Gripon. Je peux très aiſément
Vous faire ici du bien, même en argent comptant.

MARTHE.

Vous me ferez plaiſir. Mais, monſieur, le tems preſſe;
Et voici le moment de coucher ma maîtreſſe.

Monſieur DURU.

Se coucher quand il eſt neuf heures du matin ?

MARTHE.

Oui, monſieur.

Monſieur DURU.

Quelle vie & quel horrible train !

MARTHE.

C'eſt un train fort honnête. Après ſouper on joue;
Après le jeu l'on danſe, & puis on dort.

Monſieur DURU.

J'avoue

Que vous me ſurprenez : je ne m'atendais pas
Que madame Duru fit un ſi beau fracas.

MARTHE.

Quoi ! cela vous ſurprend, vous bon-homme, à votre âge ?
Mais rien n'eſt plus commun. Madame fait uſage
Des grands biens amaſſés par ſon ladre mari ;
Et quand on tient maiſon, chacun en uſe ainſi.

Monſieur DURU.

Mignonne, ces diſcours me font peine à comprendre.
Qu'eſt-ce tenir maiſon ?

MARTHE.

Faut-il tout vous aprendre ?
D'où diable venez-vous ?

Monſieur DURU.

D'un peu loin.

MARTHE.

Je le vois.
Vous me paraiſſez neuf, quoi qu'antique.

Monſieur DURU.

Ma foi,
Tout eſt neuf à mes yeux. Ma petite maîtreſſe,
Vous tenez donc maiſon ?

MARTHE.

Oui.

Monſieur DURU.

Mais de quelle eſpèce ?
Et dans cette maiſon que fait-on, s'il vous plait ?

MARTHE.

De quoi vous mêlez-vous ?

Monſieur DURU.

J'y prens quelque intérêt.

MARTHE.

Vous, monſieur?

Monſieur DURU.

Oui, moi-même. Il faut que je hazarde
Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde;
Ce n'eſt pas ſans regret; mais eſſayons enfin.
Monſieur Duru vous fait ce préſent par ma main.

MARTHE.

Grand merci.

Monſieur DURU.

Méritez un tel éfort, ma belle;
C'eſt à vous de montrer l'excès de votre zèle
Pour le patron d'ici, le bon monſieur Duru,
Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu.
Quelqu'amant, entre nous, a pendant ſon abſence,
Produit tous ces excès avec cette dépenſe!

MARTHE.

Quelque amant! vous oſez ataquer notre honneur?
Quelque amant! à ce trait, qui bleſſe ma pudeur,
Je ne ſais qui me tient, que mes mains apliquées
Ne ſoient ſur votre face avec cinq doigts marquées.
Quelque amant, dites-vous?

Monſieur DURU.

Eh! pardon.

MARTHE.

Aprenez
Que ce n'eſt pas à vous à fourer votre nez
Dans ce que fait madame.

Monſieur DURU.

Eh! mais...

MARTHE.

Elle eſt trop bonne,
Trop ſage, trop honnête, & trop douce perſonne;
Et vous êtes un ſot avec vos queſtions.
(*On ſonne.*)
J'y vais... Un impudent, un rodeur de maiſons.
(*On ſonne.*)
Tout-à-l'heure... Un benet qui penſe que les filles
Iront lui confier les ſecrets des familles!
(*On ſonne.*)
Eh! j'y cours... Un vieux fou que la main que voilà
(*On ſonne.*)
Devrait punir cent fois... L'on y va, l'on y va.

SCENE VI.

Monſieur DURU *ſeul.*

JE ne ſais ſi je dois en croire ſa colère;
Tout ici m'eſt ſuſpect; & ſur ce grand myſtère
Les femmes ont juré de ne parler jamais;
On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits;
Et toutes ſe liguant pour nous en faire accroire,
S'entendent contre nous comme larons en foire.
Non, je n'entrerai point; je veux examiner
Juſqu'où du bon chemin l'on peut ſe détourner.

Que vois-je ? Un beau monſieur ſortant de chez ma femme !
Ah ! voilà comme on tient maiſon !

SCENE VII.

Monſieur DURU, LE MARQUIS *ſortant de l'apartement de madame Duru en lui parlant tout haut.*

LE MARQUIS.

Adieu, madame.
Ah ! que je ſuis heureux !

Monſieur DURU.

Et beaucoup trop. J'en tien.

LE MARQUIS.

Adieu, juſqu'à ce ſoir.

Monſieur DURU.

Ce ſoir encor ? Fort bien.
Comme de la maiſon je vois ici deux maîtres,
L'un des deux pourait bien ſortir par les fenêtres.
On ne me connaît pas ; gardons-nous d'éclater.

LE MARQUIS.

Quelqu'un parle, je crois.

Monſieur DURU.

Je n'en ſaurais douter.
Volets fermés, au lit ; rendez-vous ; porte cloſe ;
La ſuivante à mon nez complice de la choſe !

LE MARQUIS.

Quel eſt cet homme-là qui jure entre ſes dents?

Monſieur DURU.

Mon fait eſt net & clair.

LE MARQUIS.

Il parait hors de ſens.

Monſieur DURU.

J'aurais mieux fait, ma foi, de reſter à Surate,
Avec tout mon argent. Ah traître! ah ſcélérate!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, monſieur, qui parlez ſeul ainſi?

Monſieur DURU.

Mais j'étais étonné que vous fuſſiez ici.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, mon ami?

Monſieur DURU.

Monſieur Duru, peut-être,
Ne ſerait pas content de vous y voir paraître.

LE MARQUIS.

Lui mécontent de moi? Qui vous a dit cela?

Monſieur DURU.

Des gens bien informés. Ce monſieur Duru-là,
Chez qui vous avez apris des façons ſi commodes,
Le connaiſſez-vous?

LE MARQUIS.

Non: il eſt aux Antipodes,
Dans les Indes, je crois, couſu d'or & d'argent.

Monſieur DURU.

Mais vous connaiſſez fort madame?

LE MARQUIS.

Aparemment :
Sa bonté m'eſt toujours précieuſe & nouvelle,
Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.
Si vous avez beſoin de ſa protection,
Parlez, j'ai du crédit, je crois, dans la maiſon.

Monſieur DURU.

Je le vois... De monſieur je ſuis l'homme d'afaires.

LE MARQUIS.

Ma foi, de ces gens-là je ne me mêle guères.
Soyez le bien venu; prenez ſur-tout le ſoin
D'aporter quelqu'argent dont nous avons beſoin.
Bon ſoir.

Monſieur DURU *à part.*

J'enfermerai dans peu ma chère femme.

(*Au marquis.*)

Que l'enfer.... Mais monſieur, qui gouvernez madame,
La chambre de ſa fille eſt-elle près d'ici?

LE MARQUIS.

Tout auprès, & j'y vais. Oui, l'ami, la voici.

(*il entre chez Eriſe & ferme la porte.*)

Monſieur DURU.

Cet homme eſt néceſſaire à toute ma famille:
Il ſort de chez ma femme, & s'en va chez ma fille.
Je n'y puis plus tenir, & je ſuccombe enfin.
Juſtice! je ſuis mort.

SCENE VIII.

Monſieur DURU, le marquis *revenant avec* ÉRISE.

ÉRISE.

EH! mon Dieu, quel lutin,
Quand on va ſe coucher, tempête à cette porte?
Qui peut crier ainſi de cette étrange ſorte?

LE MARQUIS.

Faites donc moins de bruit: je vous ai déja dit,
Qu'après qu'on a danſé l'on va ſe mettre au lit.
Jurez plus bas tout ſeul.

Monſieur DURU.

Je ne peux plus rien dire.
Je ſufoque.

ÉRISE.

Quoi donc?

Monſieur DURU.

Eſt-ce un rêve, un délire?
Je vengerai l'afront fait avec tant d'éclat.
Juſte ciel! & comment ſon frère l'avocat
Peut-il ſoufrir céans cette honte inouie,
Sans plaider?

ÉRISE.

Quel eſt donc cet homme, je vous prie?

LE MARQUIS.

Je ne ſais; il parait qu'il eſt extravagant;
Votre père, dit-il, l'a pris pour ſon agent.

ÉRISE.

D'où vient que cet agent fait tant de tintamare?

LE MARQUIS.

Ma foi, je n'en ſais rien: cet homme eſt ſi bizare!

ÉRISE.

Eſt-ce que mon mari, monſieur, vous a fâché?

Monſieur DURU.

Son mari!.. J'en ſuis quite encor à bon marché.
C'eſt-là votre mari?

ÉRISE.

Sans doute, c'eſt lui-même.

Monſieur DURU.

Lui, le fils de Gripon?

ÉRISE.

C'eſt mon mari que j'aime.
A mon père, monſieur, lorſque vous écrirez,
Peignez-lui bien les nœuds dont nous ſommes ſerrés.

Monſieur DURU.

Que la fiévre le ſerre!

LE MARQUIS.

Ah! daignez condeſcendre!..

Monſieur DURU.

Maître Iſaac Gripon m'avait bien fait entendre
Qu'à votre mariage on penſait en éfet;
Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous en fais la confidence entière.

Monſieur DURU.

Mariés?

ÉRISE.

Oui, monſieur.

Monſieur DURU.

De quand?

LE MARQUIS.

La nuit dernière.

Monſieur DURU *regardant le marquis.*

Votre époux, je l'avoue, eſt un fort beau garçon;
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

LE MARQUIS.

Monſieur ſait qu'en la vie il eſt fort ordinaire
De voir beaucoup d'enfans tenir peu de leur père.
Par exemple, le fils de ce monſieur Duru
En eſt tout diférent, n'en a rien.

Monſieur DURU.

Qui l'eut cru?
Serait-il point auſſi marié lui?

ÉRISE.

Sans doute.

Monſieur DURU.

Lui?

LE MARQUIS.

Ma ſœur dans ſes bras en ce moment-ci goûte
Les premières douceurs du conjugal lien.

Monſieur DURU.

Votre ſœur?

LE MARQUIS.

Oui, monſieur.

Monſieur DURU.

Je n'y conçois plus rien.

Le compère Gripon m'eût dit cette nouvelle.

LE MARQUIS.

Il regarde cela comme une bagatelle.
C'eſt un homme ocupé toujours du denier dix,
Noyé dans le calcul, fort diſtrait.

Monſieur DURU.

Mais jadis
Il avait l'eſprit net.

LE MARQUIS.

Les grands travaux & l'âge
Altèrent la mémoire ainſi que le viſage.

Monſieur DURU.

Ce double mariage eſt donc fait?

ÉRISE.

Oui, monſieur.

LE MARQUIS.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur.
N'avez vous donc pas vû les débris de la nôce?

Monſieur DURU.

Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit précoce,
D'anticiper l'hymen qu'on avait projetté.

LE MARQUIS.

Ne nous ſoupçonnez pas de cette indignité,
Cela ſerait criant.

Monſieur DURU.

Oh! la faute eſt légère,
Pourvu qu'on n'ait pas fait une trop forte chère;
Que la nôce n'ait pas horriblement coûté,
On peut vous pardonner cette vivacité.
Vous paraiſſez d'ailleurs un homme aſſez aimable.

ÉRISE.

Oh! très-fort.

Monſieur DURU.

Votre ſœur eſt-elle auſſi paſſable?

LE MARQUIS.

Elle vaut cent fois mieux.

Monſieur DURU.

Si la choſe eſt ainſi,
Monſieur Duru pourait excuſer tout ceci.
Je vais enfin parler à ſa mère, & pour cauſe...

ÉRISE.

Ah! gardez-vous en bien, monſieur; elle repoſe.
Elle eſt trop fatiguée; elle a pris tant de ſoin....

Monſieur DURU.

Je m'en vais donc parler à ſon fils.

ÉRISE.

Encor moins.

LE MARQUIS.

Il eſt trop occupé.

Monſieur DURU.

L'avanture eſt fort bonne.
Ainſi, dans ce logis, je ne peux voir perſonne?

LE MARQUIS.

Il eſt de certains cas où des hommes de ſens
Se garderont toujours d'interrompre les gens.
Vous voilà bien au fait; je vais avec madame,
Me rendre aux doux tranſports de la plus pure flamme;
Écrivez à ſon père un détail ſi charmant.

ÉRISE.

Marquez-lui mon reſpect & mon contentement.

Monſieur

Monſieur DURU.

Et ſon contentement! Je ne ſais ſi ce père
Doit être auſſi content d'une ſi promte afaire.
Quelle éveillée!

LE MARQUIS.

Adieu. Revenez vers le ſoir,
Et ſoupez avec nous.

ÉRISE.

Bon jour, juſqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Serviteur.

ÉRISE.

Toute à vous.

SCENE IX.

Monſieur DURU, MARTHE.

Monſieur DURU *ſeul.*

MAis Gripon le compère
S'eſt bien preſſé, ſans moi, de finir cette afaire.
Quelle fureur de nôce a ſaiſi tous nos gens?
Tous quatre à s'aranger ſont un peu diligens.
De tant d'événemens j'ai la vue ébahie.
J'arive; & tout le monde à l'inſtant ſe marie.

Il reſte en vérité, pour compléter ceci,
Que ma femme à quelqu'un ſoit mariée auſſi.
Entrons, ſans plus tarder. Ma femme! hola, qu'on m'ouvre.

(*Il heurte.*)

Ouvrez, vous dis-je, il faut qu'enfin tout ſe découvre.

MARTHE *derrière la porte.*

Paix, paix, l'on n'entre point.

Monſieur DURU.

Oh! ton maître entrera,
Suivante impertinente, & l'on m'obéira.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Monſieur DURU *ſeul.*

J'Ai beau fraper, crier, courir dans ce logis,
De ma femme à mon gendre, & du gendre à mon fils,
On répond en ronflant. Les valets, les ſervantes,
Ont tout baricadé. Ces manœuvres plaiſantes
Me déplaiſent beaucoup. Ces quatre extravagans,
Si vite mariés, ſont au lit trop longtems.
Et ma femme, ma femme! oh! je perds patience.
Ouvrez, morbleu.

SCENE II.

Monſieur DURU, monſieur GRIPON, *tenant le contrat & une ecritoire à la main.*

Monſieur GRIPON.

JE viens ſigner notre alliance.

Monſieur DURU.

Comment ſigner!

Monſieur GRIPON.

Sans doute, & vous l'avez voulu.
Il faut conclure tout.

Monſieur DURU.

Tout eſt aſſez conclu.
Vous radotez.

Monſieur GRIPON.

Je viens pour conſommer la choſe.

Monſieur DURU.

La choſe eſt conſommée.

Monſieur GRIPON.

Oh! oui: je me propoſe
De produire au grand jour ma Phlipotte & Phlipot.
Ils viennent.

Monſieur DURU.

Quels diſcours!

Monſieur GRIPON.

Tout eſt prêt en un mot.

Monſieur DURU.

Morbleu, vous vous moquez; tout eſt fait.

Monſieur GRIPON.

Ça, compère,
Votre femme eſt inſtruite, & prépare l'afaire.

Monſieur DURU.

Je n'ai point vû ma femme; elle dort, & mon fils
Dort avec votre fille; & mon gendre au logis
Avec ma fille dort, & tout dort. Quelle rage
Vous a fait cette nuit preſſer ce mariage?

Monſieur GRIPON.

Es-tu devenu fou?

Monſieur DURU.

Quoi! mon fils ne tient pas
A préſent dans ſon lit Phlipotte & ſes apas?
Les nôces, cette nuit, n'auraient pas été faites?

Monſieur GRIPON.

Ma fille a cette nuit repaſſé ſes cornettes;

Elle s'habille en hâte; & mon fils ſon cadet,
Pour épargner les fraix, met le contrat au net.

Monſieur DURU.

Juſte ciel! quoi! ton fils n'eſt pas avec ma fille?

Monſieur GRIPON.

Non, ſans doute.

Monſieur DURU.

Le diable eſt donc dans ma famille.

Monſieur GRIPON.

Je le crois.

Monſieur DURU.

Ah! fripons! femme indigne du jour,
Vous payerez bien cher ce déteſtable tour!
Lâches, vous aprendrez que c'eſt moi qui ſuis maître.
Aprofondiſſons tout; je prétends tout connaître.
Fai deſcendre mon fils; va, compère, di-lui
Qu'un ami de ſon père arivé d'aujourd'hui,
Vient lui parler d'afaire, & ne ſaurait atendre.

Monſieur GRIPON.

Je vais te l'amener. Il faut punir mon gendre.
Il faut un commiſſaire, il faut verbaliſer,
Il faut venger Phlipotte.

Monſieur DURU.

Eh! cours ſans tant jaſer.

Monſieur GRIPON *revenant.*

Cela poura coûter quelqu'argent, mais n'importe.

Monſieur DURU.

Eh! va donc.

Monſieur GRIPON *revenant.*

Il faudra faire amener main forte.

Monſieur DURU.

Va, te dis-je.

Monſieur GRIPON.

J'y cours.

SCENE III.

Monſieur DURU *ſeul.*

O Voyage cruel!
O pouvoir marital, & pouvoir paternel!
O luxe! maudit luxe! invention du diable!
C'eſt toi qui coromps tout, perds tout, monſtre exécrable!
Ma femme, mes enfans, de toi ſont infectés.
J'entrevois là deſſous un tas d'iniquités,
Un amas de noirceurs, & ſurtout de dépenſes,
Qui me glacent le ſang & redoublent mes tranſes.
Épouſe, fille, fils, m'ont tous perdu d'honneur;
Je ne ſais ſi je dois en mourir de douleur;
Et quoique de me pendre il me prenne une envie,
L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie.
Ah! j'aperçois, je crois, mon traître d'avocat.
Quel habit! pourquoi donc n'a-t-il point de rabat?

SCENE IV.

Monſieur DURU, monſieur GRIPON, DAMIS.

DAMIS *à monſieur Gripon.*

QUel eſt cet homme? Il a l'air bien atrabilaire.

Monſieur GRIPON.

C'eſt le meilleur ami qu'ait monſieur votre père.

DAMIS.

Prête-t-il de l'argent ?

Monſieur GRIPON.

En aucune façon,
Car il en a beaucoup.

Monſieur DURU.

Répondez, beau garçon,
Êtes-vous avocat ?

DAMIS.

Point du tout.

Monſieur DURU.

Ah ! le traître !
Êtes-vous marié ?

DAMIS.

J'ai le bonheur de l'être.

Monſieur DURU.

Et votre ſœur ?

DAMIS.

Auſſi. Nous avons cette nuit
Goûté d'un double hymen le tendre & premier fruit.

Monſieur GRIPON.

Mariés !

Monſieur DURU.

Scélérat !

Monſieur GRIPON.

A qui donc ?

DAMIS.

A ma femme.

Monſieur GRIPON.

A ma Phlipotte ?

DAMIS.

Non.

Monſieur DURU.

Je me ſens percer l'ame.
Quelle eſt-elle ? En un mot, vite, répondez-moi.

DAMIS.

Vous êtes curieux & poli, je le voi.

Monſieur DURU.

Je veux ſavoir de vous celle qui, par ſurpriſe,
Pour braver votre père, ici s'impatroniſe.

DAMIS.

Quelle eſt ma femme ?

Monſieur DURU.

Oui, oui.

DAMIS.

C'eſt la ſœur de celui
A qui ma propre ſœur eſt unie aujourd'hui.

Monſieur GRIPON.

Quel galimatias !

DAMIS.

La choſe eſt toute claire.
Vous ſavez, cher Gripon, qu'un ordre de mon père
Enjoignait à ma mère, en termes très précis,
D'établir au plutôt & ſa fille, & ſon fils.

Monſieur DURU.

Eh bien, traitre ?

DAMIS.

A cet ordre elle s'eſt aſſervie,
Non pas abſolument, mais du moins en partie.
Il veut un promt hymen, il s'eſt fait promtement.
Il eſt vrai qu'on n'a pas conclu préciſément
Avec ceux que ſa lettre a nommés par ſa clauſe ;
Mais le plus fort eſt fait, le reſte eſt peu de choſe.

Le marquis d'Outremont, l'un de nos bons amis,
Eſt un homme...

Monſieur GRIPON.

Ah! c'eſt là cet ami du logis.
On s'eſt moqué de nous ; je m'en doutais, compère.

Monſieur DURU.

Allons, faites venir vite le commiſſaire,
Vingt huiſſiers.

DAMIS.

Et qui donc êtes-vous, s'il vous plait,
Qui daignez prendre à nous un ſi grand intérêt?
Cher ami de mon père, aprenez que peut-être,
Sans mon reſpect pour lui, cette large fenêtre
Serait votre chemin pour vuider la maiſon.
Dénichez de chez moi.

Monſieur DURU.

Comment, maître fripon,
Toi me chaſſer d'ici! Toi ſcélérat, fauſſaire,
Aigrefin, débauché, l'oprobre de ton père!
Qui n'es point avocat!

SCENE DERNIERE.

Madame DURU, *ſortant d'un côté avec* MARTHE; le marquis, *ſortant de l'autre avec* ÉRISE; monſieur DURU, monſieur GRIPON, DAMIS.

Madame DURU *dans le fond.*

MOn caroſſe eſt-il prêt?
D'où vient donc tout ce bruit?

LE MARQUIS.

Ah ! je vois ce que c'eſt.

MARTHE.

C'eſt mon queſtionneur.

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt ce vieux viſage,
Qui ſemblait ſi ſurpris de notre mariage.

Madame DURU.

Qui donc ?

LE MARQUIS.

De votre époux il dit qu'il eſt agent.

Monſieur DURU *en colère ſe retournant.*

Oui, c'eſt moi.

MARTHE.

Cet agent parait peu patient.

Madame DURU *avançant.*

Ah, que vois-je ! quels traits ! c'eſt lui-même, & mon ame....

Monſieur DURU.

Voilà donc à la fin ma coquine de femme !
Oh ! comme elle eſt changée ! elle n'a plus, ma foi,
De quoi racommoder ſes fautes près de moi.

Madame DURU.

Quoi ! c'eſt vous, mon mari, mon cher époux ?....

DAMIS, ÉRISE, le MARQUIS, *enſemble.*

Mon père !

Madame DURU.

Daignez jetter, monſieur, un regard moins ſévère
Sur moi, ſur mes enfans, qui ſont à vos genoux.

LE MARQUIS.

Oh ! pardon ; j'ignorais que vous fuſſiez chez vous.

Monſieur DURU.

Ce matin....

LE MARQUIS.

Excuſez, j'en ſuis honteux dans l'ame.

MARTHE.

Et qui vous aurait cru le mari de madame ?

DAMIS.

A vos pieds...

Monſieur DURU.

Fils indigne, apoſtat du bareau,
Malheureux marié, qui fais ici le beau,
Fripon, c'eſt donc ainſi que ton père lui-même
S'eſt vu reçu de toi ? C'eſt ainſi que l'on m'aime.

Monſieur GRIPON.

C'eſt la force du ſang.

DAMIS.

Je ne ſuis pas devin.

Madame DURU.

Pourquoi tant de couroux dans notre heureux deſtin.
Vous retrouvez ici toute votre famille ;
Un gendre, un fils bien-né, votre épouſe, une fille.
Que voulez-vous de plus ? Faut-il après douze ans,
Voir d'un œil de travers ſa femme & ſes enfans ?

Monſieur DURU.

Vous n'êtes point ma femme; elle était ménagère ;
Elle couſait, filait, faiſait très-maigre chère ;
Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel,
Par la main d'un filou, nommé maître-d'hôtel ;
N'eût point joué, n'eût point ruiné ma famille,
Ni d'un maudit marquis enſorcelé ma fille ;

N'aurait pas à mon fils fait perdre ſon latin,
Et fait d'un avocat un pimpant aigrefin.
Perfide, voilà donc la belle récompenſe
D'un travail de douze ans & de ma confiance.
Des ſoupers dans la nuit, à midi petit jour!
Auprès de votre lit un oiſif de la cour!
Et portant en public le honteux étalage
Du rouge enluminé qui peint votre viſage!
C'eſt ainſi qu'à profit vous placiez mon argent?
Allons, de cet hôtel qu'on déniche à l'inſtant,
Et qu'on aille m'atendre à ſon ſecond étage.

DAMIS.

Quel père!

LE MARQUIS.

Quel beau-père!

ÉRISE.

Eh! bon Dieu quel langage!

Madame DURU.

Je puis avoir des torts, vous quelques préjugés.
Modérez-vous de grace, écoutez & jugez.
Alors que la miſère à tous deux fut commune,
Je me fis des vertus propres à ma fortune;
D'élever vos enfans je pris ſur moi les ſoins;
Je me refuſai tout pour leur laiſſer du moins
Une éducation qui tint lieu d'héritage.
Quand vous eutes acquis, dans votre heureux voyage,
Un peu de bien commis à ma fidélité,
J'en ſus placer le fonds, il eſt en ſûreté.

Monſieur DURU.

Oui!

Madame DURU.

Votre bien s'accrut ; il ſervit en partie,
A nous donner à tous une plus douce vie.
Je voulus dans la robe élever votre fils ;
Il n'y parut pas propre, & je changeai d'avis :
Il falait cultiver, non forcer la nature.
Il eſt né valeureux, vif, mais plein de droiture.
J'ai fait, à ſes talens habile à me plier,
D'un mauvais avocat un très-bon oficier.
Avantageuſement j'ai marié ma fille :
La paix & les plaiſirs régnent dans ma famille ;
Nous avons des amis : des ſeigneurs ſans fracas,
Sans vanité, ſans airs, & qui n'empruntent pas,
Soupent chez nous gaiment & paſſent la ſoirée.
La chère eſt délicate & toujours modérée.
Le jeu n'eſt pas trop fort ; & jamais nos plaiſirs
Ne nous ont, grace au ciel, cauſé de repentirs.
De mon premier état je ſoutins l'indigence ;
Avec le même eſprit j'uſe de l'abondance.
On doit compte au public de l'uſage du bien ;
Et qui l'enſevelit eſt mauvais citoyen ;
Il fait tort à l'ét t, il s'en fait à ſoi-même.
Faut-il, ſur ſon comptoir, l'œil trouble & le teint blême,
Manquer du néceſſaire, auprès d'un cofre fort,
Pour avoir de quoi vivre un jour après ſa mort ?
Ah ! vivez avec nous dans une honnête aiſance.
Le prix de nos travaux eſt dans la jouiſſance.
Faites votre bonheur en rempliſſant nos vœux.
Être riche n'eſt rien : le tout eſt d'être heureux.

Monſieur DURU.

Le beau ſermon du luxe & de l'intempérance !
Gripon, je ſoufrirais que pendant mon abſence
On diſpoſe de tout, de mes biens, de mon fils,
De ma fille !

Madame DURU.

Monſieur, je vous en écrivis.
Cette union eſt ſage, & doit vous le paraître.
Vos enfans ſont heureux, leur père devrait l'être.

Monſieur DURU.

Non ; je ſerais outré d'être heureux malgré moi.
C'eſt être heureux en ſot de ſoufrir que chez ſoi
Femme, fils, gendre, fille, ainſi ſe réjouiſſent.

Madame DURU.

Ah ! qu'à cette union tous vos vœux aplaudiſſent !

Monſieur DURU.

Non, non, non, non ; il faut être maître chez ſoi.

Madame DURU.

Vous le ſerez toujours.

ÉRISE.

Ah ! diſpoſez de moi.

Madame DURU.

Nous ſommes à vos pieds.

DAMIS.

Tout ici doit vous plaire,
Serez-vous inflexible ?

Madame DURU.

Ah ! mon époux !

DAMIS, ÉRISE, *enſemble.*

Mon père !

Monſieur DURU.

Gripon, m'atendrirai-je?

Monſieur GRIPON.

Écoutez, entre nous
Ça demande du tems.

MARTHE.

Vite, atendriſſez-vous;
Tous ces gens-là, monſieur, s'aiment à la folie;
Croyez-moi, mettez-vous auſſi de la partie.
Perſonne n'atendait que vous vinſſiez ici.
La maiſon va fort bien, vous voilà, reſtez-y.
Soyez gai comme nous, ou que Dieu vous renvoye.
Nous vous promettons tous de vous tenir en joye.
Rien n'eſt plus douloureux, comme plus inhumain,
Que de gronder tout ſeul des plaiſirs du prochain.

Monſieur DURU.

L'impertinente! Eh bien, qu'en penſes-tu, compère?

Monſieur GRIPON.

J'ai le cœur un peu dur; mais après tout que faire?
La choſe eſt ſans remède, & ma Phlipotte aura
Cent avocats pour un ſi-tôt qu'elle voudra.

Madame DURU.

Eh bien, vous rendez-vous?

Monſieur DURU.

Ça, mes enfans, ma femme;
Je n'ai pas, dans le fond, une ſi vilaine ame.
Mes enfans ſont pourvus. Et puiſque de ſon bien,
Alors que l'on eſt mort, on ne peut garder rien,
Il faut en dépenſer un peu pendant ſa vie;
Mais ne mangez pas tout, madame, je vous prie.

Madame DURU.

Ne craignez rien, vivez, poſſédez, jouiſſez...

Monſieur DURU.

Dix fois cent mille francs par vous ſont-ils placés?

Madame DURU.

En contrats, en éfets de la meilleure ſorte.

Monſieur DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je raporte.

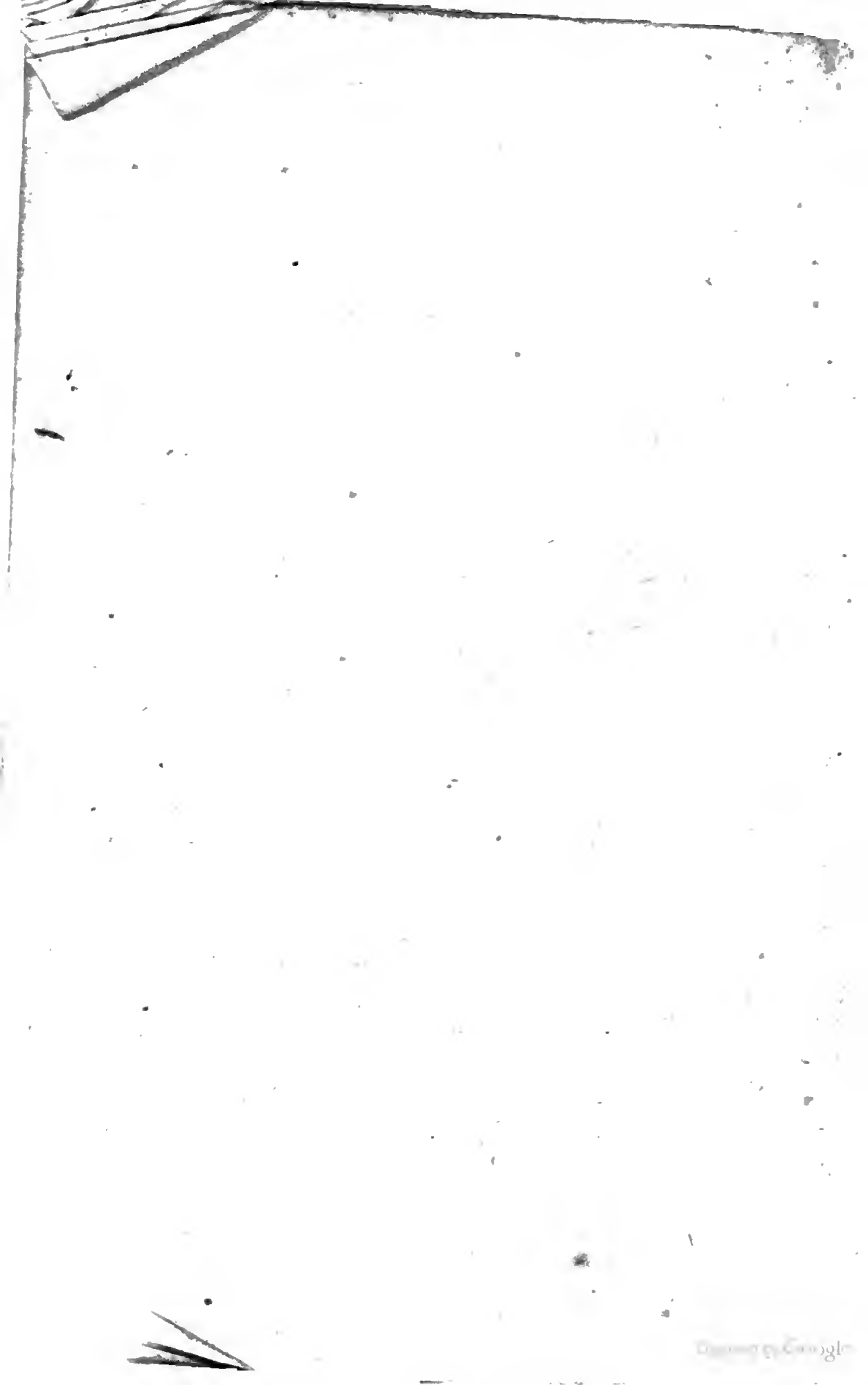
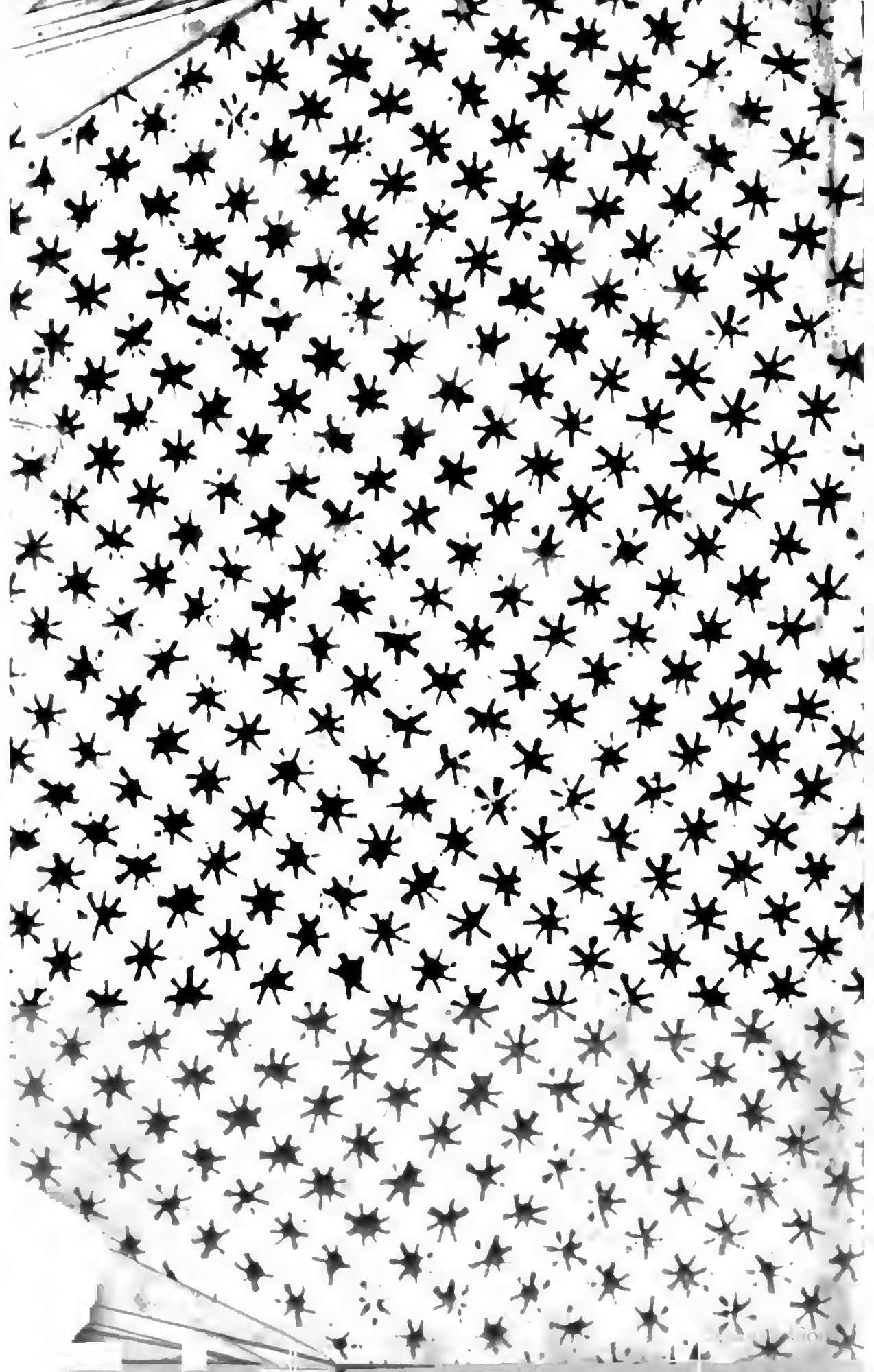
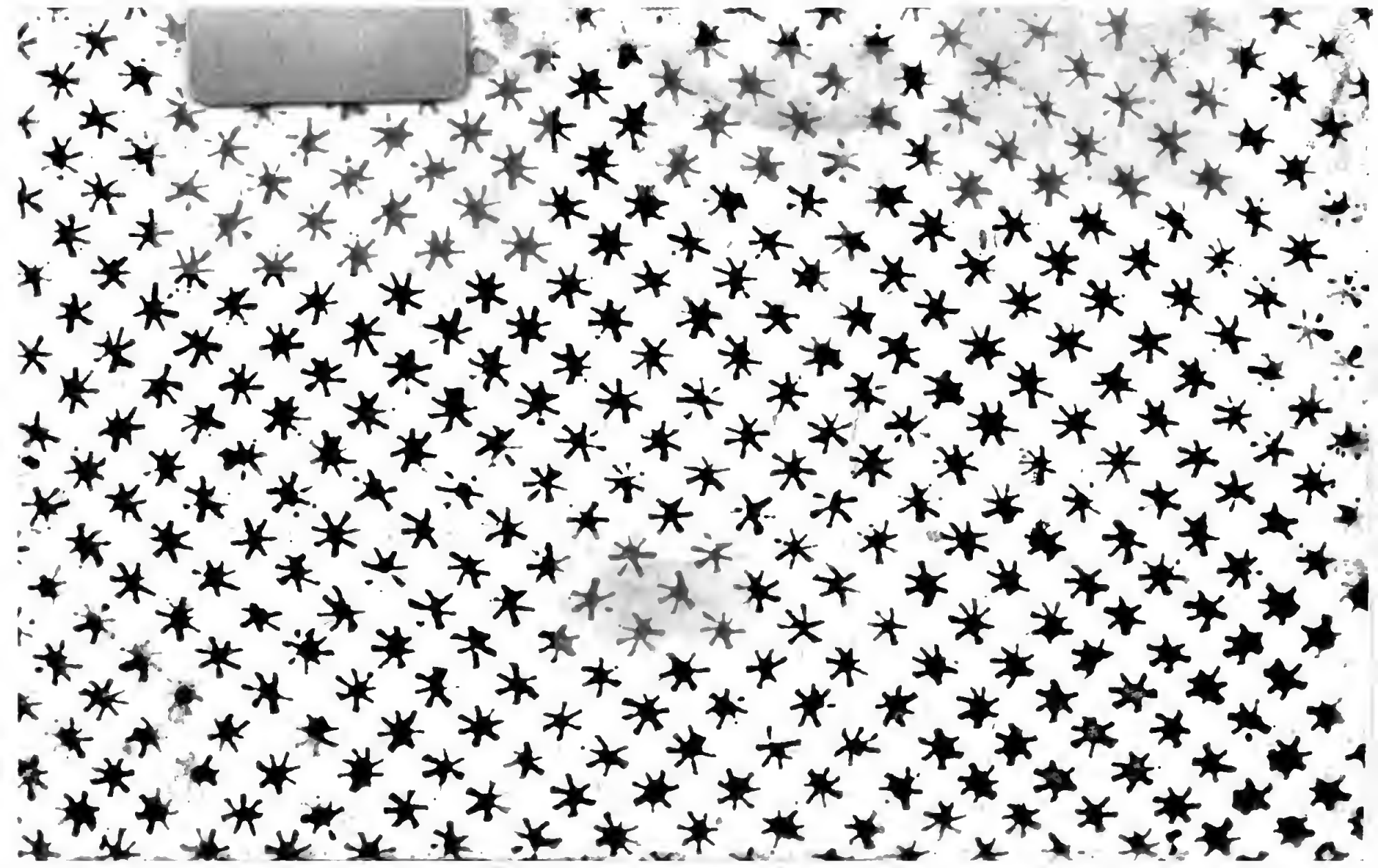
(*Il veut lui donner ſon porte-feuille, & le remet dans ſa poche.*)

Madame DURU.

Raportez-nous un cœur doux, tendre, généreux,
Voilà les millions qui ſont chers à nos vœux.

Monſieur DURU.

Allons donc; je vois bien qu'il faut, avec conſtance,
Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.

FIN.

N.o d' invent: 551
30975